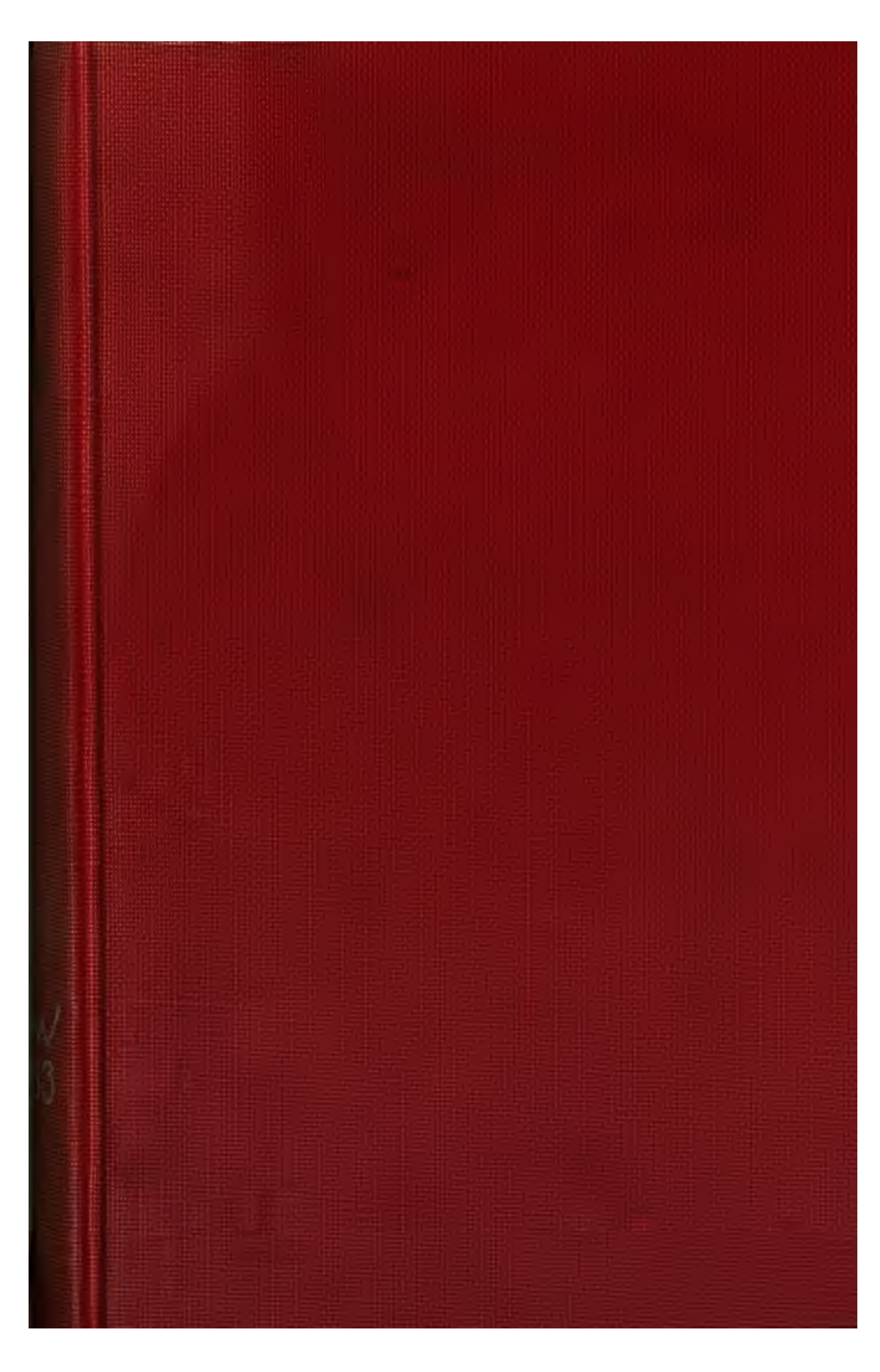



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

JEHANNE LA PUCELLE

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté. 1
Amaury 1
Ange Pitou. 2
Ascanio. 2
Une Aventure d'amour. 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers . . . 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. . . . 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries. 2
Cécile 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais . . . 1
Les Compagnons de Jéhu. 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les Confessions de la marquise. 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
—La Fille du Marquis. 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93. . . 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants.— La Marquise d'Escoman. 2
Emma Lyonna . . . 5
La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Hist. de mes bêtes. . 1
Histoire d'un casse-noisette. 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse. 3
— Une Année à Florence. 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capit. Arena. 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo. . . 2
— Le Midi de la France. 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. . 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mém. d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. . 1
Propos d'Art et de Cuisine. 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs dramatiques 2
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire. 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert. . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

F. Aureau. — Imp. de Lagny.

JEHANNE

LA PUCELLE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LEVY, FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1883

JEHANNE

LA PUCELLE

I

UNE FAMILLE DE PAYSANS.

Le saint jour des Rois de l'an de Notre-Seigneur 1428, vers les dix heures du matin, un chevalier armé de toutes pièces, monté sur son cheval de bataille, et suivi de son coustelier et de son page, qui marchaient à quelques pas derrière, entrait dans le village de Domremy, que l'on nommait Domremy-les-Preux, et qui, depuis, a perdu cette seconde appellation : arrivé en face de l'église, et voyant que le saint sacrifice de la messe n'était point achevé, il s'arrêta, descendit de son cheval, remit son casque, son

épée et ses éperons aux mains de son page (1), et ainsi désarmé, il monta les quatre marches qui conduisaient au porche de l'église, passant, de ce pas ferme et assuré du gentilhomme, au milieu des manans dont la maison du Seigneur regorgeait de telle sorte que les derniers venus avaient été forcés de s'agenouiller sur les degrés et même dans la rue. Mais, comme on le comprend bien, le noble homme d'armes n'était point de ceux qui restent humblement à la porte; aussi fendit-il cette presse qui, du reste, au bruit résonnant de ses pas, s'ouvrit d'elle-même, et alla-t-il s'agenouiller à son tour près de la petite grille de fer qui séparait le prêtre des assistans : si bien qu'il était en avant même des chantres, et qu'il ne se trouvait entre le desservant et lui que le sacristain et les enfans de chœur. Malheureusement pour les désirs religieux du bon chevalier, il s'y était pris un peu tard, et comme la messe tirait

(1) Le privilége d'entrer *armé, casqué, éperonné* dans les églises, était chose rare en France, où l'on citerait à peine trois ou quatre exemples d'une pareille concession. Un des plus anciens chevaliers qui le possédassent était un seigneur breton nommé le sire de Kergournadeck.

Ce privilége lui avait été accordé par saint Paul Aurélien, premier évêque de Lyon, mort vers l'an 600, en récompense de ce que ce chevalier s'était offert pour tuer un serpent qui désolait le pays. Cette maison s'est éteinte dans la personne d'Olivier sire de Kergournadeck, mort sans postérité, et de François de Kersaoson. Jeanne de Kergournadeck, sa sœur aînée, hérita de ses biens, et les porta en dot à Alain de Kerhoënt, à la condition que, tout en gardant son nom de Kerhoënt, il ferait prendre à son fils aîné les armes de Kergournadeck.

à sa fin au moment où il était entré, à peine eut-il le temps de dire un *pater*, que le prêtre prononça les paroles sacramentelles annonçant que le service divin était terminé, et passa devant lui, emportant dans la sacristie le ciboire d'argent dans lequel il venait de communier. A cet avertissement et à ce départ de l'officiant, chacun, comme c'est la coutume, se releva, fit le signe de la croix, et s'achemina vers la porte, à l'exception du chevalier qui, n'ayant pas terminé son oraison, sans doute, demeura le dernier de tous agenouillé devant le chœur et priant Dieu avec une religion qui, dès ce siècle, commençait à être bien rare parmi les hommes d'armes. Aussi, soit que les paysans eussent été frappés de cette piété, soit que, voyant un homme qui paraissait appartenir à la noblesse, ils espérassent avoir par lui des nouvelles sur les affaires du temps, qui, à cette époque, étaient assez désastreuses pour occuper depuis les premiers du royaume jusqu'aux plus humbles villageois, une faible partie des fidèles seulement se retira chez soi; quant à la majorité, nonobstant un froid assez vif, causé par deux ou trois pouces de neige qui était tombée durant la nuit, elle resta sur la place, se formant par groupes, mais sans que, malgré la bonne envie que chacun en avait, il y eût un seul de tous ces braves gens qui osât interroger ni le page ni le coustelier.

Parmi ces groupes il y en avait un qui, sans offrir à la vue rien de plus remarquable que les autres, doit cependant attirer l'attention du lecteur.

Ce groupe se composait : d'un homme de quarante-huit à cinquante ans environ, d'une femme de quarante à quarante-cinq, de trois jeunes gens et d'une jeune fille.

L'homme et la femme, quoique paraissant, à cause des rudes travaux de la campagne, un peu plus âgés qu'ils ne l'étaient réellement, semblaient être cependant d'une santé robuste, que devait contribuer à entretenir la sérénité d'âme qui se lisait sur leur visage; quant aux trois jeunes gens, dont les deux aînés pouvaient avoir, l'un vingt-cinq ans et l'autre vingt-quatre, et dont le troisième en paraissait seize, c'étaient de vigoureux laboureurs qui, depuis leur naissance, on le voyait bien, avaient été exempts de ces mille petites indispositions auxquelles est en butte la santé étiolée de l'enfant des villes; aussi paraissaient-ils devoir supporter joyeusement et vigoureusement le fardeau du travail héréditaire auquel Dieu condamna l'homme en le chassant du Paradis terrestre; enfin, quant à la jeune fille, c'était une grosse et fraîche paysanne, dans laquelle, malgré les formes adoucies de la femme, et quoiqu'elle eût dix-neuf ans à peine, on pouvait reconnaître encore la puissante organisation de son père et de ses deux frères aînés.

Quoique ce groupe fût le plus rapproché de celui que formaient le page, le coustelier et les trois chevaux, aucune des personnes qui le composaient ne paraissait décidée à interroger autrement que des yeux les serviteurs du chevalier : le page leur imposant par l'air dédaigneux et railleur de son visage, et le coustelier par une physionomie dont la brutale expression allait jusqu'à la férocité. Ils se contentaient donc de les regarder en silence, et d'échanger entre eux, et à voix basse, quelques suppositions, lorsqu'un paysan, se détachant d'un des groupes voisins, s'approcha de celui que nous avons recommandé à l'at-

tention de nos lecteurs, et frappant sur l'épaule de l'homme que nous avons indiqué comme le chef de la famille :

— Eh bien! frère Jacques, lui dit-il, es-tu plus savant que les autres, et peux-tu nous dire quel est ce chevalier qui fait une si longue et si sainte prière dans notre église?

— Par ma foi! frère Durand, répondit celui auquel la question était adressée, tu me rendrais fort service de me le dire toi-même, car je ne me rappelle pas avoir jamais vu son visage.

— C'est sans doute quelqu'un de ces capitaines qui courent notre malheureux pays bien plus pour faire leurs propres affaires que pour faire celles de notre pauvre roi Charles VII, que Dieu garde! et sans doute il est resté le dernier dans l'église pour s'assurer si les vases et les chandeliers étaient d'argent et valaient la peine d'être volés.

— Frère, frère, murmura Jacques en secouant la tête, quoique l'âge devrait t'avoir corrigé de ce défaut, tu es toujours prompt et léger de paroles comme si tu avais encore vingt-cinq ans. Il n'est ni beau ni bon de censurer ainsi sans raison la conduite du prochain, surtout quand cette conduite n'a rien donné à reprendre, et, tout au contraire, s'est manifestée comme celle d'un prud'homme et d'un preux chevalier.

— Eh bien! répondit Durand, si tu es si sûr de sa courtoisie, que ne vas-tu hardiment lui demander d'où il vient et qui il est?

— Oh! si Jehannette était là, dit le plus jeune des trois frères, elle nous le dirait bien, elle.

— Et pourquoi penses-tu que ta sœur en saurait plus que nous, Pierre? A-t-elle jamais vu ce chevalier?

— Non, mon père, murmura le jeune homme, je ne crois pas qu'elle l'ait jamais vu.

— Et alors qui te fait penser, dit Jacques d'un air sévère, que, ne l'ayant jamais vu, elle puisse savoir qui il est?

— J'ai eu tort, mon père, dit le jeune homme, auquel les premières paroles qu'il avait prononcées étaient échappées comme malgré lui; je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit, je le reconnais.

— En effet, reprit maître Durand en riant d'un gros rire; en effet, frère, si ta fille est visionnaire et devineresse, comme on le dit, elle pourrait peut-être savoir...

— Silence, frère, dit Jacques, de ce ton d'autorité patriarcale que de nos jours encore a conservé sous la chaumière de nos paysans le chef de la famille; silence! Il n'en faudrait pas plus que tu n'en viens de dire pour nous faire, si tes paroles étaient tombées dans des oreilles ennemies, une méchante affaire avec l'official de Toul. Femme, continua-t-il, où est donc Jehanne, et comment n'est-elle point ici avec nous?

— Elle sera restée à prier dans l'église, reprit celle à laquelle Jacques adressait cette question.

— Non, ma mère, reprit le jeune homme, elle est sortie avec nous; mais elle est allée à la maison chercher du grain pour ses oiseaux.

— En effet, la voilà, dit la mère, en jetant un regard dans la rue où elle demeurait; puis se retournant vers son mari: Jacques, notre homme, reprit-elle d'une voix suppliante, ne gronde pas cette pauvre enfant, je t'en prie.

— Et pourquoi la gronderais-je? répondit Jacques, elle n'a rien fait de mal.

— Non ; mais quelquefois tu la rudoies plus qu'il ne conviendrait peut-être. Ce n'est pas sa faute si sa sœur a deux fois sa force; d'abord elle a dix-huit mois plus qu'elle, et, à cet âge, dix-huit mois c'est beaucoup; ensuite, tu le sais, elle passe quelquefois ses nuits entières en prières, de sorte qu'il ne faut pas lui en vouloir si, pendant la journée, elle s'endort parfois malgré elle, ou si, lorsqu'elle est éveillée, souvent il semble que son âme dorme encore, tant son corps reste étranger à ce qu'on lui dit. Mais avec tout cela, Jacques, Jehanne est une bonne et sainte fille, crois ce que je te dis.

— Et avec tout cela, femme, tu vois bien que tout le monde se rit d'elle, et même notre frère, qui est son oncle. Ce n'est pas une bénédiction dans une famille quand il y a de ces espèces de voyans, qu'on est tenté de prendre tantôt pour des fous et tantôt pour des prophètes.

— Sauf votre avis, mon père, remarqua Pierre, Jehanne est faite pour apporter la bénédiction du Seigneur à toute famille à laquelle elle appartiendrait, fût-ce à la famille d'un roi.

— Enfant, dit Jacques, prends exemple de tes frères, qui ne soufflent mot, quoiqu'ils soient tes aînés, et qui laissent parler les hommes et les vieillards.

— Je me tais, mon père, répondit respectueusement le jeune homme.

Pendant ce temps, la jeune fille qui était l'objet de la conversation s'approchait lentement et gravement : c'était une belle enfant de dix-sept ans à peine, grande, souple

et bien faite, et dont la démarche avait quelque chose de tranquille et d'assuré qui n'appartenait point à la terre; elle était vêtue d'une longue robe de laine, bleu azur, pareille à celles dans lesquelles Beato Angelico enveloppe les formes divine de ses anges, et que serrait à la taille une corde de même couleur; elle portait sur sa tête une espèce de chaperon d'étoffe pareille à la robe, le tout sans aucun ornement, ni d'argent ni d'or, et cependant avec ses yeux noirs, ses cheveux blonds, et son teint pâle, elle semblait, quoique la plus simple de toutes, la souveraine des jeunes filles du village.

Chacun des interlocuteurs que nous venons de mettre en scène vit s'avancer la jeune fille avec une expression de physionomie différente; maître Durand, avec ce sourire narquois si familier à nos paysans; Jacques, avec cette impatience de l'homme qui voudrait trouver une occasion de se fâcher, et qui la cherche vainement; la mère, avec cette crainte silencieuse et protectrice dont Dieu a doué jusqu'aux femelles des animaux; les deux frères aînés, avec insouciance; la sœur, avec une gaîté qui prouvait qu'elle n'avait rien vu de bien grave dans la petite altercation qui venait d'avoir lieu; et Pierre, avec le respect qu'il devait avoir non seulement pour son aînée, mais encore qu'il aurait eu pour une sainte. Quant à la jeune fille, elle s'avançait toujours vers sa famille; mais ses yeux vagues, quoique fixés sur ce groupe bien-aimé, indiquaient visiblement que le mouvement imprimé à son corps était tout machinal, et que, tout en laissant aux yeux du corps le soin de la conduire, les yeux de l'âme regardaient ailleurs.

— Sois la bien-venue, nièce Jehanne, dit maître Durand; nous sommes tous embarrassés pour savoir quel est ce chevalier, et voilà ton frère Pierre qui prétend que, si tu le voulais bien, tu pourrais nous le dire.

— Quel chevalier ? demanda Jehanne.

— Celui qui est entré dans l'église, répondit Durand.

— Je ne l'ai point vu, dit Jehanne.

— Si tu ne l'as point vu, poursuivit l'interlocuteur, tu as dû l'entendre, au moins, car il a fait si grand bruit avec son jaques de mailles et ses sandales de fer, que le prêtre lui-même s'est retourné pour savoir qui entrait ainsi.

— Je ne l'ai point entendu, dit Jehanne.

— Si tu ne l'as ni vu ni entendu, interrompit Jacques avec humeur, que faisais-tu alors, et à quoi pensais-tu donc ?

— Je faisais ma prière, et je pensais à mon salut, mon père, répondit doucement Jehanne.

— Eh bien ! si tu ne l'as pas vu, regarde, car le voilà, reprit Durand, en lui montrant du doigt le chevalier qui apparaissait en ce moment sur le seuil de la porte.

— C'est lui ! s'écria Jehanne, en devenant plus pâle que d'habitude, et en s'appuyant sur le bras de son jeune frère, comme si elle sentait ses jambes prêtes à lui manquer.

— Qui, lui ? demanda Jacques avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— Le capitaine Robert de Baudricourt, répondit Jehanne.

— Et quel est ce capitaine Robert de Baudricourt ? demanda Jacques, de plus en plus étonné.

— Un vaillant chevalier, répondit Jehanne; lequel tient

le parti du gentil dauphin Charles, dans la ville de Vaucouleurs.

— Et qui vous a dit toutes ces belles choses, péronnelle que vous êtes! s'écria Jacques ne pouvant plus maîtriser sa colère.

— C'est lui, répondit Jehanne; voilà tout ce que je puis vous dire, mon père; car ceux qui me l'ont dit ne peuvent pas se tromper.

— Par ma foi! dit maître Durand, j'en aurai le cœur net; et, si cette enfant a dit la vérité, je croirai les yeux bandés à tout ce qu'il lui plaira désormais de me raconter.

A ces mots, maître Durand quitta le groupe dont il faisait partie, et, mettant son chapeau à la main, marcha à la rencontre du chevalier, qui venait de reprendre la bride des mains de son page, et s'apprêtait à monter à cheval. Le chevalier, voyant alors que ce manant s'avançait avec l'intention évidente de lui parler, appuya le bras sur le pommeau de sa selle, croisa une jambe sur l'autre et attendit.

— Messire chevalier, dit alors maître Durand de la voix la plus pateline qu'il pût prendre, s'il est vrai, comme quelqu'un vient de le dire, que vous soyez ce brave capitaine Robert de Baudricourt, dont nous avons si grandement entendu parler, j'espère que vous pardonnerez à un pauvre paysan, qui est Armagnac du fond du cœur, de vous demander si vous ne venez pas de devers la Loire, et si vous ne pourriez pas nous donner quelque bonne nouvelle de notre seigneur le roi Charles septième?

— Mon ami, répondit le chevalier d'un ton plus affable que la noblesse ne le prenait d'habitude pour parler à ces

sortes de gens, je suis effectivement le capitaine Robert de Baudricourt, et celui qui t'a dit mon nom ne t'a point trompé. Quant aux nouvelles du roi, elles sont petites, car les choses vont chaque jour de mal en pis dans le pauvre royaume de France, depuis l'affaire du pont de Montereau.

— Et cependant, pardon, messire, si un si pauvre homme que moi parle de si hauts personnages, continua maître Durand enhardi par le ton du chevalier, mais il me semble que tout allait mieux depuis que monsieur le connétable Arthur de Richemont avait fait justice du sire de Beaulieu, et avait placé près de notre roi bien-aimé le sire Georges de La Trémouille.

— Hélas ! tout au contraire, et vous avez fort besoin de nouvelles, en effet, mon ami, si vous n'en êtes encore que là, reprit le chevalier en secouant la tête; le sire de La Trémouille a fait pis que n'avait fait le sire de Beaulieu; car à peine a-t-il été en faveur, qu'il en a profité pour éloigner le connétable et circonvenir le roi, de sorte que, Dieu lui pardonne! mais monseigneur Charles ne voit plus que par les yeux de son favori ; si bien qu'il ne reste plus près de lui que Tanneguy Duchâtel, le président Houret, et maître Michel Le Masson, trinité du diable qui le mène tout droit en enfer.

— Mais je croyais, reprit Durand, qui peu à peu se voyait entouré de tout le village, et qui était tout fier de la manière affable dont lui parlait le chevalier; je croyais que le roi d'Ecosse avait promis d'envoyer en France son cousin Jean Stuart avec bon nombre d'Ecossais pour venir en aide aux braves capitaines qui, comme vous, ne se sont faits

ni Anglais, ni Bourguignons, et tiennent encore la campagne.

— Ecossais, Anglais, Irlandais, murmura messire Robert de Baudricourt, sont tous chiens sortant du même chenil, et courant, j'en ai bien peur, la même bête. Vienne la chute complète du royaume de France, et vous les verrez s'en partager les morceaux comme une meute à la curée! D'ailleurs, quelque diligence qu'ils fassent maintenant, j'ai bien peur, en supposant qu'ils viennent, qu'ils ne viennent point à l'heure de sauver la bonne ville d'Orléans, qui est le dernier boulevard que le roi ait sur la Loire, et que le comte de Salisbury assiége, au mépris de la promesse solennelle qu'il avait faite en Angleterre à monseigneur d'Orléans de ne point porter la guerre sur des domaines que leur maître ne pouvait défendre, puisqu'il est prisonnier.

— Et comme tout parjure est une offense directe au ciel, dit une douce voix s'élevant aux côtés de maître Durand, Messire a permis que le déloyal fût puni du sien.

— Que veut dire cette jeune fille? demanda Robert de Baudricourt étonné qu'une si jeune enfant se mêlât d'une conversation que bien peu de ceux qui se trouvaient là eussent été capables de soutenir.

— Je veux dire, reprit Jehanne avec la même voix douce et modeste, mais calme et assurée, que voici déjà dix-huit ou vingt jours pour le moins que le comte de Salisbury est mort en péché mortel, frappé par l'éclat d'une pièce de canon.

—Et d'où sais-tu de si riches nouvelles, jeune fille, quand je ne les sais pas moi-même? reprit en riant le chevalier.

— Oh ! ne faites point attention à elle, messire, s'écria Jacques avec empressement, passant entre sa fille et Robert de Baudricourt ; cette enfant est une ignorante qui ne sait ce qu'elle dit.

— Et le sût-elle, reprit le chevalier, le comte fût-il mort comme votre fille l'annonce, brave homme, car je suppose que c'est votre fille...

— Hélas ! oui, murmura Jacques ; elle nous cause bien du chagrin à tous.

— Eh bien ! fût-il mort, pour un de trépassé n'en reste-t-il pas dix autres presque aussi puissans que lui ? Ne reste-t-il pas le comte de Suffolk, messire Guillaume de Poole, messire Jehan Falstaff, messire Robert Héron, les seigneurs de Gray, de Talbot, de Scales, Lancelot de Lille, Gladesdale, Guillaume de Rochefort et tant d'autres ?

— Et à nous, reprit Jehanne en s'animant, et au gentil dauphin notre sire, ne reste-t-il pas le duc d'Alençon, le comte de Clermont, le comte de Dunois, Vignoles de La Hire, Poton de Xaintrailles, et tant d'autres aussi braves et loyaux comme vous, messire, et comme vous prêts à sacrifier leur vie pour le bien du royaume ? Puis, derrière tout cela, ne reste-t-il pas encore Notre Seigneur Jésus-Christ, qui aime la France, et qui ne permettera pas qu'elle tombe aux mains de ses ennemis les Anglais et les Bourguignons ?

— Hélas ! hélas ! messire, perdonnez à cette enfant de vous contredire ainsi, s'écria Jacques au désespoir ; mais, je vous l'ai dit, elle a des instans où elle dit des choses si étranges, qu'on la croirait folle.

— Oui, reprit le chevalier avec tristesse, oui, il faut

qu'elle soit folle pour conserver un espoir que le roi lui-même n'a plus, et pour croire qu'Orléans résistera, quand non-seulement la capitale, mais encore les bonnes et fortes villes de Nogent, de Jargeau, de Sully, de Janville, de Beaugency, de Marchenoir, de Rambouillet, de Mondoubleau, de Thoury, de Pithiviers, de Rochefort, de Chartres, et même du Mans se sont rendues les unes après les autres; quand de quatorze provinces que le sage roi Charles V a léguées à Charles VI l'Insensé, il n'en reste plus que trois à son fils. Non, non, bonnes gens, le royaume de France est condamné pour les grands péchés qui s'y sont commis.

— Les péchés des hommes, si grands qu'ils soient, ont été rachetés dans le passé et dans l'avenir par le sang de Notre-Seigneur, reprit Jehanne avec une assurance extraordinaire et en levant au ciel ses yeux pleins d'inspiration; le royaume de France ne mourra pas, Dieu dût-il faire un miracle pour le sauver.

— *Amen !* répondit le chevalier en montant à cheval et en se signant. En attendant, bonnes gens, ajouta-t-il en s'assurant sur ses arçons, si les Bourguignons revenaient encore une fois pour piller le village de Domremy, faites-le savoir en toute hâte à Robert de Baudricourt, et il faudra, foi de chevalier ! qu'il soit bien occupé ailleurs pour ne pas venir à votre aide.

A ces mots, le capitaine, qui s'était arrêté à Domremy plus longtemps qu'il ne comptait le faire, piqua son cheval des deux et partit au grand trot par le chemin qui conduisait a Vaucouleurs, suivi de ses deux serviteurs et accompagné des bénédictions de tous les paysans, qui le

suivirent des yeux pendant tout le temps qu'ils le purent apercevoir.

Lorsqu'il eut disparu, Jacques se retourna pour gronder Jehanne de la grande hardiesse qu'elle venait de faire paraître; mais il l'appela et la chercha vainement; Jehanne n'était plus là, et préoccupé que tout le village était du départ du sire de Baudricourt, pas un des paysans n'avait remarqué de quel côté la jeune fille s'en était allée.

II

LES VOIX.

En effet, aussitôt qu'elle avait vu les préparatifs du départ du chevalier, Jehanne avait quitté le cercle qui s'était formé autour de lui, et de ce même pas lent et tranquille dont elle était venue, elle s'éloignait à cette heure, suivant le chemin qui conduit à Neufchâteau, sans paraître faire attention que la terre, comme nous l'avons dit, était couverte de deux pouces de neige.

C'est que cette jeune fille étrange, dont nous avons entrepris d'écrire l'histoire, n'était en rien semblable à ses compagnes; sa naissance, sa jeunesse, son adolescence avaient été précédées, accompagnées ou suivies de tous ces signes fatidiques qui, aux yeux de ceux qui l'entourent, désignent clairement l'élu du Seigneur : voilà ce qu'on

disait alors d'elle avec l'accent du doute, voilà ce qu'on a répété depuis avec la voix de la reconnaissance et de la foi.

Jehanne, ou plutôt Jehannette, comme on l'appelait plus communément encore, était née à Domremy, charmant vallon arrosé par la Meuse, et situé entre Neufchâteau et Vaucouleurs. Son père se nommait Jacques d'Arc et sa mère Isabelle Romée, connus tous deux pour être d'une probité sévère, et jouissant d'une réputation sans tache. La nuit pendant laquelle était née Jehanne, et qui était celle de l'Epiphanie, de l'an de grâce 1412, ce qui fait qu'à l'époque où s'ouvre cette chronique elle avait juste dix-sept ans, fut une de ces nuits de fête que donne parfois le ciel à la terre : quoique ordinairement vers cette saison le temps eût coutume d'être froid et pluvieux, une douce brise s'éleva vers le soir, toute embaumée de ces suaves senteurs que l'on respire pendant les crépuscules du mois de mai. Comme c'était à la fin d'un jour de repos que cette espèce de miracle se faisait sentir, chacun avait voulu jouir de ce bienfait inattendu, et la plupart des habitans étaient restés sur leur porte, lorsque vers minuit une étoile sembla se détacher du ciel, et traçant dans l'air une brillante traînée de lumière, s'abattit sur la maison de Jehanne d'Arc. En même temps les coqs chantèrent en battant des ailes et en faisant entendre des sons inconnus, quoique l'heure où ils étaient accoutumés de chanter ne fût point encore venue, et chacun, sans savoir pourquoi, se sentit pénétré d'une joie si vive, que tous les habitans du village se mirent à courir par les rues en demandant les uns aux autres quelle chose venait de se passer au ciel ou sur la

terre qui leur mettait tant d'allégresse dans le cœur. Au nombre de ceux qui couraient ainsi était un vieux berger qui était connu pour avoir souvent fait des prédictions qui s'étaient réalisées, et qui jouissait non-seulement à Domremy, mais encore à dix lieues à la ronde, d'une grande réputation de science : ce vieux berger, interrogé par quelques personnes, répondit : « Trois courtisanes ont perdu la France (1), une vierge la sauvera. « On fit d'autant plus attention à ces paroles qu'elles s'accordaient avec une vieille prophétie de Merlin conçue en ces termes :

Descendet virgo dorsum Sagittari
Et flores virgineos obscultavit.

(1) Ces trois femmes étaient : la première, Éléonore, femme de Louis le Jeune, qui, répudiée par son mari, épousa en secondes noces Henri d'Anjou, roi d'Angleterre, et lui apporta en dot l'Aquitaine, le Poitou, la Touraine et le Maine, qui, réunis au duché de Normandie et à la comté d'Anjou, livraient le tiers de la France aux mains de son ennemi.

La seconde, Isabelle de France, femme d'Édouard II, qui, en transmettant à son fils Édouard III les droits qu'elle prétendait avoir au trône, avait amené cette fameuse guerre qui durait encore, et par conséquent les batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, qui en furent les trois plus sanglans épisodes.

Et la troisième, Isabelle de Bavière, mère de Charles VII, qui à cette heure excitait les Anglais et les Bourguignons contre son propre fils.

Quant à la vierge qui devait sauver la France, si rudement compromise par ces trois courtisanes royales, c'était l'humble paysanne dont nous écrivons l'histoire.

Et chacun cria Noël, dans l'espérance de quelque grand événement.

Le lendemain, on apprit que, juste à cette heure de minuit, Isabelle Romée, femme de Jacques d'Arc, était accouchée d'une fille.

Le lendemain, cette fille fut baptisée sous le nom de Jehanne. Le prêtre qui la baptisa s'appelait Nynet. Elle eut deux parrains et deux marraines. Ses deux parrains s'appelaient Jehan Barent et Jehan Linque, et ses deux marraines Jehanne et Agnès.

Malgré tous les signes de prédestination qui avaient signalé sa naissance, la jeunesse de Jehanne s'écoula pareille à celle des autres enfans ; lorsqu'elle eut atteint l'âge de sept ans, ainsi que c'est la coutume des laboureurs, ses parens l'employèrent à la garde de leur troupeau : une chose à laquelle on ne fit point attention d'abord, mais que l'on remarqua ensuite, fut que jamais Jehanne n'égara ni une brebis, ni un mouton. Quand quelque agneau s'était perdu, elle n'avait qu'à l'appeler par le nom qu'elle avait l'habitude de lui donner, et l'agneau revenait aussitôt. Quand le loup sortait du bois, elle n'avait qu'à marcher au devant de lui avec sa houlette, une simple branche d'arbre ou même une fleur, le loup rentrait aussitôt dans le bois d'où il était sorti. Enfin, tant qu'elle était dans la maison de son père, jamais le moindre malheur n'y arrivait, et si la cabane héréditaire fut témoin de quelque accident, on se rappela plus tard que c'était toujours en l'absence de Jehanne que cet accident était arrivé. Jehanne atteignit ainsi l'âge de douze ans, portant la bénédiction de Dieu sur ses

pas, mais sans que rien se fût manifesté à elle de l'avenir auquel elle était destinée.

Un jour qu'elle était dans une prairie située entre Domremy et Neufchâteau, gardant les troupeaux avec plusieurs de ses compagnes, les jeunes filles proposèrent de se réunir toutes pour faire un bouquet, et ce bouquet une fois formé, d'en faire un prix pour une course entre elles. Jehanne accepta la proposition et concourut comme les autres à la confection du bouquet, puis au moment de s'élancer pour savoir qui le gagnerait, elle le voua à sainte Catherine, promettant de le déposer sur son autel s'il arrivait en sa possession; à peine avait-elle fait ce vœu que le signal du départ fut donné, et que les jeunes filles partirent comme une volée de tourterelles; mais bientôt Jehanne dépassa toutes ses jeunes amies, et cela avec une telle rapidité que ses pieds touchaient à peine la terre, et que celle qui la suivait de plus près s'arrêta toute découragée au bout de cent pas, lui criant : « Jehannette ! Jehannette ! tu ne cours pas sur la terre comme nous, tu voles à travers l'air comme un oiseau. » En effet, la jeune fille, sans savoir pourquoi ni comment, se sentait soulevée elle-même, comme cela arrive parfois dans un rêve; et toujours rasant la terre, elle arriva au but et ramassa le bouquet; mais lorsqu'elle releva la tête, un beau jeune homme qu'elle n'avait pas vu se trouva là debout, et, la regardant en souriant : « Jehanne, lui dit-il, courez vite à la maison, car votre mère a besoin de vous. » Jehanne, croyant que ce jeune homme était quelque garçon de Neufchâteau que sa mère ou ses frères avaient chargé de cette commission pour elle, laissa son troupeau à la garde d'une de ses com-

pagnes, et revint promptement vers la maison ; mais, arrivée sur le seuil, sa mère lui demanda pourquoi elle retournait avant l'heure accoutumée, et d'où elle venait, et pourquoi elle abandonnait ainsi son troupeau.

— Ne m'avez-vous point appelée ? demanda Jehanne.

— Non, répondit la mère.

Alors Jehanne alla déposer son bouquet devant l'autel de sainte Catherine, et repassa par le jardin de sa maison, pour n'avoir pas à longer toute la rue, et abréger ainsi le chemin en coupant court ; mais, arrivée dans le jardin, une voix se fit entendre à droite, du côté de l'église : Jehanne leva la tête et vit une nuée lumineuse ; la voix sortait de cette nuée et disait : « Jehanne, tu es née paur accomplir des choses merveilleuses, car tu es la vierge choisie par le Seigneur pour le rétablissement du roi Charles ; habillée en homme, tu prendras les armes, tu seras chef de guerre, et tout dans le royaume se fera par ton conseil. » Après avoir prononcé ces paroles, la voix cessa de se faire entendre, le nuage disparut, et la jeune fille demeura muette et immobile, épouvantée qu'elle était d'un semblable prodige.

Plus tard, et lorsque Jehanne eut accompli sa mission, on remarqua que cette première vision lui était apparue le 17 août 1424, c'est-à-dire le jour même de la bataille de Verneuil, dans laquelle avaient péri le comte de Douglas, messire Jacques son fils, le comte de Buchan, le comte d'Aumale, Jean de Harcourt, le comte de Tonnerre, le comte de Ventadour, le sire de Roche-Baron, le sire de Gamaches, et tant d'autres, nobles et loyaux chevaliers, que cette bataille fut estimée avoir été aussi fatale à la noblesse

de France que l'avaient été celles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Cependant Jehanne revint à elle, et, songeant à son troupeau qu'elle avait laissé seul, elle reprit le chemin de la prairie : son troupeau s'était rassemblé tout seul, et l'attendait réuni sous un beau mai qu'on appelait l'arbre des Dames ou l'arbre des Fées, parce que des paysans qui revenaient parfois de nuit prétendaient y avoir vu danser de longues figures blanches qui, toutes les fois qu'on s'approchait d'elles, s'évanouissaient dans l'air ou se perdaient dans la vapeur. Une des tantes de Jehanne était même une de celles qui prétendaient y avoir rencontré de semblables apparitions ; mais, quoique souvent Jehanne y eût dansé et surtout chanté avec ses jeunes amies, elle n'avait, pour son compte, jamais rien vu de pareil. Cet arbre était en face d'un bois qu'on appelait le bois Chenu, et près d'une source d'eau où venaient en grande quantité les gens pauvres malades de la fièvre : cet arbre, qui était un des plus beaux qui se pussent voir, et qui devait une grande célébrité à tous ces récits, appartenait à monsieur Pierre de Bolemont, seigneur de Domremy.

Jehanne resta toute la journée aux environs de cet arbre qu'elle affectionnait beaucoup, tressant des couronnes en l'honneur de sainte Catherine et de sainte Marguerite, auxquelles elle avait une grande dévotion, et attachant des couronnes aux branches de cet arbre ; puis, le soir venu, elle ramena son troupeau à la maison.

Comme Jehanne, ayant douze ans, commençait à se faire grande, et qu'elle était en outre élancée et bien faite, ses parens décidèrent qu'on ne l'enverrait plus aux

champs, et que son frère Pierre, qui avait un an de moins qu'elle, garderait désormais le troupeau à sa place : on lui apprit alors les différens travaux d'aiguille qui conviennent à une femme, et elle arriva bientôt à y être aussi adroite que la plus adroite ménagère du village.

Cependant, le souvenir de l'aventure du jardin revenait dix fois le jour à son esprit, et le son de cette voix miraculeuse qu'elle avait entendue bruissait incessamment à son oreille. Un jour de dimanche qu'elle était restée après tout le monde à l'église, absorbée dans sa prière, elle entendit tout à coup la même voix qui l'appelait par son nom; elle leva la tête, et il lui sembla que la voûte de l'église était ouverte pour laisser passer un beau nuage d'or, et, au milieu de ce nuage, elle vit un jeune homme qu'elle reconnut pour celui qui lui avait parlé dans la prairie; mais comme cette fois il avait de longues ailes blanches attachées aux épaules, elle comprit que c'était un ange, et se sentant toute réjouie à cette vue, elle lui demanda doucement :

— Monseigneur, est-ce vous qui m'avez appelée ?

— Oui, Jehanne, répondit l'ange, c'est moi.

— Que voulez-vous de votre servante ? demanda Jehanne.

— Jehanne, dit le beau jeune homme, je suis l'archange Michel, et je viens de la part du roi du ciel, pour te dire qu'il t'a choisie entre toutes les femmes pour sauver le royaume de France du péril qui le menace.

— Et que puis-je faire pour cela, moi pauvre bergère des champs ? demanda Jehanne.

— Sois toujours une sage enfant comme tu l'as été jusqu'aujourd'hui, reprit l'ange, et quand le temps sera ve-

nu, nous te le dirons, sainte Catherine, sainte Marguerite et moi; car toutes deux t'ont prise dans une merveilleuse amitié, en récompense de la grande religion que tu as pour elles.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit la jeune fille, et qu'il dispose de sa servante quand et comment il voudra.

— *Amen !* dit l'ange, et la nuée, se refermant sur lui, passa à travers la voûte de l'église et disparut.

Dès ce moment Jehanne n'eut plus aucun doute : ce n'était ni une vision, ni un rêve, c'était une miraculeuse réalité, et comme dans ce moment le prêtre, qui avait fini de dire la messe, traversait l'église pour rentrer au presbytère, Jehanne le pria de l'entendre en confession, et lui raconta ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Le prêtre, qui était un vieux curé simple et bon, eut une grande joie de cet aveu de Jehanne, qu'il avait toujours aimée à cause de sa modestie et de sa dévotion; puis il lui recommanda de ne rien dire à personne de ces apparitions, et de suivre ponctuellement les ordres qu'elle recevrait du ciel.

Trois ans se passèrent sans que Jehanne revît rien de ce qu'elle avait vu; mais elle continuait à grandir, fraîche et modeste comme une fleur des champs, et quoique rien de cette protection céleste ne se manifestât matériellement aux yeux de ce qui l'entourait, elle se sentait cependant intérieurement dans la grâce du Seigneur : aussi, souvent, lorsqu'elle était seule, il lui semblait entendre les chœurs des anges, et alors elle élevait doucement la voix et chantait des airs sur un mode inconnu qu'elle ne pouvait plus retrouver quand cette musique céleste était évanouie. Sou-

vent encore, quand l'hiver était venu, quand la neige couvrait la terre, elle sortait en disant qu'elle allait cueillir un bouquet pour ses saintes : c'est ainsi qu'elle nommait sainte Catherine et sainte Marguerite; et chacun se moquait d'elle, lui montrant la terre toute neigeuse, et elle souriait doucement, sortait du village par la route de Neufchâteau, et revenait avec une belle couronne de violettes, de primevères et de boutons d'or qu'elle avait cueillie et tressée sous l'arbre des Dames. Alors ses jeunes compagnes la regardaient avec étonnement, et comme elles y allaient à leur teur et ne trouvaient rien, elles disaient que c'étaient les fées qui donnaient à Jehanne ces couronnes toutes tressées. Enfin il y avait une chose plus étrange encore, c'est que les animaux les plus sauvages n'avaient aucune frayeur d'elle, que les petits chevreuils et les jeunes faons venaient jouer et bondir à ses pieds, et que souvent quelque fauvette ou quelque chardonneret se venait poser sur son épaule, et là chantait sa mélodieuse chanson comme s'il eût été perché sur la plus haute branche d'un arbre.

Pendant ces trois ans, les affaires du roi et de la France avaient empiré de plus en plus; le royaume, jusqu'à la Loire, était devenu pareil à une vaste solitude, les campagnes étaient désertes, les villages en ruines, et les seuls lieux habités étaient les bois et les villes; les bois, à cause de leur épaisseur qui offrait une retraite; les villes, à cause de leurs murailles qui promettaient une sûreté : il n'y avait plus de culture et par conséquent plus de moisson, à l'exception d'un trait d'arc autour des murailles; une sentinelle était toujours placée sur le clocher, et dès qu'elle

apercevait l'ennemi, elle sonnait le tocsin. A ce bruit les laboureurs rentraient hâtivement sans s'occuper de leurs troupeaux; car les troupeaux eux-mêmes avaient appris à connaître ce bruit, et dès qu'ils entendaient retentir la cloche, ils revenaient à grande course, mugissant et bêlant d'une voix lamentable, se pressant aux portes, et se battant à qui entreraient les premiers, pour se mettre à couvert sous la protection des hommes.

Vers ce temps, c'est-à-dire vers le commencement de l'an 1428, monseigneur Thomas de Montaigu, chevalier, comte de Salisbury, fut commis et député par les trois Etats d'Angleterre pour venir en France faire la guerre. Ce fut alors que la connaissance de cette expédition était venue au duc d'Orléans, qui était prisonnier en la ville de Londres depuis la bataille d'Azincourt, sans que les Anglais eussent permis qu'ils se rachetât. Il alla trouver le comte de Salisbury, et le pria, en bon et loyal ennemi, de ne point mener la guerre sur des terres et des domaines qu'il n'était plus là pour défendre; le comte le lui promit et jura; et ayant passé la mer avec une grande puissance, il débarqua à Calais et s'achemina aussitôt vers la partie de la France qui n'était point encore conquise.

Ainsi le péril devenait plus pressant qu'il n'avait jamais été; aussi les visions de Jehanne reparurent-elles. La première fois qu'elle revit saint Michel, il était, comme il l'avait promis à la jeune fille, accompagné de sainte Catherine et de sainte Marguerite; les deux saintes se nommèrent d'elles-mêmes à Jehanne, la remercièrent de sa dévotion envers elles, et lui dirent que, comme elle était restée pieuse, bonne et sage, Dieu la tenait toujours pour celle

qui devait délivrer la France : en conséquence, elles lui ordonnèrent d'aller trouver le roi Charles VII, et de lui dire qu'elle venait de la part de Dieu pour se faire chef de guerre et marcher avec les Français contre les Anglais e les Bourguignons.

Jehanne resta muette à cet ordre ; car elle était faible et timide comme une jeune fille, ne pouvant voir souffrir sans s'émouvoir, ne pouvant voir couler le sang sans pleurer : comment était-ce donc à elle, cœur plein de pitié, que l'on ordonnait d'accomplir la rude tâche d'un capitaine ? Aussi hésita-t-elle, pauvre enfant de seize ans qu'elle était ! devant le terrible avenir auquel elle était destinée, priant le Seigneur de la laisser dans son obscurité, et de rejeter sur quelque autre plus digne qu'elle le poids de cette sanglante élection.

Mais Jehanne était choisie ; ni muets élans du cœur, ni prières à voix haute, ne devaient changer le décret de la Providence. Un jour qu'elle était agenouillée à une petite chapelle, dédiée à Notre-Dame et bâtie en un carrefour du bois Chenu, le nuage s'abaissa de nouveau entre ses yeux et le ciel, mais plus lumineux encore cette fois que d'habitude ; puis s'étant ouvert, il découvrit les trois envoyés du Seigneur ; seulement cette fois les deux saintes, qui, à leur première apparition n'avaient qu'une coudée, étaient de grandeur naturelle. Alors Jehanne baissa les yeux, car des regards humains ne pouvaient supporter cette splendeur divine, et elle entendit, sans savoir laquelle des trois personnes célestes lui parlait, une voix qui lui adressait ce reproche :

« Pourquoi tarder ainsi, Jehanne ? Qu'attends-tu, lors-

que l'ordre est donné, et pourquoi ne te hâtes-tu pas de l'accomplir ? En ton absence, la France est meurtrie, les villes sont renversées, les gens de bien périssent, les nobles sont massacrés, et un sang précieux coule à terre, comme si c'était l'eau inutile et fangeuse des torrens. Pars donc, Jehanne, pars donc d'un pas agile, puisque le roi du ciel t'a envoyée. »

Alors Jehanne alla trouver son confesseur, et lui raconta ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Le vieux prêtre lui donna le conseil d'obéir.

— Mais, lui dit Jehanne, quand bien même je voudrais partir, comment pourrais-je le faire ; je ne sais pas le chemin, je ne connais ni le peuple ni le roi ; ils ne me croiront pas ; tout le monde rira de moi et avec raison, car qu'y a-t-il de plus insensé que de dire aux grands : une enfant délivrera la France, elle dirigera des expéditions militaires par son habileté, elle ramènera la victoire par son courage ; et d'ailleurs quoi de plus étrange et de plus inconvenant, mon père, qu'une jeune fille avec des habits d'homme ?

A ce discours si sensé, le bon vieux prêtre ne savait que répondre, sinon que Dieu était bien puissant et qu'il fallait obéir ; puis, comme Jehanne se mettait à pleurer, en songeant à la pénible tâche qui lui était imposée, il la consola et la reconforta de son mieux, en lui disant d'attendre encore, et la première fois qu'elle verrait de nouveau saint Michel et les deux saintes, de leur demander comment il lui fallait faire, par quel chemin il fallait prendre, et en quel lieu il lui fallait aller.

III

LE CAPITAINE DE BAUDRICOURT.

Cependant, soit que les voix, comme les appelait la jeune fille, fussent courroucées de son hésitation, soit que le temps d'agir ne fût point encore venu, Jehanne resta quelques mois sans rien voir. Alors, l'inquiétude la prit; la pauvre enfant se crut tombée dans la disgrâce du Seigneur; et voyant qu'elle était abandonnée par ses protectrices célestes, elle se composa une oraison pour les prier de revenir à elle, puis elle alla s'agenouiller devant l'autel de sainte Catherine, et la récita du plus profond de son cœur. La prière était conçue en ces termes :

« Je requiers Notre-Seigneur et Notre-Dame de m'envoyer conseil et confort sur ce qu'il lui plaît que je fasse, et cela par l'intermédiaire du bienheureux saint Michel et des bienheureuses sainte Catherine et sainte Marguerite. »

A peine Jehanne avait-elle prononcé ces paroles que la nuée lumineuse s'abaissa et s'ouvrit comme d'habitude, et que les envoyés célestes parurent. Seulement, cette fois c'était l'ange Gabriel qui accompagnait les deux saintes Alors Jehanne baissa la tête, et la voix habituelle se fit entendre :

« D'où vient que tu doutes et que tu hésites, Jehanne ? dit la voix. D'où vient que tu demandes comment les choses

que tu dois accomplir s'accompliront? Tu ne sais pas le chemin qui conduit au roi, dis-tu; les Hébreux non plus ne connaissaient pas le chemin qui pouvait les conduire à la terre promise, et cependant ils se mirent en route, et la colonne de feu les guida. »

— Mais, dit Jehanne, enhardie par la douceur de cette voix qu'elle s'attendait à trouver courroucée, où est l'ennemi que je dois combattre, et quelle est la mission que je dois accomplir?

« L'ennemi que tu dois combattre, répondit la voix, est devers Orléans, et pour que tu ne fasses plus de doute que nous te disons la vérité, aujourd'hui, son chef de guerre, le comte de Salisbury, a été tué : la mission que tu dois remplir est de faire lever le siége de la bonne ville du duc d'Orléans, qui est prisonnier en Angleterre, et de mener sacrer Charles VII à Reims; car, tant qu'il ne sera point sacré, il ne sera que dauphin, et non pas roi. »

— Mais, dit Jehanne, je ne puis aller ainsi seule. A qui faut-il que je m'adresse pour me prêter aide et secours?

« Tu as raison, Jehanne, reprit la voix, va donc au lieu voisin nommé Vaucouleurs, qui seul dans la contrée de Champagne a conservé sa fidélité au roi, et là, demande à parler au bon chevalier Robert de Baudricourt; dis-lui hardiment de quelle part tu viens, et il te croira. Et de peur qu'on ne cherche à te tromper ou que tu ne t'adresses à un autre, regarde, et tu verras la vraie ressemblance de ce chevalier. »

Jehanne leva la tête et vit effectivement un chevalier sans casque, sans épée et sans éperons : elle le regarda quelques secondes pour bien graver ses traits en sa mé-

moire; puis peu à peu cette nouvelle vision disparut. Jehanne se retourna vers le saint et les saintes, mais ils étaient remontés au ciel.

Dès lors, Jehanne n'hésita pas et se prépara dans son cœur au départ; mais c'était une si terrible résolution à prendre pour une jeune fille que celle de quitter ainsi parens et patrie, que les jours se succédèrent, et que Jehanne sans force passait son temps à pleurer. Un jour qu'elle était tout en larmes, elle fut surprise par son jeune frère Pierre: elle l'aimait beaucoup, et lui-même, de son côté, l'aimait beaucoup aussi. Il lui demanda ce qu'elle avait, Jehanne lui conta tout. L'enfant lui offrit de partir avec elle; c'était tout ce qu'il pouvait offrir.

Quelques jours s'écoulèrent encore, la nouvelle du siége d'Orléans, et du grand danger que courait la ville, se répandit alors de tous côtés, et redoubla la consternation de ceux qui étaient restés fidèles au roi. Ce fut sur ces entrefaites que le saint jour de l'Epiphanie arriva, et qu'eurent lieu à Domremy les événemens que nous avons racontés dans notre premier chapitre.

Ces événemens annoncèrent à Jehanne que l'heure de son départ était arrivée; car elle avait vu le sire de Baudricourt tellement semblable à l'image qui lui en était apparue, qu'elle n'avait eu qu'à jeter un regard sur lui pour le reconnaître: elle avait donc pris la décision de chercher la solitude pour consulter une fois encore ses voix, et si ses voix lui ordonnaient de partir, fût-ce à l'instant même, elle était, cette fois, résolue à leur obéir.

A peine Jehanne eut-elle fait quelques pas sur la route, que les oiseaux des champs et des bois, qui, par la neige

qui était tombée, étaient privés depuis la veille de nourriture, accoururent autour d'elle, comme s'ils eussent su que Jehanne leur apportait du grain. La jeune fille se rappela alors que sa première intention avait été celle-là ; et elle sema, tout en marchant, autour d'elle le blé et le chenevis, dont, comme l'avait dit Pierre, elle était rentrée pour faire provision. Elle arriva ainsi sous l'arbre des Fées, qui, à cette époque, était tout dépouillé de son beau feuillage, toujours accompagnée de son escorte ailée, qui couvrit les branches du beau mai, et qui se mit à chanter les louanges du Seigneur dans une langue, qui, pour être inintelligible aux hommes, n'en est pas moins entendue de Dieu.

En ce moment la cloche du village sonna midi ; Jehanne avait remarqué que c'était surtout lorsque sonnaient les cloches que ses visions avaient l'habitude de lui apparaître. Elle se mit alors à genoux, comme elle était accoutumée de faire dès qu'elle entendait cette voix de bronze qui parle aux hommes au nom du Seigneur, et, pleine d'espérance et de foi, elle fit aux saints et aux saintes sa requête accoutumée. Jehanne n'avait point cru et espéré vainement. A peine la prière fut-elle finie, que les oiseaux qui couvraient les branches de l'arbre se turent, que la nuée s'abaissa, et que ses protecteurs célestes apparurent à ses yeux.

« Jehanne, lui dirent-ils, tu as eu foi en Dieu et en nous; sois bénie; fais ainsi qu'il a été ordonné, enfant; marche sans crainte de t'égarer, et ne te rebute pas d'un premier refus : messire Dieu te donnera la persuasion. »

— Mais, demanda Jehanne, dois-je ainsi m'exposer toute seule par les chemins, ou me hasarder dans les villes, sans protection visible ; et ne me prendra-t-on pas pour quel-

que enfant perdu, ou quelque aventurière de méchante vie ?

« La protection de Dieu suffit à qui croit en Dieu, Jehanne ; mais puisque tu désires un protecteur, avant que tu ne te sois relevée de dessus tes genoux, le Seigneur t'en enverra un. Ainsi donc, plus de délai, d'hésitation : marche ! marche ! Jehanne, car le moment est venu. »

— Que la volonté de Messire soit faite ! dit Jehanne. Je ne suis que la plus humble entre ses servantes, et j'obéirai.

A peine Jehanne avait-elle prononcé ces mots, que la nuée s'envola, et que les oiseaux recommencèrent leurs chants. Quant à Jehanne, elle achevait une oraison mentale, oraison pieuse et filiale, dans laquelle elle priait ses parens de lui pardonner si elle les quittait ainsi sans leur dire adieu et leur demander leur bénédiction. Mais Jehanne connaissait son père : c'était un homme sévère de cœur et d'esprit, et elle savait qu'il ne lui permettrait jamais de quitter la maison pour se hasarder ainsi au milieu des hommes et sur les champs de bataille.

Jehanne était encore à genoux quand elle entendit qu'on l'appelait. En même temps tous les oiseaux qui chantaient sur l'arbre s'envolèrent. Jehanne se retourna, et aperçut son oncle Durand Haxart. Elle comprit que c'était le protecteur que ces voix lui avaient promis, et, se relevant aussitôt, elle marcha droit à lui, pleine de confiance et de sérénité, quoique les larmes involontaires du départ tremblassent encore aux cils de ses longues paupières.

— C'est toi, Jehannette, dit maître Durand, que fais-tu

donc là, mon enfant, tandis que ton père et ta mère te cherchent de tous côtés.

— Hélas! mon oncle, répondit la jeune fille en secouant tristement la tête, ils m'appelleront et me chercheront longtemps encore ainsi; car je viens de les quitter peut-être pour toujours.

— Et où vas-tu donc, Jehannette?

— Je vais où Dieu m'envoie, mon oncle, et mes voix viennent de me dire que je pouvais compter sur vous pour m'accompagner où je vais.

— Ecoute, Jehannette, répondit maître Durand, si ce matin tu m'avais fait une pareille proposition, je t'eusse prise par le bras et t'eusse ramenée à ton père, en lui disant de te mieux garder désormais qu'il ne l'avait fait jusqu'alors; mais après ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, je me sens tout disposé à t'aider, fût-ce à faire une folie. Raconte-moi donc ce qui t'est arrivé, dis à quoi je puis t'être bon, et compte sur moi.

Jehanne prit avec son oncle le chemin de Neufchâteau, où il demeurait, et tout le long de la route lui narra les choses que nous venons de raconter nous-mêmes; de sorte que, par cette réaction si naturelle aux gens incrédules, en arrivant à la porte de sa maison, c'était maître Durand Haxart qui soutenait et reconfortait Jehanne. Cependant il jugea à propos de faire un petit changement au projet adopté par la jeune fille : ce projet, c'était de la précéder à Vaucouleurs, et de prévenir le capitaine Robert de Baudricourt de la visite qu'il allait recevoir : comme Jehanne hésitait surtout à se présenter seule, elle accepta l'offre de son oncle avec reconnaissance.

Maître Durand partit le lendemain; mais l'accueil du capitaine Baudricourt fut loin d'être tel qu'il l'attendait: déjà une femme nommée Marie Davignon, s'appuyant sur la prophétie de Merlin, avait demandé à être présentée au roi, affirmant qu'elle avait des choses importantes à lui révéler; mais, une fois en sa présence, elle n'avait rien eu à lui dire, sinon qu'une fois un ange lui était apparu qui lui avait présenté des armes, et qu'à la vue de ces armes elle avait eu une si grande peur que le céleste envoyé s'était hâté de lui dire que ces armes n'étaient point pour elle, mais bien pour une autre femme à qui il était réservé de sauver la France. Or, comme le capitaine Baudricourt craignait d'avoir affaire à quelque aventurière du même genre, il répondit à maître Durand que sa nièce était une folle, et qu'il lui conseillait de la ramener à son père et à sa mère après l'avoir bien souffletée.

Maître Durand rapporta cette réponse à sa nièce, qui se mit aussitôt en prière, invoquant les voix dans les termes accoutumés: cette fois, comme les autres, l'archange et les saintes apparurent; Jehanne les interrogea sur l'échec qu'elle venait d'éprouver, et la voix lui dit: « Tu as douté, Jehanne, tandis que Dieu veut des cœurs pleins de foi; Dieu t'avait ordonné d'aller là toi-même, et tu y as envoyé un autre: et cet autre n'a point réussi; car c'est à toi seule que Dieu a donné le don de la persuasion. Pars donc, car tout peut se réparer encore; tandis que si tu attends tout sera perdu. »

Jehanne vit qu'il n'y avait plus à hésiter, et elle partit le jour qui était le vendredi d'après les Rois de l'an de grâce 1429; elle arriva à Vaucouleurs dans la nuit: son oncle, qui

l'avait accompagnée, frappa à la porte d'un charron qui leur donna l'hospitalité : la femme du charron voulait partager son lit avec Jehanne. Mais Jehanne refusa, et s'étant mise en oraison, elle pria jusqu'au jour.

Cette oraison lui donna une si grande assurance que lorsqu'elle crut que l'heure était venue de se présenter chez le sire de Baudricourt, elle refusa l'aide de son oncle en disant que les voix lui avaient commandé d'y aller seule : en effet, vers les neuf heures du matin, elle se présenta chez le capitaine. Comme il était de fort bonne heure encore, cette visite égaya fort les gens d'armes, qui l'introduisirent aussitôt chez leur maître, quoiqu'il fût en ce moment en conférence avec un brave chevalier nommé Jehan de Novelompont, qui arrivait à l'instant même de Gien sur la Loire, et qui apportait au sire de Baudricourt la nouvelle de la mort du comte de Salisbury.

Jehanne entra, et s'avançant vers le capitaine :

— Messire Robert, lui dit-elle, sachez que mon Seigneur m'a depuis longtemps ordonné d'aller devers le gentil dauphin, qui doit être, qui est et qui sera le seul et véritable roi de France.

— Et quel est ce seigneur, ma mie, demanda en souriant le sire de Baudricourt.

— Le roi du ciel, répondit Jehanne.

— Et quand vous serez près du dauphin, qu'arrivera-t-il ?

— Que le dauphin me donnera des gens d'armes ; que je ferai lever le siége d'Orléans, et qu'après l'avoir fait lever, je le mènerai sacrer à Reims.

Les deux chevaliers se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Ne doutez pas, dit Jehanne de cet air sérieux et calme qui lui était habituel, car, par ma foi! je vous dis l'exacte vérité.

— Mais ce n'est pas la première fois que je vous vois, ce me semble, dit le sire de Baudricourt en regardant Jehanne.

— C'est moi, répondit la jeune fille, qui, le jour des Rois, vous ai annoncé à Domremy la mort du comte de Salisbury, que ce noble chevalier, ajouta-t-elle en se tournant vers Jehan de Novelompont, vient de vous confirmer tout à l'heure.

Le chevalier tressaillit, car il était arrivé dans la nuit, et n'avait parlé à personne de la nouvelle qu'il apportait; le capitaine lui-même fut ébranlé dans son doute.

— Mais, dit-il à la jeune fille, si tu savais avant tout le monde le trépassement du noble comte, tu dois savoir aussi de quelle façon il est trépassé?

— Oui, sans doute, répondit Jehanne; il était près d'un fenêtre, dans une tournelle d'où il regardait la bonne et fidèle ville d'Orléans, lorsque Messire, qui connaît, qui traite et qui récompense les hommes selon leur mérite, permit qu'il fût frappé par un éclat de pierre qui lui creva l'œil du coup, et dont, deux jours après, il est passé de vie à trépas.

Les deux chevaliers se regardèrent avec étonnement, car tous ces détails étaient de la plus grande exactitude. Cependant, comme ces révélations pouvaient venir aussi bien de l'enfer que du ciel, messire de Baudricourt, afin d'avoir le temps de se consulter, congédia Jehanne sans lui rien prometttre.

Jehanne s'en revint chez le charron, sans être trop rebutée encore par le froid accueil qu'elle avait reçu, car ses voix lui avaient dit qu'on ferait doute d'elle pendant quelque temps, mais qu'à la fin Dieu lui donnerait le don de la persuasion. Là elle s'établit, tenant le moins de place possible chez ces bonnes gens, afin de ne les point gêner, passant ses journées à l'église, se confessant sans cesse, jeûnant et communiant, et ne cessant de répéter qu'il fallait la conduire chez le noble dauphin, et qu'arrivée là, elle le mènerait sacrer à Reims après avoir fait lever le siége d'Orléans. Elle était si jeune, elle était si belle, de si douces et si chastes paroles tombaient de ses lèvres, que le pauvre peuple, toujours plus porté vers l'espérance que ne le sont les grands, parce que plus on est malheureux plus on est crédule, la suivait quand elle sortait, lui faisant une escorte de ses prières, et disant que c'était réellement une sainte femme, et que si on la repoussait, les malheurs qui menaçaient la France retomberaient en même temps sur eux qui l'auraient repoussée.

Ce concert universel de louanges arriva au sire de Baudricourt, qui, déjà ému en lui-même de ce qui s'était passé, alla trouver le curé de Vaucouleurs, et lui raconta tout ce qu'il savait. Le curé réfléchit un instant, puis, partageant les craintes du capitaine à l'endroit de la magie, il lui dit qu'il n'y avait qu'un moyen de s'assurer si la divination lu venait de Dieu ou de Satan, et que ce moyen était l'exorcisme. Le sire de Baudricourt accepta la proposition ; le curé revêtit son étole, prit un crucifix, et tous deux s'acheminèrent vers la maison où demeurait Jehanne.

Ils trouvèrent Jehanne en prière ; le curé et le capitaine

entrèrent dans sa chambre, et ouvrirent la porte afin que chacun pût voir ce qui allait se passer : Jehanne resta en oraison comme elle était, et alors le curé lui présenta le crucifix, et l'adjura, si elle était mauvaise, de s'éloigner d'eux ; mais Jehanne, au contraire, se traîna sur ses genoux jusqu'au prêtre, puis baisa les deux bouts de l'étole, et les plaies du côté, des mains et des pieds du Christ, le tout avec tant de foi et de ferveur, que le curé déclara qu'elle pouvait être folle, mais qu'à coup sûr elle n'était pas possédée.

Sire Robert de Baudricourt s'éloigna donc rassuré sur le fait de magie ; mais cette assurance n'était point suffisante pour le déterminer à faire ce que demandait Jehanne. Elle n'était point possédée, il est vrai ; mais, comme le disait le curé, elle pouvait être folle ; et que dirait-on, d'ailleurs, d'un homme d'armes portant lance et épée, et qui enverrait à son roi une femme pour le défendre ? Jehanne avait donc vaincu le doute, mais il lui restait à combattre l'orgueil.

Le lendemain de ce jour, comme sa renommée de piété s'étendait de la ville de Vaucouleurs aux villages environnants, René d'Anjou, duc de Bar, qui depuis longtemps était malade et que les médecins ne pouvaient guérir, l'envoya chercher pour la consulter sur son mal. Jehanne se hâta de se rendre près de lui, comme elle faisait près de tout être souffrant qui l'appelait ; mais, arrivée en sa présence, elle lui déclara qu'elle n'avait reçu du ciel qu'une seule mission, celle de faire lever le siége d'Orléans et mener sacrer Charles VII à Reims. Au reste, elle lui dit de prendre bon courage et de ne plus donner à ses sujets le scandale

de vivre en inimitié avec sa femme comme il le faisait ; puis, lui recommandant la crainte de Dieu, elle prit congé de lui en lui promettant de prier pour sa guérison. Le duc lui donna quatre francs qu'elle distribua aux pauvres en sortant de chez lui.

Comme elle rentrait à Vaucouleurs, elle rencontra le chevalier Jehan de Novelompont qui se promenait par les rues avec un autre prud'homme nommé Bertrand de Poulangy. Jehan de Novelompont, qui la reconnut, alla à elle, et comme cette jeune fille avait fait sur lui une forte impression, et qu'il arrivait chaque jour de plus tristes nouvelles du siége :

— Ah ! Jehanne, lui dit-il, serons-nous donc réduits à voir le roi chassé de France et forcés de nous faire Anglais ?

— Ah ! répondit Jehanne, rien de tout cela n'arriverait cependant si l'on me voulait croire ; mais malheureusement le sire de Baudricourt n'a souci ni de moi ni de mes paroles, et ainsi il nous fait perdre un précieux temps : il faut cependant que je sois devers monseigneur le dauphin avant la Mi-Carême, et dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux, j'y serai certainement, car personne au monde, ni empereur, ni roi, ni duc, ni fille du roi d'Ecosse, ni aucun autre, ne peut relever le royaume de France : il n'y a de secours pour lui qu'en moi. Et pourtant j'aimerais mieux rester à filer près de ma pauvre mère, car ce n'est pas là mon ouvrage ; mais il faut que j'aille et que je le fasse, puisque mon Seigneur le veut.

Alors le seigneur de Novelompont regarda fixement Jehanne, et voyant la foi et la confiance qui brillaient dans ses yeux :

— Ecoutez, Jehanne, lui dit-il, je ne sais d'où cela me vient, et malheur à vous si c'est de l'enfer! mais je me sens persuadé de la vérité de ce que vous dites : je vous engage ma foi, si Baudricourt continue à demeurer dans son endurcissement, de vous mener au roi sous la conduite de Dieu.

Et il mit la main dans les siennes en signe d'engagement.

— Oui! faites cela, faites cela, dit Jehanne en serrant cette main loyale, mais seulement hâtez-vous de le faire; car aujourd'hui même, près d'Orléans, le gentil dauphin a eu un bien grand dommage, et il est menacé d'un bien plus grand encore si vous ne me conduisez ou m'envoyez en toute hâte près de lui.

Messire Bertrand de Poulangy, qui avait entendu toute la conversation, se sentit, en même temps que sire Jehan de Novelompont, touché de la foi, et étendant la main à son tour, il jura de son côté à Jehanne qu'il ne l'abandonnerait pas non plus, et, ainsi que son ami, l'accompagnerait partout où il lui plairait d'aller.

Jehanne les remercia tous deux : elle était si joyeuse qu'elle leur eût baisé les genoux; elle voulait partir à l'instant même et sans plus attendre; mais ils lui répondirent que, par courtoisie, ils devaient demander pour accomplir cette entreprise le congé de sire Robert.

— Et si sire Robert le refuse? demanda en tremblant la jeune fille.

— Si sire Robert le refuse, répondirent les deux chevaliers, nous n'en ferons pas moins à notre plaisir; mais du moins nous aurons agi comme il était de notre devoir de le faire.

— Adieu donc, et que Dieu vous garde! dit Jehanne; et étant rentrée chez son hôte le charron, elle se mit en prière en les attendant.

Comme nous l'avons dit, messire Robert était déjà plus qu'à moitié persuadé, mais il était retenu par la crainte du ridicule; il fut donc enchanté que deux si braves chevaliers que l'étaient Jehan de Novelompont et Bertrand de Poulangy missent, en engageant leur responsabilité, la sienne à couvert : il consentit donc à tout, et leur dit de lui amener Jehanne, afin qu'ils réglassent ensemble tous les apprêts de son départ.

Les deux chevaliers revinrent querir Jehanne, qui apprit avec une grande joie ce qui venait d'être décidé à son égard : elle se leva aussitôt, et les accompagna chez messire Robert de Baudricourt. Le capitaine lui demanda alors quelles choses lui étaient nécessaires pour se mettre en route. Jehanne lui répondit que les voix lui avaient ordonné de prendre un vêtement d'homme, et pour tout le reste elle s'en rapportait à lui. On lui en fit aussitôt faire un, et le surlendemain il était prêt. Jehanne le revêtit avec autant de facilité et d'aisance que si elle n'en eût point porté d'autre de toute sa vie, ajusta son chaperon, chaussa ses houzaulx et attacha ses éperons. Sire Robert voulut lui donner une épée; mais elle refusa, disant que l'épée dont elle devait se servir n'était point celle-là, mais une autre. Alors les deux chevaliers lui demandèrent quel chemin il fallait prendre pour aller jusqu'au roi, qui était à Chinon.

— Le plus court, répondit Jehanne.

— Mais par le plus court, répondirent-ils, nous rencontrerons force Anglais qui nous barreront le passage.

— Au nom de Dieu! s'écria Jehanne, faites ce que je dis; et pourvu que vous me conduisiez devers monseigneur le dauphin, soyez tranquilles, nous ne rencontrerons aucun empêchement sur la route.

Les chevaliers, convaincus par ce ton d'assurance, ne firent plus aucune observation, et la suivirent pleins de croyance et de foi.

Arrivée à la porte, elle prit congé de son oncle, qu'elle embrassa affectueusement, le priant de l'excuser près de ses parens, et de leur dire qu'elle partirait avec une joie entière si elle partait avec leur bénédiction, mais qu'elle espérait qu'il viendrait un temps où ils la loueraient d'avoir obéi au Seigneur.

Un superbe cheval noir acheté par messire Robert attendait Jehanne; elle voulut aussitôt le monter; mais le cheval se démena si fort que la chose fut impossible. Alors Jehanne dit : — Menez-le près de la croix qui est devant l'église auprès du chemin. Le serviteur qui tenait la bride obéit, et à peine le beau coursier fut-il devant la croix, qu'il devint doux comme un agneau, et que Jehanne monta dessus sans difficulté aucune, au milieu de toute la population, qui, émerveillée de l'adresse et de la confiance de la jeune fille, criait de tous côtés : Noël! Noël!..

Alors Robert de Baudricourt reçut le serment de Jehan de Novelompont et de Bertrand de Poulangy de conduire Jehanne au roi, et, ce serment fait, il se se tourna vers la jeune fille, et la saluant une dernière fois de la main :

— Va, lui dit-il, et advienne que pourra!

Aussitôt Jehanne, se retournant vers les prêtres et les gens d'église, leur dit :

— Faites procession et prière à Dieu.

Puis, piquant son cheval des deux comme aurait pu le faire le plus hardi et le plus habile cavalier :

— Tirez avant! dit-elle; tirez avant!

Et elle partit au trot, accompagnée des deux chevaliers, et suivie de leurs serviteurs, d'un archer et d'un messager du roi.

IV

LE GENTIL DAUPHIN.

Malgré la grande confiance que faisait paraître Jehanne, messire Bertrand de Poulangy et messire Jehan de Novelompont n'étaient que fort médiocrement rassurés; ils avaient cent cinquante lieues à peu près à faire pour aller de Vaucouleurs à Chinon, c'est-à-dire la moitié de la France à traverser, et près des deux tiers de ce chemin étaient en la possession des Anglais et des Bourguignons. Mais lorsque, après trois ou quatre jours de marche, ils eurent vu qu'ils n'avaient rencontré aucun parti ennemi; lorsque ayant trouvé des forêts sur leur chemin, ils eurent vu la jeune fille s'y engager hardiment et y reconnaître sa route sans guide; lorsque, arrivés au bord de rivières larges et profondes, ils eurent vu le cheval de leur conductrice trouver des gués inconnus, et qu'ils furent à l'autre bord sans accident, ils commencèrent à avoir une

foi entière dans Jehanne, et s'abandonnèrent complètement à elle, la laissant s'arrêter quand elle voulait pour faire ses dévotions dans les églises, ce qu'ils ne voulaient pas lui permettre auparavant, de peur d'être reconnus pour Armagnacs, et d'être dénoncés par le peuple et attaqués par les garnisons. Au reste, bien leur en prit de s'être confiés à l'inspirée : elle les conduisit comme l'étoile des Mages; et enfin, après quatorze jours de marche, après avoir traversé Chaumont et Auxerre, ils arrivèrent à Gien, sur la Loire, et là ils apprirent la fameuse défaite de Rouvray, que l'on appelle la journée des Harengs, parce que les Anglais avaient été attaqués par les Français tandis qu'ils conduisaient au comte de Suffolk, qui commandait le siége, un convoi composé en grande partie de poisson salé. Dans cette bataille, où Jehan Falstaff, chef du convoi, avait maintenu sa réputation de grand capitaine, Jehan Stuart, connétable d'Écosse, les sires de Dorval, de Lespot et de Châteaubrun avaient été tués, avec trois ou quatre cents des plus braves hommes d'armes qui tenaient encore le parti de la France, et le comte de Dunois avait été blessé, de sorte que la terreur était plus grande que jamais; mais aussi, d'un autre côté, cette nouvelle rehaussa encore grandement le crédit de Jehanne dans l'esprit de ses deux compagnons, car Jehan de Novelompont se rappela que cette défaite avait eu justement lieu le jour même où Jehanne lui avait annoncé, à Vaucouleurs, qu'il venait d'arriver un nouveau dommage au dauphin.

Arrivés à Gien, nos voyageurs avaient achevé leur plus dure besogne, car ils se trouvaient enfin sur la terre française, et cette besogne avait été faite, comme l'avait prédit

Jehanne, sans qu'il fût advenu le moindre accident ni aux chevaliers, ni à leurs serviteurs, ni même à leurs chevaux; la le bruit se répandit que la prophétie de Merlin allait s'accomplir, et que la jeune fille qui devait sauver miraculeusement le royaume de France était trouvée; chacun accourut hâtivement et voulut voir l'élue. Jehanne alors parut à la fenêtre de l'hôtellerie, et dit hautement que l'on pouvait faire fête, et que la désolation allait finir, attendu qu'elle était envoyée de Dieu pour délivrer la France et faire sacrer le dauphin. Jehanne avait une telle assurance, et elle se présentait tellement comme un instrument de la Providence; ses discours étaient si pleins d'humilité d'elle-même et de foi en Dieu, que là, comme à Vaucouleurs, le peuple commença à se réjouir, ne faisant aucun doute qu'elle ne dît la vérité.

Le lendemain, on se remit en route; car, si fatiguant que fût un pareil chemin pour une jeune fille qui n'avait jamais monté à cheval, Jehanne ne paraissait aucunement souffrir, et elle insistait pour que l'on tirât le plus vite possible devant le dauphin, qui était à Chinon dans une position plus déplorable qu'aucun roi de France ne s'était jamais trouvé. En effet, on racontait que la misère du peuple était enfin montée jusqu'au trône, et que cette misère était si grande qu'il n'y avait plus d'argent ni dans la bourse du roi ni dans le trésor royal, et que son argentier, Renaud de Bouligny, disait à qui voulait l'entendre que, tant de la pécule du roi que de la sienne, il n'avait pas en tout quatre écus dans sa caisse; si bien que Xaintrailles et Lahire étant venus voir un jour le roi, et le roi les ayant invités à dîner avec lui, il n'avait pu leur

donner pour tout régal que deux poulets et une queue de mouton.

Il était donc temps, comme on le voit, que Jehanne arrivât. Cependant elle voulut s'arrêter en l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois, qui était un saint lieu de pèlerinage, pour y faire ses dévotions. De là, elle fit écrire au roi par les chevaliers qui l'accompagnaient, lui annonçant qu'elle arrivait de bien loin pour le secourir et lui apprendre des choses de la plus haute importance. Les voyageurs se remirent aussitôt en route, et, en arrivant à la résidence royale, Jehanne descendit dans une hôtellerie, tandis que ses deux compagnons de voyage se rendaient près de Charles VII.

Mais Charles VII était défiant comme un roi malheureux : souvent trompé par ceux qu'il regardait comme ses meilleurs amis, souvent abandonné par ceux qu'il tenait pour ses plus fidèles, il ne pouvait croire au dévouement désintéressé d'une étrangère. Aussi fit-il grande difficulté pour recevoir Jehanne, et se contenta-t-il d'envoyer près d'elle trois de ses conseillers. D'abord Jehanne ne voulut pas leur répondre, leur disant que c'était à monseigneur le dauphin qu'elle avait affaire, et non pas à eux. Mais enfin elle consentit à leur répéter ce qu'elle avait dit tant de fois déjà sans qu'on la crût, à savoir, qu'elle venait pour faire lever le siége d'Orléans et conduire le dauphin à Reims; et les conseillers, bien renseignés par elle-même, s'en allèrent porter cette nouvelle au roi.

Jehanne fut deux jours sans voir reparaître personne. Cependant elle avait toujours bonne confiance, reconfortant les deux chevaliers qui l'avaient amenée, et disant

avec une assurance merveilleuse que le roi finirait par l'entendre, qu'elle en était sûre, et qu'ainsi ils eussent à demeurer aussi tranquilles qu'elle. En effet, le troisième jour, le comte de Vendôme se présenta à l'hôtellerie, et annonça à Jehanne qu'il venait la chercher pour la conduire devant le roi. Jehanne ne parut ni confuse ni étonnée : elle s'attendait depuis longtemps à cette entrevue, et s'y était préparée. Elle répondit donc au comte de Vendôme que sa visite ne l'étonnait point, attendu que ses voix lui avaient dit qu'il devait venir; puis elle ajouta qu'elle était prête à le suivre, le priant de ne pas perdre davantage de temps, car il n'y en avait déjà que trop de perdu.

Cependant le roi, toujours défiant, avait, après le départ du comte de Vendôme, proposé à son conseil d'éprouver Jehanne, et l'épreuve qu'il avait indiquée était de se confondre parmi les chevaliers de sa suite, et de mettre un autre à sa place, pour voir si Jehanne s'y tromperait. Cette épreuve fut adoptée, et le roi fit mettre sur son trône un jeune seigneur de son âge, et qui était même plus richement vêtu que lui, tandis qu'il se tint debout derrière les autres. A peine la substitution fut-elle faite que la porte s'ouvrit et que Jehanne entra.

Mais ce fut alors que resplendit toute la vérité de sa mission, car Jehanne, sans s'arrêter aux apparences, alla droit à Charles VII, et s'agenouillant devant lui :

— Dieu, lui dit-elle, vous donne bonne et longue vie, noble et gentil dauphin!

— Vous vous méprenez, Jehanne, lui répondit Char-

les VII; ce n'est pas moi qui suis le roi, mais bien celui-là qui est assis sur le trône.

— Par mon Dieu! gentil prince, reprit Jehanne, ne cherchez point à me tromper, car c'est vous qui êtes le dauphin, et non un autre.

Puis, comme un murmure d'étonnement courait par l'assemblée :

— Gentil dauphin, continua-t-elle, pourquoi ne me croyez-vous point? Je vous dis, monseigneur, et faites foi en mes paroles, que Dieu a pitié de vous et de votre royaume et de votre peuple; car saint Louis et Charlemagne sont à genoux devant lui et faisant prière pour vous. D'ailleurs, je vous dirai, s'il vous plaît, telle chose qui vous donnera bien à connaître que vous me devez croire.

Alors le roi Charles l'emmena dans un oratoire qui était à côté de la salle du conseil, et arrivé là :

— Eh bien! Jehanne, lui dit-il, nous sommes seuls; parlez.

— Je ne demande pas mieux, reprit Jehanne. Mais si je vous dis des choses si secrètes qu'il n'y a que Dieu et vous qui les puissiez savoir, aurez-vous confiance en moi enfin, et croirez-vous que c'est bien Dieu qui m'envoie?

— Oui, Jehanne, répondit le roi.

— Eh bien! sire, continua la jeune fille, n'avez-vous pas bien mémoire que, le jour de la Toussaint dernière, pendant que vous étiez tout seul en votre oratoire du château de Loches, vous fîtes trois requêtes à Dieu?

— Rien n'est plus vrai, Jehanne, répondit le roi, et je m'en souviens à merveille.

— Sire, reprit Jehanne, n'avez-vous jamais révélé ces requêtes ni à votre confesseur ni à aucun autre?

— Jamais, dit le roi.

— Eh bien! je vais vous dire quelles étaient ces trois requêtes, continua la jeune fille. La première que vous adressâtes à Dieu fut que, si vous n'étiez pas le véritable héritier du royaume de France, il vous ôtât le courage de poursuivre cette guerre qui coûte tant d'or et de sang à votre pauvre royaume. La seconde fut que, si le terrible fléau qui s'appesantissait sur la France procédait de vos péchés, vous le suppliiez de relever ce pauvre peuple d'une faute qui n'était pas la sienne, et d'en faire retomber sur votre tête tout le châtiment, ce châtiment fût-il une pénitence éternelle, ou même la mort. Enfin, la troisième fut que, si au contraire le péché procédait du peuple, vous le suppliiez d'avoir pitié de ce peuple et de le recevoir dans sa miséricorde, afin que le royaume sortît enfin des tribulations où il était plongé depuis plus de douze ans.

Le roi demeura longtemps pensif après avoir entendu ces paroles, baissant la tête pour réfléchir, et la relevant pour regarder attentivement la jeune fille. Enfin, rompant à son tour le silence :

— Tout ce que vous avez rapporté là est vrai, Jehanne, lui dit-il; mais ce n'est pas le tout que je sois convaincu que vous venez de la part de Dieu, il faut encore que mes conseillers partagent mon opinion, ou sinon vous mettrez le trouble entre nous, et nous sommes déjà assez malheureux et divisés tels que nous sommes.

— Eh bien! dit Jehanne, assemblez demain trois ou quatre de vos plus fidèles, et, s'il est possible, des gens d'é-

glise, et je vous donnerai un signe après lequel personne ne doutera plus : car mes voix m'ont promis de m'accorder ce signe, et je suis certaine qu'à ma requête elles me l'accorderont.

Alors le roi et Jehanne rentrèrent dans le conseil, où l'on attendait leur retour avec impatience. A peine la porte fut-elle ouverte que tous les yeux se tournèrent vers le roi, et que l'on vit, à sa physionomie grave et réfléchie, que ce que lui avait dit la jeune fille lui avait fait une profonde impression.

— Messieurs, dit le roi, c'est assez pour aujourd'hui; il y a dans ce qui nous arrive grande matière à réflexion, et il faut que nous prenions sur cet événement l'avis de nos plus intimes conseillers. Quant à vous, Jehanne, retirez-vous, car vous devez être fatiguée de la longue route que vous venez de faire, et n'oubliez pas ce que vous m'avez promis pour demain.

— Avec l'aide de Dieu, répondit Jehanne, non seulement ce que j'ai promis pour demain, mais encore ce que j'ai promis pour l'avenir s'accomplira!... Et mettant un genou en terre devant le roi, elle lui baisa la main, et se retira avec la même modestie et le même calme qu'elle était venue.

Au moment où Jehanne arrivait à la porte de la rue, un cavalier passa qui menait boire son cheval à la Loire. Comme le bruit de l'arrivée de Jehanne s'était déjà répandu dans la ville, le cavalier, qui était fort incrédule en ces sortes de matières, s'arrêta devant Jehanne, l'insultant par des paroles grossières, et entremêlant ses insultes de blasphêmes. Jehanne, voyant que c'était à elle que s'adres-

saient ces propos, releva la tête, et le regardant avec plus de tristesse que de colère :

— Hélas ! dit-elle, malheureux que tu es, peux-tu renier ainsi Dieu, lorsque peut-être tu es si proche de la mort !

Le cavalier ne tint compte de cette espèce de prophétie ; mais, au contraire, il s'éloigna en continuant de blasphémer Dieu dans les mêmes juremens, et arriva ainsi à la rivière ; mais au moment où son cheval buvait, il fut effrayé par un bruit quelconque, et s'élança dans l'eau. Le cavalier voulut le ramener au bord ; mais quelque effort qu'il fît, le cheval continua de s'avancer vers le plus profond de la rivière, et bientôt perdit pied. Le cavalier s'élança alors de sa monture, et voulut gagner le bord à la nage ; mais, soit que quelque crampe le surprît, soit que ce que venait de lui dire Jehanne lui revînt à l'esprit et le paralysât, il n'eut que le temps de dire : — Pardonnez-moi, mon Dieu ! et il disparut. Deux heures après, on retrouva son cadavre à l'écluse d'un moulin.

Comme plusieurs personnes avaient entendu ce qu'avait dit le cavalier à Jehanne, et ce que Jehanne lui avait répondu, cet événement fut considéré comme un miracle, et la réputation de la jeune inspirée s'en augmenta de telle façon, que le soir tout le peuple accourut sous les fenêtres de son hôtellerie et demanda à la voir. Jehanne parut aussitôt sur un balcon, et répéta au peuple, de sa voix douce et pleine de foi, qu'elle était envoyée du Seigneur pour sauver le roi et la France ; de sorte que le pauvre peuple, plus rassuré par les paroles de cette jeune fille qu'il ne l'eût été par une armée de vingt mille hommes, se retira

tout joyeux en criant : Noël ! Le soir, une partie de la ville fut illuminée en signe d'allégresse.

Le lendemain, à dix heures du matin, le roi envoya chercher Jehanne, qui, s'attendant à ce message, ne fit aucunement attendre l'envoyé royal, mais au contraire le suivit aussitôt. Tous deux arrivèrent à Château-Chinon, où le roi les attendait. Ils étaient accompagnés d'une grande foule de peuple qui, aussitôt qu'elle avait aperçu Jehanne, s'était pressée sur ses pas, et qui resta en dehors de la porte afin d'avoir des nouvelles de cette entrevue. Jehanne monta hardiment l'escalier, et entra dans la chambre du roi ; elle y trouva Charles VII avec l'archevêque de Reims, et messeigneurs Charles de Bourbon et de La Trémouille.

Alors l'archevêque de Reims commença à interroger Jehanne, lui demandant d'où elle était, comment se nommaient ses parens, et de quelle manière l'inspiration lui était venue. Jehanne raconta toute la partie de sa vie dont elle put se souvenir, et cela si simplement et si modestement que les auditeurs sentirent la foi qui les gagnait à leur tour. Lorsqu'elle eut fini son récit, l'archevêque de Reims lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs de la maison de son père un bois, et quel était le nom de ce bois. Jehanne répondit qu'effectivement il y avait une forêt, laquelle forêt on voyait du seuil de sa porte, et que cette forêt s'appelait le bois Chenu. Alors l'archevêque se retourna vers le roi et les sires de Bourbon et de La Trémouille en disant : « C'est bien cela. » En effet, la prophétie de Merlin disait que la jeune fille qui devait sauver la France viendrait *e nemore canuto*. Le roi et ses conseillers paraissaient donc à peu près convain-

cus; cependant ils voulurent pousser Jehanne jusqu'au bout; en conséquence, l'archevêque, revenant à elle :

— Jehanne, lui dit-il, vous avez promis à notre sire le roi de faire connaître la vérité de votre mission par un signe irrécusable; quel est le signe? Nous attendrons qu'il se manifeste à nos yeux; et s'il est tel que vous nous le dites, nous sommes tout prêts à croire que vous êtes la véritable envoyée de Dieu.

— Attendez-moi, dit Jehanne, et mettez-vous en prière en m'attendant.

Alors elle sortit et passa dans la chapelle voisine, où elle se trouva seule; arrivée en face de l'autel, elle s'agenouilla, et d'une voix pleine de cette foi qui soulève les montagnes :

— Mon très doux Seigneur, dit-elle, je vous requiers en l'honneur de votre sainte Passion de permettre que le bienheureux archange Michel et les bienheureuses saintes Catherine et Marguerite se manifestent à votre humble servante, s'il est toujours dans votre intention que ce soit moi, pauvre fille, qui vienne en aide en votre nom au royaume de France.

A peine Jehanne avait-elle prononcé ces paroles que le nuage s'abaissa de la façon accoutumée et s'ouvrit, laissant voir non seulement l'archange et les deux saintes, mais encore, dans un lointain resplendissant, une foule d'autres anges qui battaient des ailes et chantaient les louanges du Seigneur. Jehanne fut tellement éblouie de cette splendeur, qu'elle baissa les yeux.

« Tu nous a appelés, Jehanne, dit la voix, que nous veux-tu? »

— Bienheureux saint Michel, et vous, mes saintes protectrices, répondit Jehanne, je vous ai appelés pour que vous donniez le signe à l'aide duquel je dois me faire reconnaître à monseigneur le dauphin pour la véritable envoyée de notre Seigneur.

« Tu as foi en nous, Jehanne, dit la voix, et nous tiendrons la promesse que nous t'avons faite. »

A ces mots, saint Michel fit un geste, et un ange, se détachant du chœur céleste, descendit d'un seul coup d'aile des profondeurs du ciel à la surface de la terre; cet ange tenait à la main une couronne de pierreries tellement resplendissante, qu'à peine si des yeux humains en pouvaient supporter l'éclat.

« Voilà le signe promis, Jehanne, dit la voix, et quand les plus incrédules l'auront vu, à l'instant même ils cesseront de douter. »

— Ainsi soit-il, dit Jehanne.

Et aussitôt le nuage se referma et remonta au ciel. Mais l'ange qui portait la couronne resta sur la terre, et quand Jehanne releva les yeux, elle le vit debout devant elle.

L'ange alors, sans dire un seul mot, mais avec un doux sourire, fit signe à Jehanne de le suivre, et la menant par la main, il marcha ou plutôt glissa vers la porte de la chapelle qui donnait dans la chambre du roi : arrivés là, Jehanne et l'ange trouvèrent Charles VII et ses conseillers encore à genoux, et priant; mais à peine eurent-ils vu la jeune fille et l'envoyé céleste qu'elle leur amenait, qu'ils se relevèrent pleins de surprise. L'ange alors lâcha la main de Jehanne, et, s'avançant vers

le roi, qui était distant de la porte d'une longueur de lance à peu près, il s'inclina devant lui, et remettant la couronne aux mains de l'archevêque, qui était à ses côtés :

« Sire, dit-il, je viens vous annoncer que vous êtes en la grâce du Seigneur, qui vous envoie cette jeune fille pour la délivrance du royaume; mettez-la donc hardiment à la besogne en lui donnant des gens d'armes en aussi grande quantité que vous en pourrez réunir; et en preuve qu'elle doit vous faire sacrer à Reims, voici la couronne céleste que le Seigneur notre Dieu vous envoie. Ne doutez donc plus, Sire; car, douter encore, ce serait offenser le Seigneur. »

Et à ces mots l'ange lâcha la couronne qu'il avait tenue jusqu'alors, et glissant de nouveau sur la terre, de manière qu'il était impossible de distinguer, à cause de sa longue robe, s'il marchait ou volait, il rentra dans la chapelle, d'où Jehanne le vit quitter doucement le sol et s'élever à travers le plafond. A cette vue, la pauvre enfant se mit à pleurer, car son âme, qui pressentait tout ce que son corps aurait à souffrir sur la terre, avait grand désir de suivre ce bel ange au ciel; mais le moment du bonheur éternel n'était point encore venu pour elle. Et l'envoyé du ciel la laissa les mains jointes, sans lui octroyer sa prière, quelque ardente qu'elle fût.

Alors Jehanne se releva avec un profond soupir, et allant au roi :

— Gentil dauphin, lui dit-elle en lui indiquant la couronne du doigt, mais sans la toucher; voici votre signe, prenez-le.

Et alors Charles VII s'inclina devant l'archevêque de Reims, qui lui posa la couronne sur la tête.

A partir de ce moment, il fut à peu près décidé qu'on aurait foi entière dans Jehanne; mais cependant les conseillers demandèrent au roi que la jeune fille fût préalament envoyée à Poitiers, où était la cour du parlement, et plusieurs grands clercs en théologie : mais alors le roi déclara que ce serait lui-même qui conduirait Jehanne dans cette ville; en conséquence il lui fit dire le lendemain de se tenir prête à partir. Jehanne demanda où on allait la mener, et il lui fut répondu que c'était à Poitiers.

— Par ma foi! je sais que j'aurai beaucoup à y faire, dit Jehanne; mais n'importe, Messire m'aidera: allons-y donc, du moment où c'est le plaisir du roi que nous y allions.

Le lendemain, Jehanne partit pour la ville de Poitiers. Elle y trouva assemblés et l'attendant tout ce qu'il y avait de clercs et de docteurs à vingt lieues à la ronde : ils savaient déjà la grande confiance que le roi avait en cette jeune fille, et comme cette confiance il l'avait sans les avoir consultés, ils en avaient conçu un si grand dépit qu'ils eussent voulu pour tout au monde la faire tomber dans quelque contradiction; aussi, comme elle l'avait dit d'avance, Jehanne eut-elle fort à faire avec eux; mais sa présence d'esprit à Poitiers comme à Chinon ne l'abandonna point un seul instant, si bien que chacun s'émerveillait comment une pauvre jeune fille, qui n'avait jamais rien appris de la science des hommes, pouvait répondre aussi prudemment. Quoique le roi, l'archevêque de Reims, messire Charles de Bourbon et messire de La Trémouille assurassent que Jehanne leur avait donné un signe irrécusa-

ble de sa mission, la docte assemblée n'en voulut pas croire le roi et les deux nobles seigneurs sur parole, et un carme dit fort aigrement que, puisque Jehanne avait donné un signe, il ne lui en coûterait pas davantage d'en donner deux.

— Ainsi ferai-je, répondit Jehanne, et le signe que je vous donnerai sera la levée du siége d'Orléans et le sacre du roi à Reims. Bâillez-moi donc des gens d'armes, en si petite quantité que cela soit, venez avec moi, et vous aurez deux signes pour un.

— Mais, dit un docteur en théologie de l'ordre des frères prêcheurs, si c'est le plaisir de Dieu que les Anglais soient chassés de la France, Dieu n'a pas besoin de soldats pour opérer ce miracle, puisqu'il n'a qu'à vouloir pour que cela soit, et que son seul plaisir peut non-seulement les faire retourner dans leur pays, mais encore les détruire depuis le premier jusqu'au dernier.

— Les gens d'armes combattront, reprit Jehanne, et Dieu donnera la victoire.

— Eh ! dit frère Seguin avec un accent limousin des plus prononcés, dites-nous, ma mie, quel langage parlaient vos voix ?

— Meilleur que le vôtre, répondit Jehanne.

Un autre lui cita des livres de théologie qui disaient qu'on ne devait croire ni aux visions ni à ceux qui prétendaient en avoir.

— Par ma foi ! répondit Jehanne, je ne sais pas ce qu'il y a dans vos livres ; mais ce que je sais, c'est qu'il y en a plus au livre de Dieu que dans tous les vôtres.

Au reste, à Poitiers comme à Chinon et comme à Vau-

couleurs, sa façon de vivre édifiait tout le monde; elle était descendue dans l'hôtel de maître Jehan Rabateau, lequel avait épousé une bonne et digne femme à laquelle Jehanne avait été donnée en garde; et comme Jehanne passait preque tout son temps en prières et en actes de religion, la brave hôtesse s'en allait partout disant qu'elle n'avait jamais vu fille si sage et si pieuse que celle qui était logée en son hôtel, de sorte que c'était bien plutôt elle qui devait garder les autres que d'être gardée par qui que ce soit. Il en était de même de tous ceux qui la venaient voir et qui, après avoir causé avec elle, s'en retournaient disant que c'était une créature de Dieu, et qu'il fallait croire à ses paroles comme à l'Evangile; enfin, cette voix du peuple, que cette fois à coup sûr on pouvait appeler la voix de Dieu, parvint jusqu'aux docteurs eux-mêmes; et comme, quelque subtilité qu'ils eussent mise dans leurs demandes, ils n'avaient pu une seule fois faire tomber Jehanne ni dans une contradiction, ni dans une hérésie, ils finirent par déclarer à l'unanimité qu'il fallait se fier à elle et essayer d'exécuter ce qu'elle proposait.

Le roi, bien joyeux, ramena donc Jehanne à Chinon, et il fut décidé que la première expédition à laquelle on l'emploierait serait de faire entrer dans Orléans un convoi de vivres que l'on rassemblait depuis quinze jours dans la ville de Blois, et dont on savait que la bonne et fidèle cité d'Orléans avait grand besoin.

V

LE CONVOI.

On retrouva à Chinon le duc d'Alençon, qui était prisonnier des Anglais depuis la bataille de Verneuil, et qui ne s'était racheté que moyennant la somme de deux cent mille écus, dont il avait payé moitié comptant, laissant en otage pour le reste sept de ses gentilshommes. Aussi n'était-il pas revenu incontinent devers le roi, mais s'était-il occupé de vendre sa terre et seigneurie de Gougers, dont il avait tiré 140,000 écus; si bien qu'avec cent mille il avait dégagé les otages, et arrivait avec le reste pour remonter sa maison de guerre.

Le duc d'Alençon trouva toute la ville de Chinon dans la joie et l'espérance; car le bruit s'y était déjà répandu que Jehanne avait été reconnue pour une sainte fille. Sans partager encore cette allégresse, le duc n'y fut cependant point entièrement insensible; l'influence morale de l'inspirée se faisait déjà sentir, et chacun parlait de marcher aux Anglais comme s'il s'agissait d'aller à une fête. Ce fut dans ce moment que le roi et Jehanne revinrent à Chinon.

Le duc avait un tel désir de venger sur les Anglais la captivité qu'il venait de subir, que tout moyen qui devait

le conduire à ce but lui paraissait excellent. Aussi reçut-il Jehanne, sinon avec une foi bien entière, au moins avec une grande confiance apparente. Le roi, après avoir embrassé en bon parent le duc d'Alençon, sachant son grand désir de retourner à la bataille, lui donna mission de précéder Jehanne à Blois, et à elle de mettre tout en état pour que le convoi fût prêt avant huit jours.

Le duc d'Alençon partit aussitôt; la duchesse, qui était restée une semaine à peine avec son mari, pleurait fort d'un départ si précipité; mais Jehanne la reconforta en lui disant : « Au nom de Dieu ! madame la duchesse, je vous promets de vous renvoyer le gentil duc sain et sauf. » La duchesse, qui était une pieuse femme, se consola à cette promesse, car elle était de ceux qui croyaient fermement à l'inspiration de Jehanne.

Lorsque le duc d'Alençon fut parti, on s'occupa immédiatement du départ de Jehanne. On lui donna l'état d'un chef de guerre, c'est-à-dire un écuyer, un page, deux hérauts et un chapelain. L'écuyer se nommait Jehan Daulon le page, Louis de Comtes dit Imerget; l'un de ses hérauts, Guyenne; l'autre, Ambleville; et enfin le chapelain, frère Pasquerel.

Ce premier soin accompli, le roi lui fit donner une armure complète; mais Jehanne renvoya l'épée, disant que ce n'était point de celle-là qu'elle devait se servir, mais bien du glaive que l'on trouverait sur le tombeau d'un vieux chevalier qui était dans une des chapelles de l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois. On lui demanda à quoi on reconnaîtrait ce glaive; elle répondit que c'était à cinq fleurs de lis qui se trouvaient sur la lame et près de la

poignée. On s'informa encore si elle connaissait cette arme pour l'avoir vue; ce à quoi elle dit qu'elle ne la connaissait aucunement, mais que ses voix lui avaient recommandé de se servir de celle-là et non d'une autre. L'armurier du roi fut envoyé à Sainte-Catherine-de-Fierbois, et trouva l'épée à l'endroit désigné. Elle fut fourbie et nettoyée, et Charles VII lui fit faire un beau fourreau de velours tout parsemé de fleurs de lis d'or.

Cependant les jours s'écoulaient, et l'on était arrivé à la fin d'avril; il n'y avait plus de temps à perdre, la ville d'Orléans n'était soutenue dans son courage et sa fidélité que par le secours miraculeux qu'elle attendait. Le roi donna congé à Jehanne, et elle partit pour Blois, accompagnée du maréchal de Rays, de La Maison, de Laval, de Poitou, de Lahire, d'Ambroise de Loré, de l'amiral de Culant, et de deux cent cinquante à trois cents hommes d'armes à peu près.

Arrivée à Blois, elle fut forcée de s'y arrêter quelques jours pour attendre plus nombreuse compagnie; car, quoique Jehanne répétât sans cesse que peu importait le nombre des soldats avec lesquels elle partait, pourvu qu'elle partît, les autres chefs ne voulurent pas se mettre en route sans une force un peu imposante. Jehanne fut donc forcée de séjourner à Blois encore une semaine à peu près; ce que voyant, à son grand regret, elle mit le temps à profit en faisant faire un étendard de soie blanche, tout parsemé de fleurs de lis d'or, avec Notre Seigneur au milieu, tenant le monde dans sa main, et, à sa droite et à sa gauche, deux anges à genoux et en prières; puis, du côté où n'étaient point peintes les saintes images, elle fit écrire

ces deux mots : *Jhésus Maria.* En outre de cet étendard de guerre, elle ordonna qu'une autre bannière de guerre fût faite, et elle la remit aux mains de frère Pasquerel, son chapelain, pour la porter dans les marches, les fêtes et les processions. Les deux étendards furent bénits dans l'église de Saint-Sauveur de Blois.

Ce ne fut pas tout encore. Pendant ce séjour forcé, Jehanne dicta au frère Pasquerel une lettre que, ne sachant point écrire, elle signa d'une croix. Cette lettre était conçue en ces termes, et a été copiée textuellement sur un manuscrit contemporain, et avec la langue et l'orthographe de l'époque :

« Jhesus Maria,

» Roy d'Angleterre, faites raison au roy du ciel de son sang royal ; rendez les clefs à la Pucelle de toutes les bonnes villes que vous avez enforcées : elle est venue de par Dieu pour réclamer le sang royal, et est toute prête de faire paix si vous voulez faire raison ; par ainsi que vous mettrez jus, et payerez de ce que vous l'avez tenue ; roy d'Angleterre, si ainsi ne le faites, je suis chef de guerre, en quelque lieu que j'atteindrai vos gens en France, s'ils ne veulent obéir, je les ferai issir, veuillent ou non ; et s'ils veulent obéir, je les prendrai à mercy. Croyez que s'ils ne veulent obéir, la Pucelle vient pour les occir : elle vient de par le roy du ciel corps pour corps vous bouter hors de France, et vous promet et certifie qu'elle y fera si gros hahay, que depuis mille ans en France ne fut veu si grand, si vous ne lui faites raison : et croyez fermement

que le roy du ciel lui envoyera plus de forces à elle et à ses bonnes gens d'armes, que ne sauriez avoir à cent assauts. Entre vous, archers, compagnons d'armes, gentils et vaillans, qui êtes devant Orléans, allez-vous-en en votre pays! de par Dieu, et si ne le faites ainsi, donnez-vous de garde de la Pucelle, et qu'il vous souvienne de vos dommages. Ne prenez mye votre opinion que vous tiendrez la France du roy du ciel, le fils de sainte Marie. Mais la tiendra le roy Charles, vray héritier, à qui Dieu l'a donnée, qui entrera à Paris en belle compagnie. Si vous ne croyez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle, en quelque lieu que vous trouverons, nous férirons dedans à horions, et sy verrez lesquels auront meilleur droit de Dieu ou de vous, Guillaume de La Poole, comte de Suffolk, Jehan, sire de Talbot, et Thomas, sire de Scales, lieutenant du duc de Bedfort, soi disant régent du royaume de France pour le roy d'Angleterre.

» Faites réponse si voulez faire paix à la cité d'Orléans; se ainsi ne le faites, qu'il vous souvienne de vos dommages. Duc de Bedfort, que vous dites régent de France pour le roy d'Angleterre, la Pucelle vous requiert et prie que vous ne vous faciez mye destruire. Si vous ne lui faites raison, elle fera tant que les Français feront le plus beau fait que oncques fut fait en le chrestienneté.

» Escript le mardi en la grande semaine. »

Au dos de la lettre était cette suscription :

« Entendez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle. Au duc de Bedford, qui se dit régent du royaume de France pour le roy d'Angleterre. »

Cette lettre achevée, Jehanne la remit à Guyenne, l'un de ses deux hérauts, et le chargea de la porter au chef du siége d'Orléans.

Le jour du départ si longtemps attendu arriva enfin. L'armée, pendant cette semaine où elle était restée à Blois, s'était recrutée du maréchal de Saint-Sévère, du sire de Gaucourt, et d'un grand nombre d'autres nobles, qui étaient accourus sur le bruit de l'expédition qu'on allait tenter, de sorte que la compagnie, telle qu'elle était, présentait un aspect assez formidable. Quant au convoi, il était fort considérable, et tel que la pauvre ville, s'il y pouvait entrer, en devait recevoir un grand soulagement; car il se composait de bon nombre de chariots et de charrettes chargés de grains, et d'une grande quantité de bétail, comme bœufs, vaches, moutons, brebis et pourceaux. Au moment de partir, Jehanne ordonna que tous les gens de guerre se confessassent; puis, ce devoir de religion accompli, on se mit en route pour Orléans.

A l'heure du départ, il y avait eu entre les principaux chefs un conseil auquel n'avait point assisté Jehanne. Toujours confiante dans sa mission, la jeune fille avait ordonné de suivre la rive droite sur laquelle était toute la puissance des Anglais, disant qu'on ne s'inquiétât ni de leur nombre, ni de leur position, Notre Seigneur ayant décidé que le convoi entrerait dans la ville sans empêchement. Mais, quelque fût la foi des chefs dans Jehanne, ils pensaient que c'était tenter Dieu que d'agir ainsi, et, sans rien dire à Jehanne, et tout en lui laissant croire que l'on suivait ses instructions, ils avaient pris la rive gauche, sur

laquelle ils ne risquaient que de rencontrer quelques coureurs isolés.

Le convoi se mit donc en chemin, traversant la Sologne au lieu de traverser la Beauce. Frère Pasquerel ouvrait la marche, portant sa bannière, et chantant des hymnes avec les autres prêtres qui accompagnaient l'armée. Jehanne les suivait, chevauchant au milieu des chefs, qu'elle réprimandait à chaque instant sur la liberté de leurs propos, et le plus souvent marchant côte à côte de Lahire, qu'elle avait en grande amitié, malgré ses éternels juremens, et qui de temps en temps, pour la faire enrager, lui disait : « Jehanne, je renie... ma lance ; » et qui soir et matin faisait sa prière habituelle, que la jeune fille ne put lui faire changer, et qui était conçue en ces termes : « Bon Dieu! faites pour Lahire ce que Lahire ferait pour vous, s'il était le bon Dieu, et que vous fussiez Lahire. » Quant à elle, son maintien et ses paroles étaient si exemplaires qu'ils avaient fini par imposer même aux soldats, qui avaient commencé les uns par rire et les autres par murmurer, de ce qu'eux, habitués à marcher sous la conduite des plus braves et des plus nobles chevaliers, ils marchaient maintenant sous celle d'une pauvre paysanne.

Le troisième jour on arriva devant Orléans, et là seulement Jehanne s'aperçut qu'on l'avait trompée, car elle vit la rivière entre elle et la ville. Elle fut alors bien fâchée de cette tromperie, et si ce n'eût été un si grand péché, elle serait entrée dans une bien grande colère ; mais enfin elle pensa à tirer le meilleur parti de sa position, et comme à son approche les Anglais effrayés avaient abandonné une de leurs bastilles située sur la rive gauche, Jehanne or-

donna que l'on s'en emparât, mouvement qui fut exécuté sans aucune résistance. Au même moment le Bâtard d'Orléans, qui avait été prévenu de l'arrivée du convoi, s'était jeté dans un petit bateau, et venait d'aborder sur la rive gauche. On annonça cette nouvelle à Jehanne, qui courut aussitôt à l'endroit qu'on lui avait indiqué, et qui trouva le Bâtard d'Orléans bien joyeux au milieu des chefs, et se consultant avec eux sur les moyens de faire entrer le convoi dans la ville.

— Etes-vous le Bâtard d'Orléans? demanda Jehanne en s'avançant vers lui.

— Oui, répondit-il, et bien content de votre arrivée.

— C'est vous, continua Jehanne, qui avez donné le conseil de passer par la Sologne au lieu de passer par la Beauce?

— J'ai donné ce conseil parce que c'était non-seulement le mien, mais celui des plus sages capitaines.

— Et vous avez eu tort, dit Jehanne, car le conseil de Messire est plus sage que celui des hommes : si nous avions suivi le sien, nous serions à cette heure dans Orléans, tandis qu'il nous reste la rivière à traverser.

— Eh bien! reprit le Bâtard, il y a un moyen de la traverser tranquillement, c'est de la remonter jusqu'au château de Checy, qui est à deux lieues environ au-dessus d'ici, et qui a garnison française : les barques d'Orléans remonteront en même temps que nous, et on les chargera sous la protection de la forteresse.

— Au nom de Dieu! faisons donc ainsi, dit Jehanne; et elle se remit en chemin la première, quoique depuis le matin elle fût restée à cheval sans en descendre ni se dé-

sarmer. De son côté, le Bâtard d'Orléans rentra dans la ville, afin de diriger en personne les bateaux qui devaient remonter vers le château de Checy.

Le convoi se remit en route, et vers les trois heures de l'après-dînée arriva au château de Checy; mais le ciel était à l'orage depuis une heure : la pluie tombait par torrens, et le vent, qui venait de l'est, était si contraire qu'il n'y avait pas possibilité, tant que ce vent durerait, que les barques pussent remonter le courant du fleuve. Jehanne vit le découragement que cette découverte amenait dans son escorte; alors se retournant vers les chefs :

— Ne vous ai-je pas assuré au nom de Messire, dit-elle, que le plaisir de Messire était que nous missions les vivres dans Orléans à notre aise, et que les Anglais ne feraient pas même semblant de nous empêcher.

— Oui, sans doute, vous nous avez assuré cela, répondit le duc d'Alençon; mais je ne vois pas que le moment soit bien choisi pour nous rappeler cette promesse.

— Au nom de Dieu! ayez donc patience, dit Jehanne, car avant un quart d'heure le vent sera changé.

A ces mots, Jehanne descendit de cheval, et, s'éloignant de quelques pas, elle commença de prier Dieu avec son ardeur et sa foi accoutumées, et, en effet, avant même que sa prière fût achevée, le vent était sauté de l'est à l'ouest, et, de contraire, était devenu favorable. Les hommes d'armes se regardaient les uns les autres, ne sachant que penser de ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux; mais il n'y avait pas à douter, Jehanne avait prédit ce qui arrivait; les plus incrédules furent donc convaincus.

Une heure après, les bateaux arrivèrent, remontant lé-

gèrement le fleuve comme si c'était la main de Dieu qui les poussât : sur le premier était le Bâtard d'Orléans avec plusieurs autres nobles hommes d'armes, et les premiers parmi les bourgeois de la ville.

On chargea les grains, les animaux et les munitions sur les bateaux, et l'on n'eut qu'à les abandonner au fil de la rivière; pendant ce temps la garnison faisait une sortie et occupait les Anglais sur la rive droite, de sorte que rien n'empêcha le convoi d'arriver à sa destination. Dans le dernier bâtiment venait Jehanne, entre le comte de Dunois et Lahire : deux cents lances les suivirent, tandis que le reste de la compagnie retournait à Blois pour y préparer un second convoi.

Toute la population, prévenue par Dunois, s'était portée sur le quai et attendait Jehanne ; la jeune fille mit pied à terre et trouva un beau cheval blanc tout équipé sur lequel elle monta : son entrée fut triomphale ; les Orléanais, devançant l'avenir, la recevaient déjà en libératrice.

Jehanne, après s'être rendue à l'église, où l'on chanta un *Te Deum*, descendit en l'hôtel du trésorier du duc d'Orléans : c'était un brave homme nommé Jacques Boucher, fort dévoué à son maître, qui avait demandé et obtenu la faveur d'être son hôte : ce fut là seulement qu'elle se désarma et qu'elle demanda un peu de vin; on lui en apporta la moitié d'une tasse d'argent qu'elle remplit d'eau, y coupa cinq ou six tranches de pain, et ne voulut rien manger autre chose pour son souper, puis presque aussitôt elle se retira dans sa chambre avec la femme et la fille de son hôte. Bientôt la femme se retira, mais la fille resta avec elle, Jehanne l'ayant priée de partager son lit.

Ce fut ainsi que Jehanne fit son entrée dans la ville d'Orléans, le 29 avril 1429, au milieu d'un enthousiasme tel qu'il semblait, dit le journal du siége, aux bourgeois et aux hommes d'armes, qu'un ange de Dieu ou Dieu lui-même fût descendu parmi eux.

VI

LE SIÉGE D'ORLÉANS.

L'entrée de Jehanne dans Orléans n'avait point opéré d'une façon moins extraordinaire sur l'esprit des assiégeans que sur celui des assiégés : seulement, autant sa présence apportait de confort aux derniers, autant elle jetait d'inquiétude parmi les autres. Les Anglais avaient beaucoup ri d'abord en apprenant qu'une femme s'était présentée au roi Charles VII, disant qu'elle avait mission de les chasser de France; puis le bruit que cette femme était véritablement inspirée s'était répandu. On parlait de miracles opérés par elle; et, qu'on se le rappelle, on était encore dans une époque de foi ou de superstition, où l'on croyait facilement aux choses extraordinaires, soit qu'elles vinssent de Dieu, soit qu'elles vinssent de Satan, soit que ce fût le ciel qui les opérât, ou l'enfer qui leur donnât naissance. Quoi qu'il en soit, Jehanne avait dit que

le convoi entrerait dans Orléans, et deux fois, la première en remontant, la seconde en descendant la Loire, le convoi était effectivement passé à un trait d'arc des bastilles des Anglais, sans que d'aucune de ces bastilles le moindre mouvement eût été fait pour s'opposer à ce passage, si bien que la première prophétie de la Pucelle s'était déjà accomplie en tout point : il y avait donc, comme nous l'avons dit, un grand trouble dans l'armée anglaise.

Soit que Jehanne devinât l'effet qu'elle avait produit, soit que l'inspiration du Seigneur la poussât à agir ainsi, elle voulait dès le lendemain de son arrivée attaquer les ouvrages des Anglais; mais Dunois, le sire de Gamache, et plusieurs autres braves capitaines dont les noms seuls indiquaient que ce n'était point par crainte qu'ils s'opposaient au projet, furent d'un avis tout contraire. Jehanne, qui croyait que le roi lui avait donné le commandement en chef de l'armée, insistait avec toute l'opiniâtreté de la confiance, et, en effet, elle était presque prête à l'emporter, lorsque le sire de Gamache, irrité de ce ton de commandement qui l'humiliait dans une femme, se leva, et, s'adressant à Lahire et au sire de Lilliers, que Jehanne avait amenés à son avis :

— Puisqu'on écoute, dit-il, l'avis d'une péronnelle de bas lieu mieux que celui d'un chevalier tel que moi, je ne me rebifferai plus contre. En temps et lieu, ce sera ma bonne épée qui parlera, et peut-être y périrai-je. Mais le roi et mon honneur le veulent, désormais je défais ma bannière, et je ne suis plus qu'un pauvre écuyer. J'aime mieux avoir pour maître un noble homme, qu'une fille qui auparavant a peut-être été je ne sais quoi; et à ces mots,

ployant sa bannière, il la remit aux mains du comte de Dunois.

Dunois était, comme nous l'avons dit, d'une opinion opposée à celle de Jehanne; il est probable même qu'il n'avait pas grand'foi dans la mission dont elle se disait chargée; mais il comprenait le parti qu'on pouvait tirer de la foi qu'elle inspirait aux autres; aussi s'interposa-t-il aussitôt entre Jehanne et le sire de Gamache, disant à celui-ci qu'il serait toujours libre de combattre quand et comme il voudrait, et qu'il était de ceux-là qui n'ont d'ordre à recevoir que de Dieu et du roi, disant à Jehanne que ce n'était qu'un léger retard, et que l'on combattrait aussitôt qu'un renfort, qu'il attendait de Blois, serait arrivé. Enfin il fit si bien que Jehanne et le sire de Gamache se donnèrent la main, fort en rechignant il est vrai; mais enfin ils se la donnèrent, c'était tout ce que désirait Dunois, qui espérait que cette mésintelligence disparaîtrait sur le champ de bataille.

Ce qui avait surtout calmé Jehanne, c'était la promesse que lui avait faite Dunois, qu'il partirait le lendemain en personne pour Blois, afin de hâter l'arrivée de ce renfort : de son côté elle voulut employer fructueusement sa journée, et dicta une seconde lettre adressée aux chefs anglais, et rédigée dans les mêmes termes à peu près que la première; puis, lorsque cette lettre fut écrite et signée de sa croix, elle appela Ambleville, son second héraut, et lui ordonna de la porter au comte de Suffolk. Mais alors Ambleville fit remarquer à Jehanne que Guyenne, qui était porteur de la première lettre, n'était point encore revenu, et que, bien loin de le relâcher, les Anglais, contre le droit

des gens, l'avaient retenu prisonnier et menaçaient de le brûler comme hérétique ; mais Jehanne le rassura.

— Au nom de Dieu ! dit-elle avec sa confiance ordinaire, va en toute sécurité, car ils ne te feront aucun mal, ni à toi ni à lui ; bien au contraire, ne fais aucun doute que tu ramèneras ton compagnon, et dis à Talbot que s'il s'arme je m'armerai aussi : libre à lui, s'il peut me prendre, de me faire brûler ; mais si je le déconfis, que de son côté en revanche il fasse lever le siége et s'en retourne en son pays avec les Anglais.

Tout cela ne rassurait que médiocrement le pauvre Ambleville; mais le comte de Dunois lui remit de son côté, pour le comte de Suffolk, une lettre dans laquelle il annonçait au général anglais que la vie de tous les prisonniers, ainsi que celle des hérauts envoyés pour traiter des rançons, lui répondaient de la vie des deux messagers d'armes de la Pucelle : en effet, comme l'avait prédit Jehanne, Ambleville et Guyenne furent renvoyés le même soir, mais sans rapporter aucune réponse des chefs anglais aux deux lettres qu'ils avaient reçues.

Le lendemain, après avoir conduit avec Lahire et une bonne partie de la garnison, jusqu'à une lieue hors de la ville, le comte de Dunois, qui, ainsi qu'il lui en avait fait la promesse la veille, allait chercher du renfort à Blois, Jehanne voulut répéter de vive voix aux Anglais ce qu'elle leur avait déjà fait savoir par écrit. En conséquence, elle monta sur un des boulevards des assiégés qui se trouvait en face de la bastille anglaise des Tournelles, et s'approchant d'eux à découvert jusqu'à la distance de soixante pas à peine, elle leur ordonna, sous peine de malheur et

de honte, de se retirer non-seulement de devant la ville, mais encore de sortir du royaume. Mais au lieu d'obtempérer à cette réquisition, sir Guillaume Gladesdale et le bâtard de Granville, qui commandaient la bastille des Tournelles, ne répondirent à Jehanne que par de grosses injures, la renvoyant garder les vaches dans son village, et traitant les Français d'hérétiques et de mécréans. Jehanne écouta assez patiemment toutes les injures qui lui étaient personnelles, si grossières qu'elles fussent; mais lorsqu'elle entendit insulter les Français :

— Vous mentez! s'écria-t-elle, et puisque vous ne voulez point partir d'ici de bonne volonté, vous en partirez bientôt de force; mais vous qui m'insultez, vous ne verrez point ce départ.

Cependant le Bâtard d'Orléans, accompagné des seigneurs de Rayz et de Loré, tirait vers Blois, où ils arrivèrent le lendemain au soir : ils se présentèrent aussitôt au conseil du roi pour remontrer le grand besoin que la ville avait d'un nouveau convoi de vivres et d'un nouveau renfort d'hommes; l'un et l'autre leur fut accordé, et cette fois l'on décida que pour plus grande diligence on passerait par la Beauce au lieu de passer, comme la première fois, par la Sologne, et cela au mépris des Anglais; car depuis l'heureuse réussite de Jehanne, l'armée du roi avait repris une telle confiance que, dit la chronique anonyme de la Pucelle, avant qu'elle arrivât, deux cents Anglais chassaient aux escarmouches quatre cents Français, tandis que, depuis sa venue, deux cents Français chassaient quatre cents ennemis.

On fit une telle diligence pour rassembler vivres et sol-

dats, que le troisième jour de mai le second convoi se trouva prêt à partir. Il se mit donc en route vers les neuf heures du matin, et le soir même coucha à mi-chemin de Blois et d'Orléans, en un village que le chroniqueur ne nomme pas, mais qui devait être Beaugency ou Saint-Ay. Le 4, il continua son chemin vers la ville, décidé à forcer le passage, quoique, dans le cas où l'on en viendrait aux mains, les Anglais dussent se trouver plus de trois contre un; mais, comme le Bâtard arrivait en vue de la ville, il aperçut la Pucelle avec Lahire et la plupart des capitaines d'armes qui venaient au-devant de lui en belle ordonnance et enseignes déployées. Bientôt les deux troupes se joignirent, et passèrent ainsi réunies devant les Anglais, qui n'osèrent sortir de leurs bastilles, et laissèrent ce second convoi rentrer dans la ville sans lui faire plus d'opposition qu'ils n'en avaient fait au premier.

Le comte de Dunois trouva la garnison renforcée d'un très grand nombre d'hommes d'armes qui étaient arrivés la veille de Montargis, de Gien, de Château-Renard, du pays de Gatinais, et de Châteaudun, de sorte qu'il fut convenu entre lui et Jehanne que dès le lendemain on reprendrait l'offensive.

Jehanne était très fatiguée, car, les deux jours précédens, il lui avait fallu recevoir chez elle tous les notables de la ville, et sortir par les rues pour se montrer au peuple: puis, la nuit précédente, elle s'était tenue éveillée et armée, de peur que le Bâtard ne revînt, et que si elle était désarmée elle n'eût point le temps de lui porter secours; confiante dans la promesse que venait de lui faire Dunois

pour le lendemain, elle se fit donc désarmer, se jeta tout habillée sur son lit et s'endormit.

Cependant quelques notables de la ville voyant la garnison toute reconfortée par la présence de Jehanne et par l'arrivée des vivres, profitèrent de ce moment de réaction pour entraîner sur leurs pas une quantité de gens de trait et du commun, et faire une sortie; cette sortie improvisée fut dirigée contre la bastille de Saint-Loup, une des plus fortes et des mieux défendues; en effet, elle était commandée par un vaillant capitaine nommé Guerrard, et elle était parfaitement garnie d'hommes d'armes et de munitions. Aussi les Français furent-ils vigoureusement reçus; mais comme ils avaient repris dans leur enthousiasme un courage extrême, ils s'acharnèrent aux murailles, rendant coup pour coup, mort pour mort, de sorte que le combat s'engagea des deux côtés avec un si terrible acharnement que depuis le commencement du siége on n'en avait point encore vu un pareil.

Tout à coup Jehanne qui, ainsi que nous l'avons dit, s'était jetée sur son lit, et qui dormait depuis une heure à peu près, s'éveilla en criant :

— A moi! mon écuyer, à moi, sire Daulon, à moi!

— Qu'y a-t-il? demanda Daulon en entrant vivement dans sa chambre.

— Il y a, s'écria Jehanne en sautant en bas de son lit, et en saisissant son casque, il y a que les Français ont affaire en ce moment devant une bastille, et qu'il me faut armer, car il y en a déjà beaucoup de tués et de blessés.

Et elle s'arma en toute hâte, en criant : — Mon cheval! mon cheval! Mais Daulon ne la pouvait armer et aller cher-

cher son cheval tout à la fois; il acheva de lui boucler sa cuirasse, et voulut sortir; mais Jehanne l'arrêta.

— Restez, restez, lui dit-elle; achevez de vous armer, et me venez rejoindre au plus vite; j'irai chercher mon cheval moi-même.

Alors elle prit une petite hache d'armes à la main, et descendit si vivement, qu'elle oublia sa bannière qui était dans sa chambre. Sur l'escalier, elle rencontra son hôtesse.

— Mon Dieu! dit-elle, le sang de nos gens coule par terre, et vous ne m'avez pas éveillée; c'est mal fait à vous; puis elle continua son chemin, criant: — Mon cheval! mon cheval!

Sur le seuil de la porte, elle trouva son page qui jouait.

— Ah! méchant garçon! s'écria-t-elle, qui ne m'êtes point venu dire que le sang des Français était répandu. Allons vite, mon cheval! mon cheval!

Tandis qu'Immerget courait à l'écurie, elle s'aperçut qu'elle avait oublié sa bannière, et appela Daulon, qui la lui passa par la fenêtre. Jehanne la déploya. Dans ce moment on lui amena son cheval; la jeune guerrière sauta dessus, malgré le poids de ses armes, comme aurait pu faire un chevalier consommé; et, sans demander de quel côté était la bastille Saint-Loup, elle piqua des deux guidée par l'esprit qui l'illuminait, traversant les rues au grand galop de son cheval, qui, pareil à celui de l'ange exterminateur, faisait jaillir le feu de ses quatre pieds.

Arrivée à la porte de Bourgogne, elle y rencontra un homme de la ville que l'on apportait tout blessé; alors elle arrêta son cheval, et, tandis qu'elle regardait le malheu-

reux. deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues; puis, secouant la tête :

— Hélas ! je n'ai jamais vu couler le sang d'un Français sans que mes cheveux se dressassent sur mon front !

Mais bientôt le bruit des armes qui se rapprochait, les cris des fuyards, rappelèrent à Jehanne que ce n'était pas le moment de s'attendrir : elle s'élança hors de la porte, et vit les Français qui revenaient en grand désordre, ramenés par les ennemis. Alors, elle redoubla de vitesse, levant sa bannière en criant : « Courage ! courage ! voici venir la Pucelle, voici venir la fille de Dieu ! » Et sans s'inquiéter si elle était suivie, elle s'élança au plus pressé des Anglais.

Cette apparition produisit un double effet : les Français en reprirent courage et les Anglais s'en épouvantèrent; il en résulta dans les rangs des assiégeans un moment d'hésitation dont Jehanne profita pour appeler à elle les fuyards. A sa voix, ils s'arrêtèrent aussitôt et revinrent à la charge. En même temps, Daulon et quatre ou cinq autres braves capitaines parurent à la porte de Bourgogne, accourant avec leurs hommes d'armes au secours de Jehanne. Chacun alors se rua de son mieux sur les Anglais, remarquant avec étonnement que depuis l'arrivée de Jehanne pas un Français n'était blessé, tandis qu'eux, au contraire, semblaient porter tous coups mortels. Les Anglais repoussés se prirent à fuir à leur tour; mais ils étaient poursuivis de si près que les Français entrèrent pêle-mêle avec eux dans la bastille, et qu'un instant après on vit flotter au haut de la muraille la bannière triomphante de Jehanne.

Alors Talbot, qui commandait la bastille Saint-Laurent, voulut porter secours à ses compagnons; mais le comte de

Dunois, suivi des sires de Graville, du maréchal de Boussac, du baron de Coulonge, et d'une partie de la garnison, prévenu de ce mouvement, se plaça entre les Anglais et la bastille attaquée, leur présentant le combat, ce que depuis bien longtemps les Français n'avaient osé faire. Et cette fois ce furent les Anglais qui eurent peur et n'osèrent attaquer, de sorte que la Pucelle eut tout le temps d'achever sa victoire.

En effet, la bastille prise, on ne se trouva qu'à la moitié de la besogne. Cette forteresse avait été faite avec une église dont on avait utilisé les épaisses murailles; de sorte que les Anglais se réfugiaient dans le clocher, dont ils se firent une seconde citadelle; mais les Français les y poursuivirent avec acharnement; beaucoup furent tués dans les escaliers, beaucoup précipités du haut en bas de la plate-forme; si bien qu'il y périt près de deux cents hommes, et qu'il n'y eut de sauvés que quelques Anglais qui, ayant trouvé dans la sacristie des costumes de prêtres, essayaient de fuir sous ce déguisement; encore la fureur des Français était telle, qu'ils allaient les mettre à mort sans pitié, lorsque Jehanne, en l'honneur de l'habit dont ils étaient couverts, ordonna qu'il leur fût fait grâce. Ils furent donc reçus à rançon et ramenés à la ville comme prisonniers de guerre.

Quant à la bastille, afin qu'elle ne pût servir davantage de rempart aux Anglais, elle fut brûlée et démolie, après qu'on en eut tiré les vivres et les munitions qu'elle renfermait.

La Pucelle rentra à Orléans avec les autres chefs, mais personne ne pouvait se dissimuler qu'à elle appartenait la

gloire de toute la journée : elle avait été miraculeusement avertie par ses voix; elle avait trouvé le chemin de la bastille Saint-Loup, qu'elle ne connaissait point, sans que personne le lui indiquât, et une fois arrivée là elle avait, par sa seule présence, et sans faire autre chose que marcher la première en écartant les ennemis du bois de sa lance ou avec la petite hache d'armes qu'elle tenait à la main, changé la déroute en victoire : aussi, à son entrée, toutes les cloches sonnèrent, comme si des mains invisibles les balançaient dans l'air, et les Anglais, de leur camp, purent entendre ce bruit insultant, qui célébrait le premier triomphe de celle qu'ils avaient traitée de gardeuse de vaches et de sorcière.

Jehanne en rentrant le soir avait demandé qu'on ne laissât point de relâche aux Anglais, et que, profitant du trouble où ils étaient, on les attaquât encore le lendemain. Mais les chefs de guerre firent observer à Jehanne que le lendemain était jour de grande fête, et que, pour la gloire de Notre-Seigneur, il était bon de passer ce jour en prières. Jehanne se rendit à grande peine, disant que la meilleure façon de prier Dieu c'était de lui obéir, et que Dieu lui ordonnait de combattre ce jour-là; mais comme elle vit que l'avis universel était contraire au sien, elle décida qu'elle profiterait de ce jour de repos pour sommer une fois encore les Anglais de se rendre. En conséquence, elle se rendit sur le bout du pont qui était rompu aux trois quarts à peu près, et en face duquel était une forte bastille commandée par Gladesdale, et là, ayant fait attacher une troisième copie de sa lettre au bout d'une flèche, elle ordonna à un archer de la lancer dans les retranchemens

ennemis; l'archer lança la flèche au milieu des Anglais en même temps que Jehanne leur criait : « Lisez ! » Mais, au lieu de lire, ils prirent la lettre et la déchirèrent. Alors Jehanne s'écria : « Au nom de Dieu, je vous dis que vous avez tort, car le plaisir de Notre-Seigneur est que vous leviez le siége et que vous vous en alliez ! » Mais comme la première fois les Anglais ne répondirent que par des injures, et ces injures étaient si grossières et si offensantes, qu'en les entendant Jehanne ne put s'empêcher de pleurer, et levant les mains au ciel : « Oh ! s'écria-t-elle, méchans que vous êtes ! Messire sait que toutes ces choses que vous dites là ne sont que faussetés et menteries ! » Puis en même temps ses yeux parurent rencontrer une vision, ses larmes se séchèrent, le sourire reparut sur ses lèvres, et, se retournant vers les deux ou trois hommes d'armes qui l'accompagnaient :

— Dieu soit loué ! dit-elle, car je viens d'avoir des nouvelles de Monseigneur !

Pendant l'absence de Jehanne, et peut-être pour profiter de cette absence, les chefs s'étaient réunis en conseil, et avaient décidé qu'il fallait le lendemain feindre d'assaillir les bastilles de droite, et, lorsque les Anglais se seraient dégarnis, attaquer celles de la rive gauche. Au moment où cette décision venait d'être prise, Jehanne rentra ; Dunois la fit aussitôt appeler et lui dit que selon son désir on marcherait le lendemain contre les bastilles du couchant. Mais Jehanne secoua la tête.

— C'est cela, c'est cela, messeigneurs les capitaines, dit-elle ; il vous semble, parce que je ne suis qu'une femme, qu'on ne doit pas tout me dire, attendu que je ne saurais

pas garder un secret. Eh bien! je sais tout ce que vous avez décidé, mais soyez tranquilles, je sais taire les choses qui sont à céler.

Alors voyant qu'il était inutile d'essayer de cacher quelque chose à cette femme extraordinaire, le Bâtard d'Orléans, qui était un de ses plus chauds amis, lui apporta la détermination telle qu'on l'avait prise, et lui demanda si elle approuvait cette décision. Jehanne répondit que oui, et que le projet était bon; puis elle défendit à tout homme d'armes de marcher le lendemain au combat sans s'être confessé, et elle-même donna l'exemple en se confessant et en communiant.

Le lendemain, au point du jour, Jehanne et les principaux chefs rassemblèrent les troupes qui avaient été désignées pour l'expédition d'outre-Loire : comme il y avait dans la ville grand nombre de bateaux que l'on avait mis à la disposition du sire de Gaucourt, gouverneur de la ville, Jehanne passa avec Lahire dans une petite île qui était proche de la rive gauche; deux autres bateaux placés en travers formèrent un pont à l'aide duquel on pouvait facilement gagner la rive; puis les soldats montèrent sur ce qu'il en restait, et passèrent de la rive droite à l'île, et de l'île à la rive gauche.

Toutes ces précautions avaient été prises parce qu'on s'attendait à ce que les Anglais s'opposeraient au débarquement; mais loin de là, ils abandonnèrent la première bastille. qui était celle de Saint-Jehan-le-Blanc, la brûlant et la désemparant pour qu'elle fût inutile aux Français, et se retirèrent dans la seconde, qui était celle des Augustins, aux boulevards et aux tournelles. Enhardie par cette re-

traite, Jehanne passa de l'autre côté avec une cinquantaine d'hommes seulement; car l'avant-garde seule était arrivée, et les autres étaient occupés à passer de la rive droite dans l'île, ce qui ne pouvait se faire que lentement à cause du petit nombre de bateaux.

Mais Jehanne ne comptait ni les siens ni ceux contre lesquels elle combattait; elle était poussée par la main de Dieu, et les calculs ordinaires des hommes n'étaient rien pour elle; elle marcha droit au boulevard, et planta sa bannière à une demi-portée de trait des murailles; puis, se retournant, elle appela à elle les cinquante ou soixante hommes qui l'avaient suivie. En ce moment, un cri s'éleva que les Anglais s'avançaient à grande puissance du côté de Saint-Rive; à ce cri, les hommes d'armes qui accompagnaient la Pucelle, et qui étaient la plupart de communes gens, s'épouvantèrent et s'enfuirent droit au passage de la Loire : une quinzaine d'hommes cependant resta autour d'elle, et avec cette petite troupe, elle se retira lentement à son tour. Aussitôt qu'ils la virent battre en retraite, les Anglais sortirent en grand nombre de la bastille Saint-Augustin, et la poursuivirent avec de grandes huées et des paroles si diffamantes, que, si peu qu'elle eût d'hommes autour d'elles, Jehanne fit volte-face et courut sus aux Anglais; alors Dieu voulut que, pour faire éclater dans tout son jour la mission céleste de la sainte jeune fille, toute cette multitude d'Anglais se prît à fuir devant le fer de son étendard, comme un troupeau de moutons devant la houlette. Jehanne les poursuivit jusqu'au boulevard, suivie non seulement des quinze soldats qui lui étaient restés fidèles, et des cinquante qui avaient

fai d'abord et s'étaient ralliés ensuite, mais encore de tout ce qui était passé de la rive droite dans l'île, et qui, voyant la Pucelle aux prises avec l'ennemi, se hâta d'accourir à son secours. La Pucelle se trouva donc tout à coup à la tête d'une troupe considérable, qui s'augmenta bientôt encore de toute l'arrière-garde que lui amenait le sire de Rayz. Alors Jehanne marcha droit aux palissades; un Espagnol nommé le sire de Partada et le sire Daulon y firent une trouée par laquelle Jehanne passa aussitôt, et l'on vit sa bannière flotter au-dessus des pieux. Chacun se rua alors par le passage, qui devint bientôt une énorme brèche; les Anglais voulurent résister, mais il n'y avait pas de courage humain qui pût repousser des hommes qui marchaient animés de la colère de Dieu. En un instant, la bastille des Augustins fut prise, et de peur que ses gens ne s'occupassent à piller et n'offrissent ainsi à l'ennemi une occasion de prendre sa revanche, Jehanne y mit le feu de sa propre main.

Les clochers et les toits d'Orléans étaient couverts d'une foule de peuple qui suivait des yeux la marche héroïque de la Pucelle, l'animant par ses cris et battant des mains comme font les spectateurs à un théâtre. A peine eut-on vu se déployer sur la bastille l'étendard sacré, que toutes les cloches sonnèrent en signe de triomphe. La Pucelle ordonna à ses gens de passer la nuit où ils étaient, leur promettant de revenir avec de nouvelles forces le lendemain matin. Quant à elle, comme elle s'était blessée au pied avec une chausse-trappe, et qu'elle avait jeûné toute la journée, attendu que c'était vendredi, elle rentra dans la ville pour prendre quelque repos et un peu de nourri-

ture ; car maintenant qu'elle n'était plus soutenue par la fièvre du combat, elle tombait à la fois de fatigue et d'inanition.

Pendant le soir, il y eut conseil des chefs. Contre la résolution prise, tout l'effort s'était porté sur la rive gauche; il fut convenu que maintenant que rien n'empêchait les renforts d'arriver, puisque les bastilles de Saint-Loup, de Saint-Jean-le-Blanc et des Augustins n'existaient plus, on ne risquerait point de dégarnir ainsi la ville, qui, en l'absence des trois quarts de ses défenseurs, avait la chance d'être enlevée d'un coup de main.

Jehanne apprit cette résolution.

— Vous avez été à votre conseil, dit-elle, et moi j'ai été au mièn. Or, le conseil de Messire est contraire au vôtre : aussi tiendra-t-il, tandis que le vôtre périra. Qu'on soit prêt de bonne heure, car j'aurai plus à faire demain que je n'ai fait jusqu'à présent. Puis, ajouta-t-elle avec un soupir et comme si elle frissonnait de douleur, demain, il sortira du sang de mon corps ; je serai blessée!

Jehanne passa une nuit fort inquiète. Elle se réveillait d'instant en instant, craignant toujours que les Anglais ne tombassent sur ses gens, et courait à la fenêtre qu'elle ouvrait pour écouter si elle n'entendrait point quelque bruit; mais à chaque fois, la fille de Jacques Boucher, qui partageait son lit, la rassurait, lui disant de dormir tranquille, attendu que les Anglais étaient si fort effrayés de ce qui venait de se passer dans les deux journées précédentes, qu'ils étaient bien plus disposés à fuir qu'à attaquer. Jehanne se rassurait un peu et revenait se coucher mais au bout d'un instant les mêmes craintes lui repre-

naient : de sorte qu'elle se fit armer avant même qu'il fût jour.

Avant de sortir, elle répéta, avec le même frémissement involontaire qui l'avait agitée la veille, la prédiction relative à sa blessure.

— Mais alors pourquoi sortez-vous ? lui demanda sa bonne hôtesse.

— Dieu me pousse, répondit Jehanne.

Comme elle allait sortir, des mariniers apportèrent à Jacques Boucher une superbe alose.

— Restez avec nous, au lieu d'aller combattre, dit le brave homme, et nous mangerons ce poisson.

— Non, dit Jehanne, non; attendez plutôt le souper pour en manger, car je reviendrai en prendre ma part, par le pont, et je vous ramènerai quelques Anglais pour en manger avec nous.

—Dieu vous entende! dit Jacques Boucher; car pour revenir par le pont, il faut que vous preniez la bastille des Tournelles.

— Avec l'aide de Dieu, répondit Jehanne, nous la prendrons, n'en faites aucun doute.

A ces mots, elle sortit; il était à peu près sept heures et demie du matin. En arrivant à la porte de Bourgogne, elle la trouva fermée : c'était le sire de Gaucourt qui, en vertu de la décision du conseil, avait donné l'ordre de ne point laisser sortir Jehanne. Mais Jehanne s'écria que les ordres du conseil ne la regardaient pas, qu'elle était chef de guerre, et que d'ailleurs les ordres d'un conseil bien autrement souverain que celui qui voulait l'enchaîner, lui ordonnaient d'aller dehors. Il résulta de ce conflit une grande

émeute à la porte. On courut prévenir le sire de Gaucourt, qui accourut; mais, quelque chose qu'il pût dire, Jehanne resta ferme dans sa résolution. Le peuple alors commença à murmurer en sa faveur. Le sire de Gaucourt voulut élever la voix :

—Vous êtes un méchant homme, cria alors la Pucelle, couvrant la voix du gouverneur de la sienne; mais vous n'aurez pas le pouvoir de vous opposer à la volonté de Notre Seigneur. Les hommes d'armes partiront malgré vous; les hommes d'armes obéiront à ma voix, et non à la vôtre; les hommes d'armes me suivront, et gagneront la journée d'aujourd'hui, comme ils ont gagné celles d'hier et d'avant-hier.

— Oui ! oui ! crièrent de toutes parts les soldats, les archers et le peuple; oui, Jehanne est notre seul chef, et nous ne voulons suivre qu'elle.

Et comme le sire de Gaucourt faisait encore des difficultés, on se jeta sur lui et sur sa suite avec une telle fureur que, sans Jehanne, lui et tous ses gens étaient égorgés. Enfin, la porte fut ouverte : Jehanne sortit la première, et toute cette multitude rugissante s'écoula derrière elle.

Jehanne, comme la veille, passa la rivière en bateau, tenant par la bride son cheval qui la suivait en nageant. Arrivée à l'autre bord, elle éleva son étendard, et ses soldats, qui avaient passé la nuit campés, voyant qu'elle tenait la promesse qu'elle leur avait faite de revenir de grand matin se mettre à leur tête, poussèrent des cris de joie, répétant d'un bout à l'autre des rangs :

— Aux armes ! aux armes !

La Pucelle ne leur donna pas le temps de se refroidir, et ordonna de monter à l'assaut.

La bastille des Tournelles était la plus forte de toutes; aussi sir Guillaume Gladesdale s'y était-il enfermé avec la fleur de ses hommes d'armes. Elle était bâtie sur une arche même du pont rompu, de sorte qu'elle était isolée au tiers de la largeur de la Loire à peu près, et que de tous côtés la rivière lui servait de fossés. En outre, un boulevard parfaitement fortifié, et qui communiquait avec la bastille par un pont-levis, s'élevait sur la rive gauche, défendan les approches des Tournelles; de sorte qu'il fallait d'abord enlever le boulevard, et que, ce boulevard enlevé, on n'était encore qu'à la moitié de la besogne.

La Pucelle marcha au combat avec sa confiance habituelle, et bientôt même elle vit arriver à son aide tous les chefs qui, ayant honte de laisser une femme combattre seule, accouraient pour prendre leur part de la journée. C'étaient le Bâtard d'Orléans, les sires de Rayz, de Gaucourt, de Gamache, de Graville, de Quittey, de Villars, de Chailly, de Coaraze, d'Illiers, de Thermes, de Gontaut, l'amiral Culant, Lahire, de Xaintrailles; c'est-à-dire, à peu d'exceptions près, la fleur de la chevalerie française. En les voyant approcher, sir Guillaume Gladesdale rappela aux Anglais qu'ils étaient du même sang que ceux qui avaient vaincu à Crécy, à Poitiers et à Azincourt; et encore, ajouta-t-il, ceux qui combattaient à ces grandes journées combattaient des hommes, et non pas une femme. Les Anglais jurèrent de se montrer dignes de leurs pères et d'eux-mêmes, et l'assaut commença.

Au premier choc, en voyant de quelle façon on attaquait

et l'on défendait, chacun comprit bien que c'était une lutte suprême et mortelle, et que cette journée serait décisive pour la France ou pour l'Angleterre. Depuis dix heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi, c'est-à-dire pendant trois longues heures, les Français ne cessèrent d'assaillir et les Anglais de les repousser. Chacun se battait, non pas avec la froide régularité d'une bataille générale, mais avec l'archarnement d'un duel particulier. Chacun choisissait son ennemi, chacun l'attaquait, chacun le renversait ou était renversé par lui ; les Français se servant surtout de leurs épées et de leurs lances, avec lesquelles ils atteignaient de plus loin ; les Anglais frappant avec des masses de plomb et des haches de fer, précipitant les hommes avec de grosses poutres, brisant les échelles avec d'énormes pierres; puis jetant sur tous ces hommes renversés, meurtris, navrés, de la chaux, de l'huile bouillante ou du plomb fondu. Pendant trois heures entières, comme nous l'avons dit, l'horrible mêlée rugit et s'agita ainsi; pendant trois heures on entendit au-dessus de toutes les voix la voix de la Pucelle qui criait : Courage ! Pendant trois heures on vit sa bannière en avant de toutes les bannières, monter, redescendre, remonter encore; enfin harassés de fatigue, repoussés de tous côtés, les Français firent un pas en arrière, malgré les efforts de Jehanne, qui s'acharnait à la muraille, criant :

—Au nom de Dieu! ne vous retirez pas; au nom de Dieu! courage! car dans un bref délai, je vous le dis, ils seront tous à notre merci.

Et voulant alors les ramener par son exemple, elle prit

une échelle, la dressa contre le rempart, et monta seule, criant :

— Rendez-vous, Anglais, rendez-vous ! car si vous ne vous rendez pas, la volonté de Dieu est que vous soyez tous déconfits.

En ce moment, et presque à bout portant, un trait d'arbalète vint frapper Jehanne à l'épaule et, entrant au dessus du sein, ressortit de quatre à cinq pouces derrière le cou. C'était la blessure qu'avait prévue la veille la pauvre Jehanne ; elle jeta un cri de douleur, descendit de l'échelle, et, vaincue par la souffrance, se laissa tomber dans le fossé ; aussitôt les Anglais reprirent courage et se précipitèrent hors du boulevard pour la prendre ; mais de leur côté les chevaliers français se lancèrent à son aide. Le sire de Gamache arriva près d'elle, et abattant avec sa hache les deux premiers Anglais qui essayèrent de la toucher :

— Jehanne, lui dit-il, vous êtes une brave fille, et j'avais mal présumé de vous ; je vous en demande pardon, prenez mon cheval, et sans rancune.

— Oui, sans rancune, répondit la Pucelle en lui tendant la main, car jamais je ne vis chevalier mieux appris que vous. Alors on emporta Jehanne à une centaine de pas du boulevard, car elle avait essayé vainement de monter à cheval, et là, on la désarma. Jehanne porta la main au carreau qui l'avait blessée, et s'aperçut seulement à cette heure qu'il sortait d'un demi-pied par derrière. Alors la femme succéda à la guerrière, la faiblesse à la force : Jehanne eut peur et se prit à pleurer ; mais tout à coup ses larmes s'arrêtèrent, elle leva les yeux au ciel, son visage prit une expression radieuse, et ses lèvres murmurèrent

quelques paroles que personne ne comprit. C'étaient ses saintes qui lui apparaissaient et qui venaient la consoler.

Aussitôt la vision évanouie, Jehanne se sentit de nouveau forte et confiante; elle prit le carreau à pleines mains et l'arracha elle-même de la plaie. Alors un des hommes d'armes qui avaient aidé à la transporter s'approcha d'elle et lui offrit de charmer la douleur qu'elle éprouvait avec des paroles magiques. Mais Jehanne, se reculant de lui avec effroi :

— J'aimerais mieux mourir, dit-elle, que d'aller ainsi contre la volonté de Dieu. Si l'on peut sans pécher guérir ma blessure, je le veux bien. Mais j'aimerais mieux qu'elle restât ouverte toute ma vie et perdre par elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang, que de la voir refermer par de pareils moyens.

Alors un autre s'approcha et mit dessus une compresse de coton imbibée d'huile, ce qui la soulagea quelque peu.

En ce moment, Dunois arriva près d'elle; il venait lui annoncer qu'il fallait qu'elle songeât à se retirer, la retraite étant ordonnée, et les canonniers commençant déjà d'emmener les canons. Alors Jehanne reprit toute sa force, remit son armure, remonta à cheval, et laissant son étendard aux mains d'un des soldats, elle s'élança au milieu des chefs, criant :

— Au nom de Dieu ! courage, car nous entrerons bientôt! Faites un peu reposer vos gens, buvez et mangez; puis retournez à l'assaut, et vous verrez qu'en moins d'une demi-heure tout sera en notre pouvoir.

Mais tout le monde était tellement découragé de cette longue lutte sans résultat, que les plus braves étaient d'a-

vis de rentrer dans la ville; quand tout à coup le sire Daulon, pensant que si l'on voyait marcher la bannière de Jehanne contre le boulevard tout le monde la suivrait, voulut la prendre des mains du soldat pour la porter en avant; mais le soldat à qui Jehanne l'avait confiée, et qui était tout fier d'un pareil dépôt, ne voulut pas la rendre. Daulon lui proposa d'aller ensemble contre les Anglais; il y consentit, et tous deux se prenant par la main coururent vers le fossé, criant :

— En avant ! hommes d'armes, en avant !

Ce qu'avait prévu le sire de Daulon réussit alors pleinement. Sans s'inquiéter davantage des chefs de guerre, les soldats et les gens du commun coururent au boulevard. Jehanne, qui s'était retirée dans une vigne pour prier Dieu de rendre le courage aux cœurs faibles, entendit un grand bruit ; elle leva la tête, vit tout le monde qui retournait à l'assaut. Elle se jeta aussitôt au plus pressé de cette foule, arriva jusqu'à l'endroit où était son étendard, le reprit des mains du soldat qui le tenait, et, le levant au-dessus de sa tête, elle l'agita de toute sa force. L'effet de cette apparition fut magique : les plus éloignés revinrent, les moins assurés reprirent cœur.

De leur côté, les Anglais, qui croyaient Jehanne morte ou du moins grièvement blessée, s'effrayèrent de la revoir, armée, vigoureuse et presque saine et sauve ; il leur sembla qu'un miracle seul pouvait amener ce retour, et ils s'intimidèrent à la pensée que Dieu combattait pour les Français. En ce moment, pour augmenter encore la confusion qui commençait à se répandre parmi eux, les bourgeois d'Orléans, conduits par le commandeur de Girenne,

vint attaquer la bastille par le pont. Un brave charpentier vint jeter une large poutre de l'arche brisée sur les Tournelles: le commandeur de Girenne s'y élança le premier, en criant :

— A mort ! à mort les Anglais !

Sir Guillaume Gladesdale, entendant ces cris, et craignant qu'en son absence ses gens ne se défendissent mal et ne se laissassent surprendre par derrière, voulut courir à l'endroit d'où venaient ces cris. Jehanne le vit s'éloigner pour gagner le pont-levis à l'aide duquel on communiquait du boulevard aux Tournelles :

—Rends-toi ! Gladesdale, rends-toi ! lui cria-t-elle; rends-toi au Roi des cieux, et il te sera fait merci ! Tu m'as vilainement injuriée, et cependant je n'en ai pas moins pitié de ton âme et de celle des tiens !

Mais Gladesdale ne répondit pas; il venait de mettre le pied sur le pont-levis, et, l'épée à la main, passait suspendu au dessus de la rivière, quand tout à coup le sire de Daulon, qui avait ordonné à un brave canonnier de diriger sa bombarde contre le pont, lui ordonna de faire feu : la pierre dont elle était chargée porta en plein bois; le pont, chargé d'hommes, craqua et se rompit par le milieu, et Gladesdale tomba dans la Loire, où il disparut, entraîné au fond de l'eau par le poids de son armure. Le sire de Moulins et le sire de Pommier, ainsi que beaucoup d'autres chevaliers anglais, tombèrent en même temps que lui, et se noyèrent avec lui.

Un cri de désespoir retentit à la fois sur le boulevard et dans la bastille : Dieu se déclarait visiblement pour nous. Un Anglais cria qu'il voyait au dessus de nos rangs l'ar-

change Michel et saint Aignan, le patron de la ville d'Orléans, qui, montés sur des chevaux blancs, et armés d'épées flamboyantes, combattaient avec nous. Le chef n'était plus là pour donner des ordres; les plus braves après lui étaient morts ou blessés; il n'y avait plus de résistance possible. Le cri de *Sauve qui peut!* se fit entendre; les uns sautèrent du boulevard dans la rivière, les autres se rendirent à merci; quelques-uns, qui ne voulaient ni fuir ni se rendre, furent tués les armes à la main. Enfin, comme l'avait prédit Jehanne, une demi-heure ne s'était point écoulée depuis le nouvel assaut, que le boulevard et la bastille étaient à nous.

Ainsi qu'elle l'avait annoncé à son hôtesse, Jehanne rentra dans la ville par le pont.

Cette entrée fut un triomphe plus grand pour elle qu'aucun de ceux qu'on lui eût encore faits. Il est vrai que jamais sa miraculeuse mission n'avait si évidemment éclaté. Tout ce qu'elle avait prédit était arrivé : elle avait été blessée, la bastille avait été prise, et elle était revenue par le chemin qu'elle avait désigné pour son retour. Le *Te Deum* fut chanté, les cloches sonnèrent toute la nuit, et jusqu'au jour les bourgeois se promenèrent dans les rues illuminées, s'embrassant, en signe de joie, et criant noël, en actions de grâces.

Jacques Boucher attendait Jehanne avec son alose; mais Jehanne était trop fatiguée et trop souffrante pour en prendre sa part; elle mangea seulement un peu de pain, but la moitié d'un gobelet d'argent de vin et d'eau, fit mettre un nouvel appareil sur sa blessure, qui déjà était refermée, et se coucha.

A la pointe du jour, on réveilla Jehanne, en lui disant qu'on voyait une grande flamme et une épaisse fumée du côté du logis des Anglais. Jehanne se leva aussitôt, se couvrit, au lieu de sa lourde cuirasse, d'un léger jaque de mailles, et monta à cheval. En arrivant sur les remparts, elle vit les Anglais en bataille, qui avaient rangé leurs troupes jusque sur les fossés de la ville, et qui semblaient offrir le combat aux Français. Pendant la nuit, lord Talbot, le comte de Suffolk et les autres chefs anglais avaient décidé de lever le siége; mais comme ils voulaient, pour sauver l'honneur, faire cette retraite, non pas en hommes que l'on chasse, mais en gens qui s'en vont de leur propre volonté, ils avaient mis le feu à leurs logis et rangeaient leurs soldats en bataille : ils étaient venus faire un dernier défi à leurs vainqueurs.

Les chefs français, à cette démonstration, voulaient sortir de la ville et accepter le combat; mais, cette fois, ce fut Jehanne qui, au lieu d'exciter leur courage, essaya de calmer leur ardeur.

— Pour l'amour et l'honneur du saint dimanche ! s'écria-t-elle, ne les attaquez point les premiers, et ne leur demandez rien; car c'est le bon plaisir et la volonté de Dieu qu'on leur permette de s'en aller, s'ils veulent partir. S'ils vous attaquent, défendez-vous hardiment; car, dans ce cas, vous serez les maîtres.

Alors elle envoya chercher des hommes d'église, avec leurs habits sacerdotaux; et tandis qu'ils chantaient des hymnes et des oraisons accompagnées en chœur par le peuple, elle fit apporter une table et un marbre bénit. Aussitôt, à l'aide de ces deux objets, on improvisa un autel,

où les prêtres dirent deux messes que Jehanne écouta dévotement et à genoux. A la fin de la seconde, elle demanda si les Anglais avaient le dos ou le visage tourné vers la ville.

— Ils ont le dos tourné, et ils font retraite, répondit-on à Jehanne.

— En ce cas, laissez-les aller, dit Jehanne; car il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui. Une autre fois, Dieu vous les rendra.

Quel que fût le désir des chefs de poursuivre l'ennemi, il y avait une telle inspiration dans la voix de Jehanne, que cette voix les arrêta, et qu'ainsi qu'elle le désirait, ils laissèrent les Anglais se retirer tranquillement, et s'en allèrent piller les deux bastilles qui restaient debout; puis on les rasa, après en avoir retiré les canons et les bombardes, que l'on ramena à Orléans.

Une partie de la population et la garnison tout entière étaient sur les remparts, du haut desquels ils regardaient s'éloigner les Anglais. Au moment où la cloche sonna midi, on les perdit de vue : le siége d'Orléans était levé.

Neuf jours avaient suffi à la Pucelle pour accomplir la première promesse qu'elle avait faite au nom de Dieu.

VII.

JARGEAU ET PATAY.

Une fois le siége levé, Jehanne n'avait plus rien à faire à Orléans; aussi quitta-t-elle la ville, qu'elle venait de sauver si miraculeusement, le 20 mai suivant. Le bâtard d'Orléans et presque tous les chefs de guerre l'accompagnaient; car, en la voyant si brave pendant la bataille, si modeste après, si pieuse toujours, ils avaient cessé de la jalouser, et c'était à qui lui rendrait justice. Ils chevauchèrent ainsi jusqu'à Tours, où était le roi, lequel fit grande fête à tous, mais particulièrement à la Pucelle, et c'était justice, car elle avait fait tout ce qu'elle avait promis; et ce qu'elle avait promis, il n'y avait pas un chef dans toute l'armée, si grand et si hardi qu'il fût, qui eût osé seulement concevoir l'espérance de l'accomplir.

Alors de grands conseils furent tenus pour savoir ce qu'il y avait à faire. Jehanne insistait fortement pour conduire à l'instant même le roi à Reims, disant qu'à partir de l'heure où il serait sacré, la puissance des Anglais dans le royaume irait toujours en diminuant; mais il fut décidé que l'on commencerait d'abord par nettoyer la Loire, en prenant les quelques villes que les Anglais possédaient encore sur cette rivière. En conséquence, on convoqua une

granoe assemblée de nobles, que le roi mit sous la conduite du duc d'Alençon, en lui recommandant cependant de prendre le conseil de la Pucelle en toutes choses; puis on marcha sur Jargeau, la plus forte de ces villes. La duchesse, comme la première fois, était fort désolée de voir partir son mari; mais, comme la première fois, Jehanne lui jura qu'elle le lui ramènerait sain et sauf. Comme en effet pareille promesse s'était déjà accomplie, la duchesse reprit bon courage, et embrassa Jehanne en recommandant le duc à ses prières.

On arriva le 20 juin devant Jargeau, et le lendemain, qui était le jour de la saint Barnabé, on commença le siége. Les Français avaient dans leur armée le duc d'Alençon, qui en avait le commandement en chef, Jehanne, le bâtard d'Orléans, le sire de Boussac, le sire de Graville, le sire de Culant, messire Ambroise de Loré et Etienne de Vignoles. Quant à la ville, elle était défendue par le comte de Suffolk en personne, et Alexandre et Jehan de Poole, ses frères. On devait donc s'attendre que si elle était bien attaquée, elle serait bien défendue.

Dès le jour de l'arrivée, on commença à tirer contre les murailles. Toute la journée du lendemain, qui était un samedi, on continua si bien que, le dimanche au matin, la brèche fut praticable, et que l'on ordonna l'assaut. En effet, il n'y avait pas de temps à perdre, car les Anglais attendaient de Paris un renfort considérable, lequel devait être amené par le fameux sir Falstaff, qui avait si cruellement battu les Français à la désastreuse journée des Harengs.

La veille de ce jour, Jehanne avait donné une nouvelle

preuve de l'esprit de divination qui l'animait. Comme le duc d'Alençon s'était avancé avec le sire de Lude pour diriger le feu d'une batterie dont les pierres passaient par-dessus le rempart, Jehanne lui cria tout à coup de se retirer en arrière, et, comme il ne l'écoutait pas, elle courut à lui, la prit par le bras, et le fit reculer de deux toises environ. Au même instant, une bombarde anglaise fit feu, et le sire de Lude, qui avait repris juste la place que venait de quitter le duc, eut la tête emportée. Le duc d'Alençon aimait déjà fort Jehanne, en laquelle il avait, dès le commencement, eu confiance entière; mais à partir de ce moment, son amitié s'augmenta encore d'une reconnaissance suprême, car il n'y avait aucun doute à faire qu'elle venait de lui sauver la vie. Au reste, comme cet événement s'était passé aux yeux de toute l'armée, chacun cria au miracle, et s'en prépara à combattre plus hardiment.

Au moment où l'assaut allait commencer, le comte de Suffolk demanda à parlementer. Les Anglais n'étaient plus ces mêmes hommes qui, deux mois auparavant, attaquaient les Français partout où ils les rencontraient, fussions-nous trois contre un : maintenant, au contraire, ni leur nombre, ni leurs murailles ne les rassuraient, et ils évitaient autant que possible le combat.

Plusieurs étaient d'avis de ne pas même écouter le parlementaire et de continuer l'assaut; mais Jehanne et le duc déclarèrent qu'il devait être entendu. Le parlementaire s'avança donc entre les deux armées, et demanda, au nom du duc de Suffolk, à traiter, promettant de rendre la ville dans quinze jours s'il n'était pas secouru. Il fut ré-

pondu par le duc que tout ce qu'il pouvait accorder à la garnison, c'était la vie sauve, les nobles ayant de plus la permission d'emmener leurs chevaux; mais le parlementaire dit qu'il ne pouvait accepter une pareille proposition.

— Alors, nous vous prendrons d'assaut, répondit la Pucelle.

Le parlementaire se retira.

— En avant! gentil duc! cria alors Jehanne; à l'assaut! à l'assaut!...

— Mais, dit le duc, croyez-vous la brèche assez praticable, Jehanne; et ne vous semble-t-il point que nous devrions attendre encore?

— N'ayez aucun doute, reprit Jehanne, et marchez hardiment; l'heure est prête quand il plaît à Dieu. Or, Dieu veut que nous allions en avant, et se tient prêt à nous aider.

— Cependant... dit le duc hésitant encore.

— Ah! interrompit Jehanne, as-tu donc peur, gentil duc; et oublies-tu que j'ai promis à ta femme de te ramener?

— Allons donc, dit le duc, puisque vous le voulez absolument, Jehanne, qu'il soit fait selon votre plaisir. Puis, élevant la voix: A l'assaut! cria-t-il, à l'assaut!

Chacun alors courut aux murailles avec une admirable ardeur. Comme l'avait pensé le duc, la brèche était trop haute encore, et il fallait se servir d'échelles pour y atteindre; mais ce n'était pas chose facile: car il y avait à l'endroit le plus abordable, et par conséquent le plus attaqué, un grand et fort Anglais armé de toutes pièces, lequel faisait merveille, tantôt avec une massue, tantôt avec de gros quartiers

de rocher qu'il lançait avec la même force qu'aurait pu le faire une machine de guerre. Alors le duc d'Alençon, voyant le ravage que ce géant faisait parmi nous, alla à un maître canonnier qui passait pour un très habile pointeur, et, lui montrant l'Anglais, lui demanda s'il ne pouvait pas le débarrasser de cet incommode ennemi. Le canonnier, qui se nommait maître Jehan, et qui en effet était digne de sa réputation, chargea aussitôt sa coulevrine, et la dirigeant contre l'Anglais, qui justement se découvrait fort en ce moment, l'atteignit au milieu de la poitrine si rudement, que du coup il fut rejeté de quatre ou cinq pas en arrière, et, du haut de la brèche où il était, s'en alla tomber mort dans la ville.

Aussitôt, profitant du désordre que ce beau coup avait jeté parmi les Anglais, Jehanne descendit dans le fossé, son étendard en main; et dresssant une échelle au lieu même où les Anglais faisaient la plus âpre défense, elle mit le pied sur le premier échelon, appelant et encourageant ses compagnons. En ce moment elle fut reconnue par les Anglais, et l'un d'entre eux prenant une grosse pierre qu'il avait peine à soulever, la lui lança sur la tête avec une telle force, que la pierre se brisa en mille morceaux sur son casque, et que Jehanne, étourdie du coup, fut contrainte de s'asseoir. Mais presque aussitôt elle se releva, et avec une énergie et une foi plus grandes encore qu'auparavant.

— Montez hardiment! montez! dit-elle, et entrez dedans; vous n'y trouverez plus de résistance: car leur heure sonne et Messire les a condamnés!

A ces mots, donnant l'exemple, elle monta la première,

et en effet les Français eurent à peine fait un dernier effort, que tout céda devant eux, et que les Anglais commencèrent à fuir. Les assiégeans les poursuivirent l'épée dans les reins, et le comte de Suffolk, qui venait de voir périr son frère Alexandre de Poole, fuyait comme les autres, lorque, se voyant serré de trop près par un gentilhomme nommé Guillaume Renault, qui, tout en le poursuivant, lui criait de se rendre, il se retourna :

— Es-tu gentilhomme? demanda le comte à son ennemi.

— Je le suis, répondit celui-ci.

— Es-tu chevalier? demanda encore le comte.

— Non, mais je suis digne de l'être, puisque le comte de Suffolk a fui devant moi, reprit Guillaume.

— Eh bien! sur mon âme, dit le comte, tu le seras, et de ma main encore... A genoux!

Guillaume Renault obéit et s'agenouilla devant le comte; celui-ci lui donna alors sur l'épaule trois coups du plat de son épée, en lui disant : — Au nom de Dieu et de saint Georges! je te fais chevalier. — Puis aussitôt il lui rendit cette même épée avec laquelle il venait de lui donner l'accolade.

Cette bonne nouvelle fut aussitôt transmise au roi Charles, tandis que l'armée française, après avoir laissé garnison à Jargeau, se retirait à Orléans, où elle comptait se reposer et se rafraîchir. Le roi, tout joyeux d'une si riche prise, après en avoir grandement remercié Dieu par des messes et des processions, fit une nouvelle convocation de nobles et de gens d'armes, et comme, à cette heure que la fortune revenait à lui, il lui arrivait des renforts de tous côtés, il

les envoya tous tant qu'il en vint à Orléans, où, comme nous l'avons dit, se tenaient le duc d'Alençon et la Pucelle; les principaux parmi les nouveaux arrivans étaient le seigneur de Retz, le seigneur de Chavigny, le sire de Lohéac, son frère Guy de Laval et le seigneur de Latour-d'Auvergne.

A peine le duc d'Alençon se vit-il renforcé ainsi, qu'il résolut de continuer cette période de succès ouverte par la prise de Jargeau. Il marcha vers Meung-sur-Loire, où commandait lord Scales; mais celui-ci, ne se jugeant pas assez fort pour résister, abandonna la ville et se retira dans la citadelle. Les Français continuèrent alors leur marche sur Beaugency, où commandait lord Talbot; mais, de même que lord Scales, celui-ci n'osant point défendre la ville, laissa une petite garnison dans la forteresse, et s'en alla joindre la compagnie de gens de guerre qu'amenait de Paris sir Falstaff, et qui arrivait trop tard pour secourir Jargeau.

Le duc d'Alençon était donc devant Beaugency, lorsque la nouvelle lui arriva que le comte Arthur de Richemont, connétable de France, et que l'influence du sire de La Tremouille éloignait du roi, venait le rejoindre avec une armée. En effet, le connétable, qui était jeune et brave, et de plus Français de cœur, s'était ennuyé du repos où le tenait une intrigue de cour tandis que s'accomplissaient de si grandes choses; il était, en conséquence, parti de Parthenay avec un grand nombre de gentilshommes des premières familles de Bretagne, et il venait, comme on l'avait dit au duc d'Alençon, mettre son épée fleurdelisée au service du roi, et, si besoin était, servir Charles VII malgré lui-même.

La situation du duc d'Alençon se trouvait des plus embarrassantes : il avait l'ordre positif du roi de ne pas accepter les secours du connétable, et le connétable, déjà arrivé à Amboise, envoyait les sires de Rostrenen et de Carmoisen pour retenir des logis pour lui et ses gens dans la même ville où se trouvait le duc. Placé entre ces deux extrémités, de désobéir au roi ou de se faire un ennemi du connétable qu'il estimait, le duc d'Alençon était sur le point de se retirer. Quant à Jehanne, comme elle ignorait parfaitement ce que c'était que le comte de Richemont, et qu'elle le prenait, au trouble qu'il causait dans l'armée française, pour un ennemi, elle proposa tout d'abord de marcher contre lui et de le défaire. Mais cette proposition souleva une grande clameur contre elle, et beaucoup de chevalierst et même Lahire, qui était de ses meilleurs amis, dirent tout haut que si l'on marchait contre Arthur de Richemont, il ne fallait pas compter sur eux, attendu qu'ils préféraient de beaucoup le connétable à toutes les pucelles du royaume.

Sur ces entrefaites, on apprit que lord Talbot approchait avec sir Jehan Falstaff. Alors, la Pucelle, qui s'était fait instruire de ce qu'était le connétable, dit la première que, bien loin de se diviser et de se battre, il fallait se soutenir et s'entr'aider les uns les autres ; en conséquence, elle déclara qu'elle prenait tout sur elle vis-à-vis du roi ; et le duc d'Alençon, qui ne demandait pas mieux que de se réunir au connétable pourvu qu'un autre prît la responsabilité de cette réunion, convoqua les premiers chefs de son armée pour marcher avec eux au devant de lui.

En rencontrant l'armée bretonne, les chevaliers français

mirent pied à terre ; et la Pucelle, s'avançant la première et en avant de tous, s'inclina pour embrasser les genoux du connétable; mais le connétable la relevant presque aussitôt : — Jehanne, lui dit-il, on m'a assuré que vous me vouliez combattre : je ne sais si vous venez de la part de Dieu ou non. Si vous êtes de Dieu, je ne vous crains en rien, car Dieu sait mon bon vouloir; si vous êtes du diable, je vous crains encore moins.

Après Jehanne vint le duc d'Alençon; les deux princes se serrèrent franchement et loyalement la main ; puis Français et Bretons se mêlèrent, et chacun commença à parler des choses merveilleuses qui venaient de s'accomplir; tous y puisèrent un nouveau courage pour la rencontre qui ne pouvait manquer d'avoir lieu prochainement.

Le premier effet de cette réunion fut de causer un tel effroi à la garnison de la forteresse de Beaugency que le sire de Guetin, qui la commandait, demanda à traiter. Le lendemain, une capitulation fut signée, par laquelle chaque Anglais enfermé dans la forteresse en pouvait sortir gardant son cheval, son armure et la valeur d'un marc d'argent.

Pendant ce temps, lord Talbot, lord Scales et Jehan Falstaff s'étaient réunis et marchaient sur nous avec l'intention évidente de nous proposer la bataille en rase campagne : c'était donc un grand bonheur que ce bon accord qui régnait entre les Bretons et les Français; Jehanne s'en réjouissait plus que personne : —Ah ! beau connétable, disait-elle, vous n'êtes pas venu de par moi, mais vous n'en êtes pas moins le très bien venu.

Les encouragemens de la Pucelle ne se bornaient point

là; elle reconfortait jusqu'au dernier soldat qu'elle rencontrait, disant : — Les Anglais viennent, il faut combattre sans hésiter, car, fussent-ils pendus aux nues, nous les atteindrons ; Dieu nous a envoyés pour les punir. Et ainsi elle allait encourageant tout le monde, si bien que chacun, oubliant les journées de Brévent, de Verneuil et de Rouvray, pour ne se souvenir que de celles d'Orléans et de Jargeau, demandait à marcher à l'ennemi.

Le duc d'Alençon et le connétable résolurent de profiter de ces bonnes dispositions, et ordonnèrent à l'armée de se préparer, non pas à attendre les Anglais et à se défendre, mais à marcher au devant d'eux et à les attaquer. On forma une avant-garde choisie parmi les meilleurs hommes d'armes et commandée par Ambroise de Loré, le sire de Beaumanoir, James de Tillet, Lahire et Xaintrailles. La Pucelle demandait à toute force d'en être, car c'était son habitude, disait-elle, de marcher au premier rang; mais on exigea d'elle qu'elle demeurât au corps de bataille avec le connétable, le duc d'Alençon, le comte de Dunois, l'amiral de Culant, le maréchal de Boussac, et les seigneurs de Laval, d'Albret et de Gaucourt.

On se mit en route. L'ordre était donné à cette avant-garde d'attaquer les Anglais aussitôt qu'elle les rencontrerait, afin de ne leur point laisser le temps de se ranger en bataille, notre grand désavantage avec eux ayant toujours tenu à leur habileté pour disposer leurs armées. On marchait donc ainsi droit devant soi, dans les belles plaines de la Beauce, où l'on savait rencontrer les Anglais, lorsqu'en arrivant près de Patay, à un endroit nommé Les Coignées, d'où la vue ne pouvait s'étendre bien loin, à cause des pe-

tits bois qui la masquaient, l'avant-garde fit lever un cerf. Lahire et les chevaliers qui étaient près de lui suivirent quelque temps des yeux l'animal, avec l'attention d'hommes qui, après la guerre, ne connaissaient pas de plus noble besogne que la chasse, lorsque, quelques minutes après que le cerf eut disparu dans la lisière d'un bois, on entendit de grands cris et on le vit reparaître épouvanté : il avait été donner en plein dans l'armée anglaise, et ces cris qu'on entendait, c'étaient ceux de l'ennemi. Lahire rangea aussitôt son avant-garde en bon ordre, et fit dire au duc d'Alençon qu'il venait de rencontrer les Anglais, demandant si, comme la chose avait été convenue d'abord, il lui fallait attaquer. Le duc d'Alençon était près de Jehanne lorsque le messager vint lui apporter cette nouvelle. Se retournant alors vers elle :

— Jehanne, lui dit-il, voici les Anglais en bataille; combattrons-nous ?

— Avez-vous vos éperons, gentil duc ? demanda à son tour Jehanne en souriant.

— Pourquoi cela, nos éperons, Jehanne, pensez-vous à nous retirer, et nous faudra-t-il fuir ?

— Non point, dit Jehanne, au contraire, car ce sont eux qui s'enfuiront et non pas nous ; ce sont eux qui seront déconfits, et le gentil dauphin aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il ait jamais eue, car mon conseil m'a dit qu'ils étaient à nous ; c'est pour cela que je vous demandais si vous aviez vos éperons, car vous en aurez grand besoin pour les poursuivre.

— C'est bien, c'est bien, Jehanne, répondit le duc ; nous pouvons donc aller en avant ?

— Allons-y, au nom de Dieu! dit Jehanne, car je vous réponds d'avance qu'ils sont à nous.

Et le messager reporta aussitôt à Lahire l'ordre d'attaquer.

Lahire ne se le fit pas dire deux fois : il fondit sur les Anglais si précipitamment, que ceux-ci ne sachant pas les Français si près d'eux, et n'étant nullement préparés à cette attaque, n'eurent point le temps d'ordonner leurs bataillons ; d'ailleurs la discorde était dans leurs rangs : les uns voulaient accepter, les autres voulaient refuser le combat ; lord Talbot était du premier avis, et sir Jehan Falstaff était du second. Mais déjà il était trop tard pour battre en retraite, et force leur fut, bon gré mal gré, de faire face aux Français. Alors une autre discussion s'établit : les uns voulaient combattre à l'endroit même où ils se trouvaient, prétendant être suffisamment défendus par une forte haie qui s'étendait sur leur droite, les autres voulaient prendre une meilleure position, afin de s'appuyer, d'une part sur l'abbaye de Patay, et de l'autre sur un bois. Comme ceux qui soutenaient ce dernier conseil étaient les plus nombreux, ils l'emportèrent. Alors chacun se mit à courir pour gagner l'endroit proposé ; mais pendant ce temps l'avant-garde française avait gagné du terrain ; nos chevaliers, voyant courir les Anglais, crurent qu'ils prenaient la fuite sans les attendre ; leur courage s'en augmenta encore, et ils pressèrent tellement leurs chevaux qu'ils arrivèrent pêle-mêle avec l'ennemi à l'endroit où il devait se former : il en résulta qu'avant que les chevaliers anglais n'eussent leurs lances en arrêt, avant que leurs hommes d'armes n'eussent mis pied à terre, avant que leurs archers n'eus-

sent planté les pieux derrière lesquels ils combattaient et qui les mettaient à l'abri des charges de cavalerie, notre avant-garde frappait déjà à droite et à gauche, abattant tout ce qu'elle rencontrait; il en résulta que lorsque le corps de bataille arriva, la victoire était déjà en si bon train qu'il n'eut qu'à se montrer pour tout achever. Sir Jehan Falstaff et le bâtard de Thian prirent la fuite, lord Talbot, lord Scales et lord Hungerfort furent faits prisonniers; deux mille deux cents Anglais restèrent sur le champ de bataille; les autres furent poursuivis jusqu'à Janville, où ils espéraient se retirer; mais il en arriva tout autrement: les bonnes gens de Janville, qui étaient Français de cœur, voyant les Anglais en déroute, leur fermèrent leurs portes, de sorte qu'ils furent obligés de passer outre: de plus, le gouverneur de la ville, voyant que la fortune se déclarait décidément pour le roi de France, proposa aux vainqueurs de leur rendre Janville et de se faire Français, si on voulait lui donner vie et bagues sauves: la proposition fut acceptée, et du même coup une bataille fut gagnée et une ville prise.

Mais là ne se bornèrent point encore les résultats de cette grande journée, où la Pucelle avait vaincu, on peut le dire, par la terreur qu'inspirait sa seule présence. La consternation fut si grande chez les Anglais, qu'ils abandonnèrent, sans combattre, Meung, Montpipeau et Saint-Simon, mettant le feu aux forteresses, et se concentrant sur Paris.

Quand à la Pucelle, au duc d'Alençon et aux autres chefs de guerre, ils retournèrent à Orléans, où ils entrèrent le 18 juin. Le connétable et ses Bretons restèrent seuls à Beaugency, pour y attendre les ordres du roi.

VIII

LE SACRE.

On avait cru d'abord que le roi viendrait à Orléans, et c'eût été bonne justice qu'il fît cet honneur à une ville qui lui avait été si noblement fidèle; aussi les bourgeois et les gens d'église, qui l'attendaient, avaient-ils fait tendre les maisons et les rues comme pour la Fête-Dieu; mais l'espérance de ces bonnes gens fut trompée : le roi se tint à Sully, sans venir à Orléans. De Sully il passa à Châteauneuf-sur-Loire; enfin, de Châteauneuf-sur-Loire, il vint à Gien, et comme il avait avec lui une armée formidable, il somma les capitaines qui tenaient les villes de Bonny, de Cosne et de La Charité, de rentrer en son obéissance; mais cette sommation fut inutile, et les commandans de ces différentes places demeurèrent anglais.

Jehanne était allée voir une première fois le roi à Sully, et en avait été fort grandement reçue. Cependant, quelles que fussent ses instances, son influence n'avait point été telle qu'elle eût pu faire rentrer le connétable en grâce. Le roi déclara, au contraire, tant était grande sur lui l'influence du seigneur de La Trémouille, que c'était à son grand déplaisir qu'il avait été servi à la bataille de Patay par un homme qu'il regardait comme son ennemi. D'au-

tres seigneurs, parmi lesquels était le duc d'Alençon lui-même, s'étaient alors joints à Jehanne, mais il n'avaient pu obtenir plus qu'elle. Alors le connétable, voyant qu'il lui fallait servir le roi malgré lui, en avait pris son parti, et pour continuer de nettoyer le pays, il était allé mettre le siége devant Marchenoir.

Lorsque Charles VII fut à Gien, Jehanne se rendit une seconde fois près de lui. La nouvelle de son arrivée fut, comme la première fois, reçue avec grande joie par le roi, et il ordonna qu'elle fût aussitôt introduite devant lui. Jehanne s'approcha de Charles avec son respect habituel; puis s'agenouillant devant lui :

— Très cher sire, dit-elle, vous voyez comme, avec l'aide de Dieu et de vos bons serviteurs, vos affaires ont été bien conduites jusqu'ici, ce dont vous devez rendre grâce au Seigneur seul, car c'est le Seigneur qui a tout fait : or, il faut maintenant que vous vous prépariez à faire votre voyage de Reims, afin d'y être oint et sacré, comme l'ont ci-devant été vos prédécesseurs les rois de France. Le temps en est venu, et il plaît à Dieu que la chose soit faite, attendu qu'il en doit résulter un très grand avantage pour vous; car, après votre consécration, votre nom royal s'augmentera de considération et d'honneur auprès du peuple de France, tandis qu'en même temps il deviendra plus formidable à vos ennemis. N'ayez ni doute ni peur de ce qu'ils tiennent les villes, les châteaux et les places du pays de Champagne, par lesquels il vous faut passer, car, avec l'aide de Dieu et de vos bons capitaines, nous vous conduirons de telle manière que vous passerez sûrement. As-

semblez donc vos gens d'armes, très cher sire, afin que nous exécutions le vouloir de Dieu.

Quelque difficile que parût l'entreprise que proposait Jehanne, le pays que l'on avait à traverser pour se rendre à Reims étant plein d'ennemis, la jeune fille, par la conduite pieuse qu'elle avait menée et par les services militaires qu'elle avait rendus, avait acquis une telle influence que cette proposition, qui, venant de la part du plus brave et du plus habile capitaine, eût été de prime-abord jugée impraticable, devint à l'instant même l'objet d'un sérieux examen. Il y eut alors une assez vive discussion entre ceux qui pensaient qu'il fallait suivre les inspirations de Jehanne et ceux qui étaient d'avis de profiter du découragement des Anglais pour porter immédiatement la guerre en Normandie, le centre de leur puissance. Alors, comme chacun soutenait son parti, le duc d'Alençon, qui était pour le sacre, proposa tout bas de faire de nouvelle questions à Jehanne, pour s'éclairer encore sur la source de ses inspirations. Le roi et plusieurs de ses conseillers furent de cet avis ; mais ils craignaient que cette indiscrétion ne déplût à la jeune fille, lorsque allant elle-même au-devant de leurs désirs :

— Messeigneurs, dit-elle, au nom de Dieu ! ne vous cachez point de moi, car, que vous parliez haut, que vous parliez bas, je sais parfaitement ce que vous pensez. Vous voulez que je vous répète ce que m'ont dit mes voix touchant votre sacre ? et bien ! je vous le dirai. Je me suis mise en oraison, en ma manière accoutumée, me plaignant que ni le duc d'Alençon ni le comte de Dunois ne voulaient croire à ce que je disais, que vous seriez oint et sacré sans

empêchement : alors les voix m'ont dit : « Fille de Dieu, va trouver le gentil dauphin lui-même, va, va, et nous te serons en aide. » Et aussitôt je suis partie ; car dès que j'entends ces voix je suis remplie d'une grande confiance et d'une grande conviction, et comme elles ne m'ont jamais trompée, je fais aussitôt ce qu'elles m'ordonnent. Et en disant ces paroles, Jehanne levait les yeux au ciel, et toute sa physionomie prenait le caractère d'une sublime exaltation.

— Mais, dit alors le roi déjà à moitié convaincu, si nous faisions d'abord l'expédition de Normandie, et le sacre ensuite ?

— Le sacre d'abord et avant tout, gentil dauphin, reprit Jehanne ; ou alors je ne pourrai plus vous aider.

— Pourquoi cela, Jehanne ? demanda le roi.

— Parce que je ne durerai guère plus d'un an, dit Jehanne en secouant tristement la tête.

— Comment cela, dit le roi, et qu'arrivera-t-il donc de vous passé cette époque ?

— Je ne sais, répondit Jehanne, mes voix ne me l'ont pas dit ; mais ce que je sais seulement, c'est que ma mission se borne à faire lever le siége d'Orléans, et à vous mener sacrer à Reims. Partons donc, gentil dauphin, et cela le plus tôt possible, car c'est la volonté de Dieu.

La jeune fille parlait avec une telle conviction, que la confiance qu'elle avait en Dieu passa dans le cœur de tous les assistans, et que, si difficile que parût cette nouvelle entreprise, comme elle était moindre à tout prendre que celles qu'elle avait exécutées déjà avec tant de bonheur, il fut résolu à l'unanimité que l'on ferait selon son désir, et

que l'on partirait incontinent pour la ville de Reims, sans essayer de recouvrer la Normandie, et sans même faire aucune tentative sur les villes de Cosne et de La Charité.

En conséquence, le roi envoya des messages par le pays afin de convier les capitaines qui devaient l'accompagner dans ce grand voyage, et lorsque tous les élus furent rassemblés, après avoir pris congé de la reine, qui était venue de Bourges à Gien à cet effet, et que l'on n'osait emmener à Reims, à cause des hasards de l'entreprise, il ordonna l'avant-garde, qui, sous les ordres de la Pucelle, devait éclairer le pays par lequel il devait passer, et partit de Gien, le jour même de la Saint-Pierre, piquant droit sur Reims, et marchant à travers le pays comme si le pays lui appartenait.

Au reste, le roi avait autour de lui une plus grande puissance qu'il n'avait jamais eue; car, avec sa bonne fortune, la fidélité lui était revenue de tous côtés, et chacun était, à l'occasion du sacre, accouru avec un tel empressement, qu'il avait décidé qu'on emmènerait tous ceux qui se présenteraient, à l'exception du connétable, auquel il tenait toujours rancune. Or, tous ceux auxquels était parvenue la nouvelle de ce voyage étaient accourus, et chacun tenait à si grand honneur d'en être, que de très nobles chevaliers, qui étaient ruinés par la guerre et qui n'avaient pas de quoi racheter de grands chevaux de bataille, y allaient comme archers et comme cousteliers, y allaient montés sur les premiers chevaux qu'ils avaient trouvés, et, dans toute cette multitude, il n'y en avait pas un seul qui élevât le moindre doute sur le succès de l'entreprise, tant Jehanne était regardée à cette heure comme une sainte fille et une

pieuse inspirée. Quant à elle, elle chevauchait à l'avant-garde, comme nous l'avons dit, toujours armée de toutes pièces, supportant toutes les fatigues comme un capitaine de guerre, toujours la première au départ, la dernière à la retraite, et conduisant par la route ses gens en si belle ordonnance, que Dunois ou Lahire n'aurait pu faire mieux; aussi, une pareille discipline était-elle l'objet d'une grande admiration pour les capitaines et les gens de guerre qui, cinq mois à peine auparavant, avaient vu Jehanne arriver de son village, simple, pauvre et petite paysanne, et qui la voyaient maintenant menant les affaires du royaume à l'égal des plus intimes conseillers du roi; et cette admiration s'augmentait encore, lorsqu'en s'approchant d'elle, ils la trouvaient de si belle et si bonne vie, de si douce et si modeste conversation, et qu'ils la voyaient, toujours pieuse, s'arrêter à toutes les églises pour prier, et chaque mois, une fois au moins, se confessant et recevant en communion le précieux corps de notre Sauveur.

Le premier jour, la Pucelle était partie de Gien et était allée coucher en un village à quatre lieues au delà : c'était la distance qu'elle devait maintenir pendant toute la route entre son avant-garde et le corps d'armée du roi, qui ainsi pouvaient conserver l'un avec l'autre de faciles communications. Le roi partit le lendemain, et, toujours précédé par Jehanne, marcha droit sur Auxerre. Auxerre tenait pour les Anglais; aussi, en voyant arriver l'armée française devant leurs murailles, les bourgeois firent-ils prier le roi de passer outre, et qu'ils lui paieraient une contribution. Jehanne voulait que l'on n'entendît à rien, disant que le roi étant dans son royaume n'avait qu'à or-

donner, et que la ville lui ouvrirait ses portes; mais les bourgeois avaient déjà trouvé l'endroit vulnérable, et s'étaient adressés au sire de La Trémouille, de sorte que le tout puissant conseiller persuada le roi de ne pas s'arrêter à un siége qui pouvait traîner en longueur et lui faire perdre un précieux temps. La proposition des bourgeois fut donc acceptée, et le roi reçut en manière de soumission une petite somme, tandis que, à ce que l'on assurait, le sire de La Trémouille avait reçu pour sa part plus de six mille écus. Les capitaines du conseil du roi furent très mécontens de cette concussion, et surtout Jehanne, qui, au moment du départ, n'avait pu obtenir qu'un écu par homme sur la solde arriérée que l'on devait à ses soldats, et qui voyait ainsi gaspiller par un favori l'argent dont les pauvres gens d'armes avaient si grand besoin.

Cependant, comme pour faire prise de possession, le roi demeura trois jours logé devant Auxerre, et pendant ces trois jours la ville pourvut à tous ses besoins, ainsi qu'à ceux de son armée; puis il se mit en route, tirant sur Saint-Florentin, qui lui fit pleine et entière obéissance : il ne s'y arrêta donc que pour s'y reposer, et, après avoir reçu le serment de fidélité de ses habitans, il partit pour Troyes; laquelle ville ne laissait pas que de le fort inquiéter, étant une grosse cité fermée de murs et ayant une garnison anglaise de près de mille hommes.

Ce n'était point sans raisons que le roi avait élevé ces doutes, car, à peine l'avant-garde fut-elle en vue de la ville, que les Anglais sortirent bravement et vinrent présenter le combat aux gens du roi, qui, n'étant point habitués à une telle audace, surtout lorsqu'ils marchaient en

compagnie de la Pucelle, se ruèrent sur les ennemis, et, après une courte lutte, les repoussèrent dans la ville.

Sur ces entrefaites, le roi arriva, et campa avec son armée autour de la ville, espérant que, sur cette simple démonstration, la garnison anglaise composerait; mais, contre son attente, cinq ou six jours se passèrent ainsi sans que les assiégés répondissent à aucune des promesses ou des menaces qui leur furent faites.

La situation était grave, et, sans une espèce de miracle qui eut alors son accomplissement, elle fût devenue plus critique encore. Il y avait quatre ou cinq mois à peu près qu'un cordelier, nommé frère Richard, qui était du parti du roi et qui allait prêchant par le pays, s'était arrêté à Troyes, et avait terminé tous les sermons qu'il avait faits pendant l'Avent par ces paroles : « Semez largement des fèves, mes frères, semez largement, c'est moi qui vous le dis, car celui qui les doit moissonner viendra bientôt. » Comme on avait une grande confiance dans la sagesse de frère Richard, chacun avait obéi à cet ordre, laissant à Dieu le soin de lui en apprendre la signification; or, les fèves avaient été semées, les fèves avaient grandi, les fèves étaient mûres, et l'on allait se mettre à la récolte lorsque le roi Charles avait paru avec son armée. Dès lors il était évident que c'était là le moissonneur annoncé, et, en même temps que l'armée, qui manquait de vivres, bénissait Dieu de trouver ainsi sur pied une bonne et saine nourriture les gens de la ville se disaient tout bas que c'était un gros péché, comme Français et comme chrétien, de se défendre contre un prince qui avait si évidemment le Seigneur de son côté; de sorte que, malgré ces fières réponses que fai-

saient les Anglais, il y avait dans la cité même un parti royaliste qui était tout prêt, s'il arrivait à une certaine puissance, à ouvrir les portes au roi Charles VII.

Et le roi avait en effet besoin que ce parti conquît promptement sa majorité : car, après cinq ou six jours d'attente, les champs de fèves, si copieux qu'ils fussent, commençaient à être fort entamés; aussi le septième jour, les ducs d'Alençon et de Bourbon, le comte de Vendôme, et plusieurs autres des plus nobles et des plus sages, furent-ils convoqués chez le roi, où se trouvait monseigneur l'archevêque de Reims, et là on commença à délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Quant à Jehanne, on l'avait écartée à dessein de cette délibération; car, comme c'était par son avis que l'on s'était mis dans ce fâcheux cas, on craignait que sa grande confiance dans ses révélations qui, cette fois, semblaient lui avoir fait faute, ne la portassent à maintenir son opinion, et à pousser l'armée dans une position plus fâcheuse encore.

Alors, chacun, encouragé qu'il était par l'absence de Jehanne, exposa le danger dans toute sa grandeur. Quelque promesse qu'on eût pu faire aux paysans que les vivres qu'ils apporteraient leur seraient payés, ils avaient été si souvent trompés par de telles promesses qu'ils n'apportaient rien. D'un autre côté, l'armée n'avait avec elle ni canons, ni bombardes, ni aucune machine de siége, et la ville la plus proche d'où on en pouvait faire venir était Gien, et de Gien à Troyes il y avait trente lieues. Ces difficultés bien exposées, le roi requit son chancelier de recueillir les voix pour savoir ce qu'il y avait à faire. Tout le monde fut d'avis qu'il fallait lever le siége et s'en re-

tourner derrière la Loire, car, disait-on, si le roi n'avait pu entrer dans une petite ville comme était celle d'Auxerre, il n'arriverait jamais à forcer Troyes, qui était une grosse cité bien armée et bien défendue; mais lorsque l'on arriva à l'ex-chancelier, maître Robert Le Masson, seul contre tous, il fut d'avis qu'il faudrait prendre patience et pousser plus avant, car, dit-il au roi, lorsque vous avez, très cher et très honorable sire, entrepris ce voyage, ce n'était point par la foi que vous aviez dans les forces humaines, mais dans la confiance que vous avait inspirée Jehanne. Or, mon conseil est donc, continua-t-il, que ce voyage ayant été décidé par l'influence de la Pucelle, la Pucelle doit être ici présente à la résolution qu'on prendra, pour qu'elle puisse approuver ou combattre cette résolution.

Comme il achevait ces paroles, on heurta fortement à la porte; l'huissier ouvrit, et l'on vit paraître Jehanne.

Alors la jeune fille fit quelques pas en avant, et après avoir salué le roi :

— Sire, dit-elle, mes voix m'ont appris qu'il se débattait ici de grandes choses, et je suis venue : car si le conseil des hommes est bon, celui de Messire est encore meilleur.

— Soyez la bien arrivée, Jehanne, dit le chancelier, car le roi et son conseil sont à cette heure dans de grandes perplexités sur ce qu'il y a à faire; et il lui répéta mot pour mot tout ce qui avait été dit avant qu'elle arrivât, lui exposant avec franchise l'avis de chacun.

— Sire, dit alors Jehanne en s'adressant au roi, serai-je crue en ce que je dirai?

— Jehanne, répondit le roi, n'en faites aucun doute;

si vous dites des choses possibles et raisonnables, nous vous croirons volontiers.

Alors elle se retourna vers les conseillers.

— Encore une fois, messieurs, demanda-t-elle, serai-je crue?

— C'est selon ce que vous direz, Jehanne, répondit le chancelier.

— Eh bien! sachez, gentil dauphin, dit de nouveau Jehanne en s'adressant au roi, que cette cité est vôtre; et que si vous voulez demeurer encore devant elle seulement deux ou trois jours, elle sera en votre obéissance, soit par force, soit par amour.

— Mais, dit le roi, qui vous porte à me donner cette assurance, Jehanne?

— Hélas! répondit la jeune fille, je n'ai aucune preuve, ni aucun signe, que la promesse que mes voix m'en ont faite; mais il me semblait avoir assez souvent dit la vérité jusqu'à présent pour que l'on me crût sur parole, surtout quand je ne demande pas une chose plus difficile que d'attendre deux ou trois jours.

— Jehanne, reprit alors le chancelier après avoir consulté chacun des yeux, si l'on était seulement certain que la ville se rendît dans six jours, on attendrait bien encore jusque-là; mais qui nous dira que ce que vous dites est la vérité?

— C'est la vérité comme tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, n'en faites aucun doute, dit Jehanne avec tranquillité.

— Eh bien! dit le roi, qu'il soit donc fait comme vous

le désirez, Jehanne; croyez-moi, c'est une grande responsabilité que celle dont vous vous chargez là.

— Qu'on me laisse faire, dit Jehanne, je réponds de tout.

— Faites donc, dit le roi, car vous parlez d'un ton si convaincu, qu'il faut bien que chacun se rende à votre avis.

Jehanne fit une révérence au roi, puis sortant aussitôt du conseil, elle monta à cheval, prit une lance, et, suivie de son porte-étendard, elle mit en besogne chevaliers, écuyers et gens d'armes, afin d'apporter des fagots, des fascines, des poutres, et jusqu'à des portes et des fenêtres, afin de faciliter les approches de la ville, et d'asseoir, le plus près possible des murailles, une petite bombarde et quelques canons de moyen calibre qui étaient dans l'armée; donnant des ordres aussi exacts et aussi précis que si, de toute sa vie, elle n'eût fait autre chose que de commander des siéges, ce qui émerveillait tout le monde, et surtout les petites gens qui, ayant le bonheur d'avoir moins de science que les grands, avaient aussi plus de foi.

Or, les gens de Troyes. voyant les grands préparatifs que l'on faisait contre eux, commencèrent à s'assembler sur les murailles et à murmurer hautement. En ce moment, soit hasard, soit signal du ciel, une nuée de papillons blancs vint voltiger autour de l'étendard de Jehanne, si nombreux qu'ils semblaient un nuage. A cette vue, les bourgeois de la ville n'y tinrent pas davantage, et criant au prodige, ils déclarèrent aux Anglais que c'était offenser Dieu que de résister à celle qui était envoyée de par lui, et, que ce fût ou non le plaisir des gens de guerre,

ils voulaient parlementer. De leur côté, les gens de guerre, qui n'étaient pas trop éloignés d'entrer en arrangement, de peur qu'il ne leur en arrivât autant qu'à ceux de Jargeau, nommèrent quelques-uns d'entre eux pour accompagner l'évêque et les bourgeois les plus notables de la ville qui s'étaient incontinent réunis pour venir au-devant du roi. Le même soir, et comme Jehanne continuait toujours ses préparatifs, Charles, à son grand étonnement, vit donc s'ouvrir les portes de la ville, et une nombreuse députation s'avancer vers lui. Elle venait demander au roi des conditions si raisonnables, qu'elles furent à l'instant même acceptées : ces conditions étaient que les gens de guerre auraient la vie sauve et s'en iraient chez eux avec leurs biens, et que ceux de la ville se mettraient en l'obéissance du roi.

Le soir même, il y eut grande fête et grande réjouissance dans la ville; car les bourgeois ne pouvaient même attendre que l'ennemi fût parti pour exprimer la joie qu'ils avaient d'être redevenus Français; et comme ils savaient qu'il y avait dans l'armée de pauvres gens qui, depuis cinq ou six jours, ne vivaient d'autre chose sinon que de fèves et d'épis de froment, ils envoyèrent au camp bon nombre de voitures de vivres qui furent distribués parmi les hommes d'armes; et chacun, depuis le roi jusqu'au dernier soldat, bénissait Jehanne de ce que, dans une si dure circonstance, elle avait constamment eu confiance en Dieu, ce dont Dieu évidemment la récompensait.

Le lendemain, la garnison anglaise sortit par une porte, tandis que les archers du roi entraient par l'autre, et se formaient en haie par toutes les rues où il devait pas-

ser; mais à cette sortie il s'éleva une grande contestation.

Les Anglais voulaient emmener leurs prisonniers avec eux, prétendant qu'ils avaient traité à la condition de sortir de la ville eux et leurs biens, et que les prisonniers de guerre, étant la propriété, jusqu'à rançon, de ceux qui les avaient faits, devaient être compris dans ces *biens*. Jehanne, de son côté, soutenait que l'on n'avait entendu par *biens* que les chevaux, les armes et l'argent. On en était donc là, tenant bon pour soi, et ne voulant point changer d'opinion, lorsque le roi Charles envoya dire que les Anglais n'avaient qu'à mettre leurs prisonniers à un prix raisonnable, et qu'il les rachèterait. Les Anglais, qui avaient été sur le point de se les voir enlever pour rien, se montrèrent accommodans, de sorte que, le roi ayant accepté leurs conditions et leur ayant envoyé la somme qu'ils demandaient, les pauvres prisonniers se trouvèrent libres, bénissant de grand cœur la Pucelle, à laquelle ils devaient leur liberté; et la joie était d'autant plus grande parmi ces malheureux, que beaucoup étaient de pauvres Écossais qui, dans leur pays même, n'avaient pas de grandes ressources, et à plus forte raison, comme on le comprend, quand ils en étaient éloignés de 500 lieues.

Vers les dix heures du matin, tous les Anglais étant sortis de la ville, le roi, les seigneurs et les capitaines y firent leur entrée magnifiquement vêtus. Quant aux gens de l'armée, comme on avait peur, vu les grandes privations qu'ils avaient souffertes, qu'ils n'occasionnassent quelques dégâts chez les bourgeois, ils demeurèrent aux champs sous la conduite du seigneur de Loré, et on leur y

envoya, comme la veille, bon nombre de voitures richement chargées de pain, de viandes et de fruits.

Le lendemain, sur l'exhortation de la Pucelle, qui semblait ne vouloir prendre aucun repos tant que le roi ne serait point sacré, Charles VII reprit la route de Reims; alors, en signe de possession, toute l'armée qui avait campé, comme nous l'avons dit, hors des portes, défila par la cité, en belle ordonnance, et sans qu'il en résultât aucun désordre. De leur côté, ceux de la ville firent serment d'être bons et loyaux serviteurs du roi, serment qu'ils tinrent exactement depuis lors.

Et le roi et les seigneurs, toujours précédés de la Pucelle, chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent bientôt devant la ville de Châlons en Champagne. Pendant toute la route on avait eu quelque crainte sur la façon dont on serait reçu dans cette cité, lorsqu'en approchant des murailles, le roi vit les portes s'ouvrir, et venir au-devant de lui l'évêque et les plus notables de la ville, qui demandaient à lui faire serment d'obéissance. Le roi voulait, comme à Troyes, que son armée campât hors des murailles; mais les bourgeois étaient si contens qu'ils demandèrent à recevoir les soldats chez eux et à les festoyer. En quittant Châlons, le roi y mit, comme il avait fait à Troyes, un capitaine, des officiers et une garnison.

Et il en fut autant de la ville de Sept-Saulx, dont le château appartenait à l'archevêque de Reims, mais qui avait garnison anglaise. Cette garnison, quoique commandée par deux braves gentilshommes tenant le parti des Anglais, ne voulut point attendre l'armée royale, et partit, laissant les bourgeois libres de se rendre ou de se dé-

fendre : les bourgeois ne furent pas plustôt maîtres de cette liberté, qu'ils en profitèrent pour ouvrir leurs portes et pour venir joyeusement au-devant du roi.

Cette ville n'était qu'à quatre lieues de Reims; il fut donc convenu qu'on ne ferait que s'y reposer, et que le roi en partirait le lendemain dès le matin avec l'archevêque pour recevoir son sacre; aussi toute la nuit fit-on force diligence pour que tout fût prêt. Et ce fut un miracle comment toutes choses se trouvèrent, entr'autres les habits royaux, lesquels, sans que l'on sût comment ils étaient venus là, étaient si riches, si beaux et si frais, qu'on eût dit que le roi les y avait envoyés à l'avance.

Le roi, attendu que l'abbé de Saint-Remy n'a coutume de remettre la sainte ampoule, dont il est le gardien, qu'après que certaines formalités sont accomplies, ordonna, pour les accomplir, le maréchal de Boussac, le seigneur de Retz, le seigneur de Graville, et l'amiral Culant : tous quatre partirent avec leurs bannières et bien accompagnés pour aller chercher l'abbé de Saint-Remy. Arrivés à l'abbaye, les messagers royaux firent le serment de conduire à Reims et de ramener sûrement à Saint-Remy l'abbé et la précieuse relique dont il était porteur; puis ils remontèrent à cheval et accompagnèrent l'abbé, chacun marchant à côté du poêle, sous lequel il cheminait dévotement et solennellement, avec autant de piété que s'il eût tenu dans ses mains le précieux corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils cheminèrent ainsi, suivis d'une grande foule de peuple, jusqu'en l'église de Saint-Denis, où ils s'arrêtèrent, et où l'archevêque de Reims, revêtu de ses habits sacerdotaux, et accompagné de ses chanoines, la

vint querir, et, l'ayant prise de ses mains, la porta dans la cathédrale, et la posa sur le grand autel. Les quatre seigneurs à qui la garde en était confiée entrèrent avec elle dans l'église, à cheval et toujours armés de toutes pièces, et ne mirent pied à terre qu'au chœur; encore gardèrent-ils la bride de leurs chevaux à la main gauche, tandis qu'à la main droite ils tenaient leur épée nue.

Puis le roi vint à son tour magnifiquement vêtu, prononça entre les mains de l'archevêque tous les sermens accoutumés, et, s'étant mis à genoux, fut fait chevalier par monseigneur le duc d'Alençon : alors l'archevêque procéda à la consécration, suivant d'un bout à l'autre toutes les cérémonies et solennités indiquées par le livre pontifical; si bien que la cérémonie dura depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, et pendant tout ce temps la Pucelle se tint près de lui, portant son étendard dans sa main; puis enfin le roi fut sacré : on lui posa la couronne sur la tête, et en ce moment tout homme cria : Noël! et comme les trompettes sonnèrent en même temps, ce fut un si grand et si joyeux bruit, qu'il semblait que les voûtes de la cathédrale dussent en éclater.

La cérémonie achevée, Jehanne se jeta aux pieds du roi, et lui baisant les genoux :

— Gentil roi, dit-elle, maintenant le plaisir de Dieu est exécuté; vous venez de recevoir votre digne sacre, et vous avez montré par là que vous étiez le seul et vrai roi de France, et que le royaume doit vous appartenir. Or, maintenant, ma mission est accomplie, et je n'ai plus rien à faire ni à la cour ni en l'armée; permettez donc que je

me retire dans mon village, près de mes parens, afin que j'y vive ainsi qu'il convient à une humble et pauvre paysanne; et ce faisant, sire, j'aurai une plus grande reconnaissance de votre simple congé que si vous me nommiez la plus grande dame de France après la reine.

— Jehanne, répondit le roi qui depuis longtemps s'attendait à cette demande, tout ce que je suis en ce jour, c'est à vous que je le dois; vous m'avez, il y a cinq mois, pris pauvre et faible à Chinon, et vous m'avez mené fort et triomphant à Reims; vous êtes donc la maîtresse, et c'est à vous d'ordonner bien plutôt que de requérir. Mais vous ne m'abandonnerez pas ainsi; je suis oint et sacré, il est vrai; pourtant, afin que la cérémonie soit complète, il me reste encore à faire le pèlerinage de Corbigny, où est, comme vous le savez, le corps du glorieux saint Marcoul, qui est de notre race. Venez donc avec nous à Corbigny, Jehanne, puis après vous ferez ce que vous voudrez.

— Hélas! hélas! dit Jehanne, mes voix m'avaient dit de partir aujourd'hui même; c'est la première fois que je leur désobéis, et j'ai grand'peur qu'il ne m'en arrive malheur.

Le roi essaya de rassurer Jehanne; mais, sans répondre à tout ce qu'il pouvait lui dire, elle demeura triste et abattue; si bien qu'en sortant de cette église où elle était entrée triomphante, elle avait l'air d'une condamnée. En arrivant à la porte, cependant, elle releva la tête et jeta un cri de joie : elle venait de reconnaître dans la foule son jeune frère Pierre, qui s'était sauvé de Domremy, et qui était venu jusqu'à Reims pour voir si c'était bien sa

sœur cette femme dont on racontait par toute la France de si grandes merveilles. Jehanne se jeta dans ses bras ; car, comme on le sait, Pierre était son frère bien-aimé, et passa toute la journée avec lui à parler de ses parens, de son vieux curé et de son village. Tous la bénissaient à qui mieux mieux, et chantaient ses louanges comme si elle eût déjà été sainte et dans le paradis.

Le soir, le roi envoya chercher le jeune homme, et Jehanne l'attendit vainement jusqu'à dix heures, moment où, accablée de fatigue, elle se coucha. Le lendemain, à son réveil, la première personne qu'elle aperçut fut l'enfant richement vêtu en page : il venait annoncer à sa sœur qu'il faisait désormais partie de sa maison, et que, pour qu'il fût l'égal d'Imerget et du sire de Baulon, le roi lui avait accordé, à elle et à toute sa famille, des lettres de noblesse, ainsi qu'un blason, si beau, qu'il n'y avait point son égal dans toute l'armée. C'était un écu d'azur à deux fleurs de lis d'or, avec une épée d'argent à la garde dorée, avec la pointe en haut férue et une couronne d'or.

— Hélas! hélas! répéta Jehanne en soupirant, plût à Dieu que je fusse restée une simple paysanne, que je n'aie jamais porté d'autre épée que ma houlette, et que les seules couronnes que j'eusse touchées fussent les couronnes de fleurs que je suspendais aux branches des arbres des Fées, ou que je déposais sur l'autel de la pauvre église de Domremy.

Néanmoins, Jehanne, qui sentait l'esprit se retirer d'elle, fit encore quelques tentatives pour partir ; mais sa retraite, dans les circonstances où l'on se trouvait, et au moment où son influence sur l'armée était à son comble,

parut une chose si fatale, que le conseil du roi s'assembla, et qu'il fut convenu que l'on remontrerait à Jehanne toutes les conséquences de son départ. Au reste, le roi ne voulut commettre à personne le soin d'une negociation s importante; il fit venir la Pucelle, et la supplia, en soi nom et en celui des gens de guerre, de ne point quitter l'armée, prétendant qu'elle était l'ange gardien de la France, et que, si elle s'en allait, sa bonne fortune s'en irait avec elle. Jehanne soupira fort, et parut longtemps hésiter; enfin, comme Charles VII insistait de nouveau :

— Gentil roi, dit-elle, ce n'est point à une pauvre fille comme moi de lutter de volonté avec un puissant prince comme vous : qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, et advienne de moi ce que Dieu décidera!

Le même soir, Charles VII annonça tout joyeux à son conseil que la Pucelle restait près de lui.

Quant à Jehanne, décidée alors à se rejeter de nouveau dans cette existence de guerre et de politique qu'elle voulait quitter, et, ayant vu avec grand'peine cette place, qu'en son triple titre de pair du royaume, pour la Flandre, l'Artois et la Bourgogne, le duc Philippe avait laissée vide au sacre du roi, elle fit venir le même soir le frère Paquerel, qui lui servait de secrétaire, et lui dicta pour le noble duc la lettre suivante qu'elle signa de sa croix.

Cette lettre écrite, Jehanne demeura encore quatre jours à Reims; pendant ces quatre jours, un Ecossais fit son portrait. Elle était représentée tout armée, agenouillée sur un genou, et présentant une lettre au roi. C'est, d'après la propre déclaration de Jehanne. la seule image qui ait jamais été faite d'elle.

✝

« Jhesus Maria.

« Haut et redouté prince duc de Bourgogne, Jehanne la Pucelle vous requiert, de par le roi du ciel, mon droiturier souverain seigneur, que le roi de France et vous fassiez bonne paix, ferme, et qui dure longuement. Pardonnez-vous l'un à l'autre de bon cœur, entièrement, ainsi que doivent faire loyaux chrétiens, et s'il vous plaît de guerroyer, allez sur le Sarrasin. Prince de Bourgogne, je vous prie, supplie et requiers tant humblement que je puis requérir, que ne guerroyiez plus au saint royaume de France; et faites retirer incontinent et brièvement vos gens qui sont en aucunes places et forteresses dudit royaume. De la part du gentil roi de France, il est prêt de faire la paix avec vous, sauf son honneur. Et je vous fais savoir, de par le roi du ciel, mon souverain et droiturier seigneur, pour votre bien et pour votre honneur, que vous ne gagnerez point de batailles contre les loyaux Français, et que tous ceux qui guerroyent audit saint royaume de France guerroyent contre le roi Jhésus, roi du ciel et de tout le monde. Et je vous requiers et vous prie à mains jointes que vous, ne fassiez nulle bataille ni ne guerroyiez contre nous, vous vos gens et vos sujets. Croyez sûrement, quelque nombre de gens que vous ameniez contre nous, qu'ils n'y gagneront rien : et ce sera grand'pitié de la grand'bataille et du sang qui sera répandu de ceux qui y viendront contre nous. Il y a trois semaines que je vous ai écrit et envoyé de bonnes lettres par un hérault, pour que fussiez au sa-

cre du roi, qui, hier dimanche, 17e jour de ce présent mois de juillet, s'est fait en la cité de Reims. Je n'en ai pas eu de réponse ni oncques depuis n'ai pas eu de nouvelles du hérault.

» A Dieu vous recommande et soit garde de vous, s'il lui plaît, et prie Dieu qu'il y mette bonne paix.

» Ecrit audit lieu de Reims, le 18 juillet. »

IX

L'ÉPÉE DE SAINTE-CATHERINE DE FIERBOIS.

Comme le roi l'avait dit à Jehanne, il se rendit de Reims à Corbigny pour y faire ses dévotions sur le tombeau du bienheureux saint Marcoul; puis, cette dernière formalité de son sacre accomplie, il décida que l'on entrerait, pour se rapprocher de Paris, dans cette province que l'on appelle encore de nos jours l'Ile-de-France et qui entoure la capitale. Le moment en effet était bien choisi pour une pareille expédition : le régent était allé au devant des troupes que lui envoyait le cardinal de Winchester; le duc de Bourgogne, toujours hésitant entre une rupture avec l'Angleterre et un raccommodement avec la France, avait retiré ses hommes d'armes de la Picardie; enfin, les ducs de Lorraine et de Bar, et le seigneur de Commercy, qui autrefois étaient anglais, étaient venus eux-mêmes rejoindre le roi

pendant sa marche triomphante vers Reims, et lui avaient fait de nouveau serment de fidélité.

Aussi à peine le roi fut-il arrivé à Vailly, qui était une petite ville à quatre lieues de Soissons, qu'il apprit que tout marchait à ses désirs : Château-Thierry, Provins, Coulommiers, Crécy-en-Brie, sur la seule sommation de ses capitaines, s'étaient rendues françaises. Soissons et Laon, sommées à leur tour en son nom et par lui-même, suivirent bientôt cet exemple; Soissons surtout l'appelait si joyeusement, qu'il s'y rendit aussitôt pour satisfaire au désir de ses habitans; puis, de Soissons, il passa à Château-Thierry, et enfin de Château-Thierry à Provins, où il séjourna quelques jours, sur les nouvelles qu'il eut que de leur côté les Anglais s'approchaient.

En effet, le 24 juillet, le duc de Bedford était rentré à Paris avec les nouvelles troupes que lui amenait le cardinal de Winchester, de sorte qu'il était sorti de la capitale avec douze mille combattans à peu près, et venait au devant de l'armée; de son côté il avait passé par Corbeil et Melun, et s'était arrêté à Montereau, de sorte que quelques lieues séparaient seulement les deux armées.

A Provins, le roi reçut une lettre du régent anglais. Cette lettre, qui lui fut remise par un héraut qui portait le propre nom de son maître, contenait un défi. Le régent offrait au roi de France de vider par une seule bataille toute cette longue et sanglante querelle. La lettre, comme on le comprend, fut reçue avec grande joie par Charles VII et la brillante chevalerie qui l'entourait; de sorte qu'après avoir grandement fêté le héraut anglais, le roi le fit venir, et lui

ayant donné de nouveaux présens, et entre autres la propre chaîne qu'il portait à son cou :

— Va dire à ton maître, lui dit-il, qu'il aura peu de peine à me trouver, puisque c'est moi qui le cherche, et que je suis venu de Reims ici dans le seul espoir de le rencontrer.

Alors le roi fit la moitié du chemin qui le séparait de l'ennemi, et ayant trouvé pour combattre un lieu à la convenance de tous les gens de guerre, il y assit son camp, résolu d'y attendre les Anglais. Aussitôt cette place choisie, chacun fit ses diligences pour s'y fortifier de son mieux, et c'était merveille comme, au milieu de tous ces capitaines si braves et si expérimentés, la Pucelle tenait son rang, donnant pour les préparatifs de si bons avis que parfois le duc d'Alençon, Dunois et Lahire abandonnaient le conseil qu'ils venaient d'émettre pour se ranger au sien. Cependant il était évident que si le courage était toujours le même chez la jeune fille, la confiance était disparue. Quand on lui demandait s'il fallait combattre, elle répondait :

— Sans doute, il faut aller en avant.

Mais ce n'était plus elle qui disait :

— Marchez! marchez! le roi du ciel est avec nous et il nous donnera la victoire!

L'espérance était demeurée, mais la foi était remontée au ciel.

Quant au duc de Bedford, il était resté dans son camp, qui était bien assis et bien fortifié, espérant que le roi de France, emporté par la colère que ne pouvait manquer de lui inspirer sa lettre, l'y viendrait attaquer; mais lorsqu'il

vit que Charles s'était contenté de faire la moitié du chemin, et se disposait à son tour à l'attendre derrière ses retranchemens, il n'osa point lui donner cet avantage, et comme il craignait toujours qu'en son absence quelque révolution éclatât dans la capitale, il reprit le chemin de Paris, dont les Français, par le fait de leur position, s'étaient trouvés un instant plus rapprochés que lui.

Le roi, voyant alors son entreprise sur la capitale manquée par le retour précipité du duc de Bedford et le renfort de troupes qu'il avait ramené avec lui, assembla son conseil. La majorité fut d'avis, tant la crainte des Anglais était encore grande, et tant les succès nouveaux causaient de l'étonnement sans avoir amené encore la confiance, que l'on se retirât sur la Loire. On avait consulté, comme d'habitude, Jehanne. Jehanne s'était contentée de répondre qu'elle croyait qu'il fallait marcher sur Paris, car elle savait que, sans aucun doute, le roi y entrerait, mais elle ne pouvait dire quand; et comme elle ne prenait plus rien sur elle depuis le jour du sacre, elle n'avait eu aucune influence pour déterminer une opinion contraire à celle qui avait été prise.

En conséquence, on envoya des coureurs par le pays, afin d'éclairer les environs, et de savoir par quelle route le roi regagnerait Gien. Quelques uns de ces coureurs revinrent le lendemain de leur départ, et dirent qu'il y avait une petite ville, nommée Bray-sur-Seine, laquelle avait un beau pont par lequel le roi et toute l'armée pouvaient se retirer, et que les habitans de cette ville promettaient obéissance et passage. L'armée, toute victorieuse qu'elle était, se mit donc en mouvement pour battre en retraite

comme si elle eût été vaincue, lorsque, en arrivant en vue de la ville, on apprit que, la nuit précédente, un fort détachement d'Anglais s'en était emparé. Quelques gens d'armes, envoyés en reconnaissance pour s'assurer du fait, furent les uns pris et les autres détroussés.

Le passage était donc rompu et empêché, et cela si à point que, dans un moment où Dieu s'était si visiblement déclaré pour la France, cet obstacle, qui en tout autre temps eût été considéré comme un revers, fut tenu, tout au contraire, pour une miraculeuse faveur. Les ducs d'Alençon, de Bourbon et de Bar, les comtes de Vendôme et de Laval, Dunois et Lahire, tous les chefs de guerre enfin qui avaient été d'opinion de marcher sur Paris, furent bien joyeux, et, secondés par l'événement, reprirent à leur tour l'influence que l'hésitation de Jehanne leur avait fait perdre un instant; de sorte qu'une résolution contraire à celle qu'on accomplissait fut prise à l'instant même, et que le même jour on reprit la route de Château, d'où l'on gagna Crespy-en-Valois, d'où l'on partit pour Dammartin, un peu en arrière duquel on logea au milieu des champs.

On n'était qu'à dix lieues de Paris, et tout continuait de prospérer au roi Charles VII; partout où il paraissait, le pauvre peuple du pays venait au devant de lui crier Noël, et chanter *Te Deum laudamus.* Un enthousiasme si universel rendait parfois à Jehanne sa force passée; mais cette force n'était jamais exempte d'un certaine mélancolie qui indiquait que le Seigneur n'était plus là pour la soutenir.

— Au nom de Dieu! disait-elle à Dunois et au chancelier, qui marchaient presque toujours auprès d'elle, voici

un bon peuple, bien loyal et dévot, et quand je devrai mourir, je voudrais bien que ce fût dans ce pays-ci.

Alors le comte de Dunois lui demanda :

—Jehanne, savez-vous quand vous devez mourir, et en quel lieu?

— Non, répondit Jehanne, je ne sais, et c'est la volonté de Messire; mais ce que je sais, c'est que le moment de ma mort ne peut être éloigné, car j'ai accompli ce que Messire m'avait commandé, qui était de faire lever le siége d'Orléans et de faire sacrer le gentil roi. Or, je désirerais maintenant, ajouta-t-elle en secouant tristement la tête, qu'il voulût bien me faire ramener près de mon père et de ma mère, afin que je pusse encore garder leurs brebis, comme j'étais accoutumée à le faire.

Et ceux qui entendaient dire à Jehanne de telles paroles, étaient plus que jamais persuadés qu'elle venait de Dieu, et, comme elle le disait elle-même, qu'elle devait bientôt, retourner à Dieu.

Mais ce nouveau mouvement du roi était venu presque aussitôt à la connaissance du duc de Bedford, et il était parti de Paris avec tout ce qu'il avait pu rassembler de troupes pour venir au devant de nous. Tandis que Charles était campé en avant de Dammartin, il apprit donc que le duc de Bedford venait d'arriver à Mitry, et était campé en arrière de la montagne sur laquelle était située la ville qui les séparait.

Alors le roi sortit aussitôt et se mit en bataille, tandis que l'on choisissait les coureurs qui, sous les ordres de Lahire, devaient aller reconnaître l'ennemi. Lahire s'acquitta de la mission avec son audace accoutumée; il était

parvenu jusqu'à un trait de flèche de l'armée anglaise, avait tout examiné, et revenait convaincu que ce serait une grande faute au roi de l'attaquer dans la situation où elle se trouvait. Le roi s'en tint donc à ce conseil, et attendit que l'ennemi sortît de son camp; mais il attendit vainement, et le lendemain on lui vint dire que le duc de Bedford était retourné vers Paris, où venaient de lui arriver, à ce qu'on assurait, quatre mille hommes de renfort.

Le roi tira aussitôt vers Crespy-en-Valois, et, arrivé dans cette ville, qui était d'une bonne défense, il s'y arrêta, et fit sommer Compiègne de se rendre. La sommation eut comme dans les autres villes, son plein effet: les bourgeois firent répondre à Charles qu'ils l'attendaient avec grande impatience et le recevraient avec grande joie; ce que voyant ceux de Beauvais, ils firent encore mieux, car à peine virent-ils les hérauts aux fleurs de lis, qu'ils se mirent à crier: « Vive Charles! vive le roi de France! » et renvoyant leur évêque et seigneur, qui était un nommé Pierre Cauchon, lequel était furieux pour le parti des Anglais, quoiqu'il fût Français de naissance, ils ouvrirent leurs portes sans attendre même qu'ils en fussent sommés.

Restait Senlis, qui était demeurée sous l'obéissance des Anglais, et que Charles VII ne voulait pas laisser derrière lui dans le cas où il marcherait de nouveau sur la capitale. Il s'avança donc jusqu'à un village nommé Baron, et situé à deux lieues de cette ville, qu'il comptait assaillir le lendemain, lorsque arrivé là, il apprit que le duc de Bedford venait de nouveau de partir de là avec les quatre mille hommes dont on avait déjà entendu parler. Seule-

ment, comme on le sut alors, ces quatre mille hommes, amenés par l'évêque de Winchester, avaient été levés avec l'argent du pape pour marcher contre les Bohèmes, et, par un abus étrange d'autorité, étaient conduits contre les catholiques. Cela prouvait, au reste, le degré de faiblesse où en étaient venus les Anglais, et, pour se renforcer d'une si faible troupe, ils allaient jusqu'à se jouer avec les choses saintes.

Mais, destinés à combattre Bohèmes ou Français, ils n'en venaient pas moins; de sorte que le roi ordonna que les sieurs Ambroise de Loré et Xaintrailles monteraient à cheval et s'en iraient les reconnaître, afin de s'assurer de leur nombre et de leur intention. Les deux chevaliers désignés s'appareillèrent aussitôt, et, prenant avec eux vingt de leurs gens seulement, qu'ils choisirent parmi les mieux montés, ils chevauchèrent si bien qu'ils arrivèrent sur le chemin de Senlis, et qu'arrivés là, ils aperçurent un gros nuage de poussière qui semblait monter jusqu'au ciel. Ils dépêchèrent aussitôt un courrier au roi pour le prévenir de ce qu'ils avaient vu, et qu'ils croyaient que c'était l'armée du duc de Bedford, assurant que lorsqu'ils auraient quelque certitude, ils lui enverraient un second messager; mais le prévenant de se mettre sur ses gardes. Effectivement, ils avancèrent encore, et si près et si hardiment qu'ils reconnurent toute l'armée anglaise marchant droit sur Senlis. Alors, comme ils l'avaient dit, ils envoyèrent immédiatement un second chevaucheur, et le roi, prévenu, sortit aussitôt de Baron, où il était trop resserré, et se rangea en bataille dans les champs, ordonnant son armée entre la rivière qui passe à Baron et la tour de Mon-

tepiloy. De son côté, le duc de Bedford arriva vers deux heures à Senlis, et commença à passer la petite rivière, sur les bords de laquelle l'armée française était rangée. Aussitôt Ambroise de Loré et Xaintrailles, qui avaient côtoyé jusque-là l'ennemi, mirent leurs chevaux au galop, et revinrent vers le roi pour l'inviter à attaquer les Anglais au moment même où ils étaient occupés de leur passage. Le conseil parut bon à Charles, et il ordonna aussitôt de marcher contre eux. Mais quelque diligence que fît le roi, le régent fit plus grande diligence encore, de sorte que l'avant-garde de l'armée française trouva en arrivant le passage effectué et l'armée anglaise formée en bataille. Comme il était déjà presque nuit, chacun campa où il se trouvait, les Anglais sur le bord de la Nonette, et les Français à Montepiloy. Le soir même il y eut entre les coureurs des deux partis quelques escarmouches, mais sans qu'elles amenassent, pour les uns ni pour les autres, aucun résultat satisfaisant.

Le lendemain, au point du jour, le roi rangea son armée en bataille : l'avant-garde était commandée par le duc d'Alençon et le comte de Vendôme; le corps d'armée était sous les ordres des ducs de Bar et de Lorraine, un troisième corps formant l'aide de l'armée était commandé par les maréchaux de Boussac et de Retz ; le sire de Graville et un chevalier limousin nommé Jean Foucault menaient les archers ; enfin une arrière-garde, destinée à se porter en escarmouchant partout où besoin serait d'elle, était commandée par le bâtard d'Orléans, le seigneur d'Albret, Jehanne la Pucelle et Lahire : quant au roi, il se tenait sur le côté, sans aucun commandement, et ayant pour sa

garde le duc de Bourbon, le seigneur de La Trémouille, et bon nombre de braves chevaliers.

Le roi avait si grande envie d'attaquer, que, s'avançant le premier en dehors des bataillons, il passa et repassa su le front de l'armée française, avec le comte de Clermont et le sire de La Trémouille, pour voir de quel côté l'ennemi était vulnérable ; mais la science habituelle aux Anglais ne leur avait point failli en cette occasion : le duc de Bedford avait choisi une position presque inexpugnable, près de l'abbaye de la Victoire, fondée par Philippe-Auguste après la bataille de Bouvines ; il avait ses flancs couverts par des haies et des fossés ; la rivière et un grand étang le protégeaient par derrière ; enfin, sur tout son front, des pieux aiguisés des deux bouts avaient été plantés aussi serrés qu'une palissade, et derrière ces pieux se tenaient ces terribles archers anglais, qui, en montrant les douze flèches que contenaient leurs trousses, se vantaient de porter au côté chacun la mort de douze hommes.

En d'autres termes, à l'époque où Jehanne était inspirée, aux jours d'Orléans, de Jargeau et de Patay, la Pucelle n'aurait eu qu'à déployer son étendard, à marcher en avant, et chacun l'aurait suivie sans faire aucun doute de la victoire ; mais la confiance, en l'abandonnant, avait abandonné l'armée dont elle était l'âme ; et bien que les chefs de guerre réunis au conseil eussent décidé que la position était trop forte pour être attaquée, et que le roi risquât de perdre ainsi en un seul jour ce qu'il avait reconquis avec tant de peine, on fit offrir aux Anglais la bataille s'ils voulaient sortir ; mais de leur côté les Anglais n'étaient plus les hommes de Crévent, de Verneuil et de Rouvray ; ils répondirent qu'ils

étaient prêts à combattre, mais dans leur camp, et qu'ils attendraient en conséquence qu'on les y vînt attaquer; de sorte que, comme la veille, il n'y eut que quelques escarmouches entre les plus braves des deux armées.

Le soir venu, les Anglais se retirèrent dans leur parc, et les Français regagnèrent leurs batailles; puis la nuit se passa de notre côté dans l'attente d'une affaire décisive pour le lendemain, car on avait su par un prisonnier que les sires de Croy, de Créqui, de Béthune, de Fosseuse, de Lannoy, de Lalaing et le bâtard de Saint-Paul, seigneurs bourguignons, qui tenaient le parti du duc Philippe et qui servaient dans l'armée anglaise, avaient été faits chevaliers par le duc de Bedford, ce qui n'arrivait guère qu'à l'occasion d'une grande bataille; chacun se prépara donc de son mieux; mais le jour venu, on s'aperçut que les Anglais avaient quitté leur camp pendant la nuit et avaient repris la route de la capitale.

En effet, il était arrivé de tristes nouvelles au duc de Bedford : le connétable, que le roi ne voulait pas souffrir en sa présence, agissait de son côté, et, étant entré dans le Maine, il avait pris Ramefort, Malcione et Gallerande. Il y avait plus, on disait qu'il marchait sur Evreux. Aussi, ce n'étaient plus les Anglais qui menaçaient le Poitou, la Saintonge et l'Auvergne; c'étaient les Anglais, au contraire, qui étaient menacés jusqu'au cœur de la Normandie. Le retour du duc de Bedford vers Paris n'était donc point inopportun, car en rentrant dans la capitale, il apprit la reddition de cinq nouvelles villes : c'étaient Aumale et Torcy, près de Dieppe, Estrepagny, proche de Gisors, et Bon-Moulin et St-Célerin, proche d'Alençon. De plus, le

duc de Bourgogne, ému par la lettre de la Pucelle, avait consenti à recevoir des ambassadeurs à Arras, et dans les premiers jours d'août les premiers pourparlers avaient eu lieu. Il n'y avait donc pas de temps à perdre de la part du duc de Bedford s'il voulait faire face à la fois à tous les dangers qui le menaçaient; aussi, laissant deux mille cinq cents hommes à Paris, distribua-t-il le reste dans la Normandie, et accourut-il à Rouen pour y tenir ses États.

Voyant que cette fois encore l'ennemi lui échappait, et ne sachant point quelle cause le ramenait à Paris, le roi, au lieu de poursuivre le duc de Bedford, ce qui l'eût mis dans un grand embarras, partit de Montepiloy pour Crespy, et, sans s'y arrêter, s'achemina vers Compiègne, où il fut reçu par les bourgeois avec un grand enthousiasme. Le roi leur donna pour gouverneur et capitaine un gentilhomme de Picardie, nommé Guillaume de Flavy, et ayant appris que ceux de Senlis, se croyant abandonnés par le duc de Bedford, venaient de se soumettre à lui, il partit pour cette ville, où il vint loger le soir même du jour où il avait quitté Compiègne.

Néanmoins, pendant les quelques jours que le roi avait passés à Compiègne, un grand événement y avait eu lieu. En réponse aux ouvertures d'Arras, le duc de Bourgogne avait envoyé des ambassadeurs à Compiègne : ces ambassadeurs étaient Jean de Luxembourg, l'évêque d'Arras, les sires de Brimeux et de Charny; et, sur un premier échange de conditions, une trève avait été conclue. Une des conditions de cette trève était que les Anglais seraient admis à traiter. Le roi y avait consenti, à la condition que les princes, prisonniers en Angleterre depuis quinze ans, seraient

admis, de leur côté, à rançon. Cette trêve, que le roi devait encore à Jehanne, et que l'on espérait être le préliminaire d'une paix, n'était cependant que partielle ; elle s'étendait, pour tous les pays de la rive droite de la Seine, depuis Nogent jusqu'à Honfleur; Paris et les villes servant de passage sur la rivière exceptés, le roi ayant le droit de les attaquer, et le duc se réservant de les défendre.

Mais pendant que toutes ces conditions se discutaient à Compiègne, Lahire, qui n'avait rien à faire avec la politique, et que tout repos lassait, s'en était allé avec quelques hardis compagnons pour chercher des aventures de guerre, et il avait tant chevauché, lui et les siens, qu'un matin il s'était trouvé en face de la forteresse de Château-Gaillard, à sept lieues de Rouen. Comme c'était au point du jour à peine, et que le commandant, nommé Kingston, n'avait aucune crainte d'être attaqué, sachant les Français à plus de vingt lieues de lui, Lahire eut le temps de s'emparer d'une des portes avant que les Anglais n'opposassent de résistance : il profita de ce premier avantage pour faire sommer le gouverneur de se rendre. Celui-ci, se voyant surpris à l'improviste, et ignorant le nombre de ceux à qui il avait affaire, demanda la vie sauve, avec grande crainte de ne pas l'obtenir. Lahire la lui accorda, et, à son grand étonnement, il vit alors entrer les vainqueurs; la garnison anglaise était numériquement du double plus forte que ceux à qui elle se rendait. Kingston n'en tint pas moins sa parole ; il rendit le château avec tout ce qui était dedans, ainsi que la condition en avait été faite, et partit. Lahire s'installa aussitôt en son lieu et place.

Tandis qu'il était en train de déjeuner, on vint lui an-

noncer que, dans une salle basse, on venait de trouver un prisonnier français enfermé dans une cage de fer; Lahire descendit aussitôt et ne reconnut point le captif, tant il était changé, mais le captif le reconnut. C'était le noble et brave sire de Barbazan, qui, depuis neuf ans qu'il avait été pris à Melun, avait été renfermé et vivait dans cette cage, dont la porte même était rivée de peur que le captif ne parvînt à l'ouvrir. Lahire en fit rompre les barreaux à l'instant même.

Mais quoiqu'il vît cette issue inespérée ouverte devant lui, le vieux chevalier secoua la tête et s'assit dans un coin, déclarant qu'il avait promis au gouverneur d'être son loyal prisonnier, et que, tant qu'il ne serait pas relevé de sa promesse, rien au monde ne pourrait le faire sortir de sa cage. Lahire eut beau lui affirmer sur son honneur que Kingston avait rendu le château avec tout ce qui était dedans, et que par conséquent il se trouvait tout naturellement compris dans la capitulation, Barbazan répondit que cela pouvait être, mais qu'il n'en resterait pas moins où il était jusqu'à ce que sa parole fût dégagée. Force fut donc à Lahire de faire courir après Kingston, lequel revint délivrer Barbazan, qui ne sortit effectivement de sa cage que lorsque son geôlier lui eut rendu sa parole. Lahire laissa garnison à Château-Gaillard, et revint vers le roi avec le vieux chevalier, qui s'était hâté de reprendre ses armes et mourait d'envie de s'en servir : tous deux le trouvèrent à Senlis, et il fut bien joyeux, ainsi que tous ceux qui l'entouraient, de revoir le brave sire de Barbazan, dont personne n'avait entendu parler depuis un si long temps que chacun le croyait mort.

Le roi venait d'apprendre en même temps le départ du duc de Bedford pour Rouen, et il était résolu de faire un mouvement sur Paris, afin de profiter de son absence : le renfort des deux braves chevaliers qui lui arrivaient le confirma encore dans cette résolution, et ayant appris que son avant-garde était parvenue jusqu'à Saint-Denis, et y était entrée sans résistance, il partit à son tour, et arriva dans cette ville, nécropole de la royauté, le 29 août suivant. A peine y fut-il que toutes les villes environnantes se soumirent à lui : Creil, Chantilly, Gournay-sur-Aronde, Luzarches, Choisy, Lagny, firent leurs actes d'obéissance; enfin les seigneurs de Montmorency et de Mouy prêtèrent serment.

Tout allait donc à merveille ; aussi, arrivée à Saint-Denis, la Pucelle vint-elle de nouveau trouver le roi, et, se jetant à ses genoux, le supplia-t-elle, puisqu'il n'avait plus besoin de son secours, de la laisser partir, disant au roi, tout en pleurant de grosses larmes, qu'elle sentait bien qu'elle ne pouvait plus lui être utile, et que ses voix lui avaient dit que si elle restait encore dans l'armée, il ne lui arriverait plus que malheur. Le roi lui demanda quel était ce malheur qui devait lui arriver : Jehanne lui répondit qu'elle devait être blessée d'abord et prise ensuite. Mais le roi ne voulut entendre à rien, disant que si elle était blessée, ce qu'à Dieu ne plaise, il en serait ce qui avait déjà été, c'est-à-dire qu'elle serait guérie promptement, et que, si elle était prise, il vendrait la moitié de son royaume pour la racheter. Jehanne se releva en secouant la tête, et voyant qu'elle ne pouvait rien obtenir du roi, elle alla faire ses dévotions dans l'église, afin, s'il lui arri-

vait malheur, de se trouver au moins dans la grâce de Dieu.

Le lendemain, on résolut de s'avancer vers Paris, et l'on quitta Saint-Denis pour venir camper à La Chapelle. Jehanne marchait tristement à cheval, tandis que son jeune frère la suivait portant sa lance, et le sire Daulon son étendard, lorsqu'elle aperçut, suivant la même route qu'elle, un soldat donnant le bras à une femme de mauvaise vie. Jehanne avait fort défendu, en tout temps, que les femmes de ce genre suivissent l'armée; aussi lui fit-elle dire à l'instant par frère Paquerel de se retirer. Mais, au lieu de lui obéir, la femme lui répliqua insolemment; et comme Jehanne s'avançait pour la chasser elle-même, le soldat s'élança au devant d'elle, l'épée à la main, disant qu'il y avait trop longtemps que de braves gens d'armes comme eux obéissaient à une femme, et qu'il était bien l'heure que cela changeât. Jehanne, habituée à se voir respectée comme un chef de guerre, ne put souffrir une telle insolence; elle tira son épée; mais réfléchissant que, si elle frappait du tranchant, elle pouvait le tuer, elle le frappa du plat sur son casque, en lui ordonnant de se retirer; mais si faible qu'eût été le coup, l'heure de cette bonne épée, qui avait tant de fois résisté à des chocs bien autrement rudes, était venue, la lame vola en morceaux, et la poignée seule resta dans la main de Jehanne.

En ce moment, le roi, qui avait entendu quelque bruit, accourut de sa personne pour voir ce qui se passait, et il aperçut Jehanne qui regardait tristement sa lame brisée et la poignée inutile. Alors on lui raconta ce qui s'était passé, et s'approchant de la jeune fille :

— Jehanne, lui dit-il, vous auriez dû frapper avec le bâton de votre lance, et non avec cette bonne épée qui vous était venue divinement.

— Et elle s'en va comme elle était venue, dit Jehanne; car, croyez-moi bien, sire, c'est le dernier avertissement de Dieu qui me dit que je dois me retirer.

Alors le roi se mit à rire de cette persévérance à croire au malheur, et pour consoler Jehanne de la perte qu'elle venait de faire, il lui offrit sa propre épée; mais Jehanne refusa, disant qu'elle en prendrait quelque autre aux Anglais.

En effet, comment croire aux pressentimens de cette jeune fille, quand sa réputation croissait de tout côté, et quand chacun s'adressait à elle comme à une prophétesse et à une sainte? A Troyes, plusieurs femmes étaient venues la supplier de servir de marraine à leurs enfans, et elle en avait tenu jusqu'à trois sur les fonts de baptême, donnant le nom de Jehanne aux filles et le nom de Charles aux garçons. A Lagny, on était accouru la chercher pour qu'elle priât près de la couche d'un enfant qui depuis trois jours semblait mort, et que le prêtre ne voulait pas baptiser, disant qu'il était trépassé; et Jehanne était venue près de cette couche, s'était agenouillée et avait prié; alors l'enfant avait ouvert les yeux, si bien que le prêtre avait profité de ce moment et l'avait ondoyé, disant hautement que c'était à la prière de Jehanne que Dieu avait fait ce miracle. Enfin, pendant qu'elle était à Compiègne, tout dernièrement encore, le comte d'Armagnac, qui était un des premiers du royaume, lui avait écrit, à elle, pauvre et ignorante paysanne, pour lui demander auquel des

trois papes qui se disputaient le trône de saint Pierre il lui fallait accorder sa croyance, lui promettant de reconnaître celui qu'elle reconnaîtrait.

C'étaient, certes, là de grands honneurs, et qui eussent ébloui toute autre que Jehanne; mais Jehanne, au contraire, était plus humble et plus modeste que jamais, car elle sentait que Dieu se retirait d'elle chaque jour.

Le même soir, les Français se présentèrent devant Paris, qui était défendu par messire Louis de Luxembourg, par l'évêque de Thérouenne, par un chevalier anglais nommé sire Jehan Ratcliff, et par trois mille hommes à peu près, sans compter ceux des bourgeois qui, ayant pris part dans le temps au massacre des Armagnacs, étaient plus intéressés encore que les Anglais à ce que le roi ne reprît point sa capitale, sachant bien que. Paris repris, il n'y aurait pas de merci pour eux. Les Français passèrent au dessous de Montmartre, et vinrent se ranger en bataille depuis la porte Saint-Honoré jusqu'à la butte aux Pourceaux. Là, ils établirent une batterie de canons, et tirèrent plusieurs coups pour en essayer la portée. Elle était bonne, et les boulets portèrent jusque dans la ville. Aussitôt Anglais et bourgeois coururent aux murailles : il y avait aussi un corps de Bourguignons parmi eux; ce qui était facile à reconnaître à la croix vermeille qu'ils portaient sur leur étendard.

Mais ce soir-là il n'y eut rien autre chose que quelques coups de canon échangés. A l'aspect de l'ennemi, au bruit des bombardes, à l'odeur de la poudre, Jehanne avait repris son ancien courage et s'était chargée de conduire l'assaut, tandis que les ducs d'Alençon et de Bourbon se tien-

draient tout armés avec leurs gens derrière la butte aux Pourceaux, qui les mettait à l'abri de l'artillerie de la place, pour tomber sur les assiégés, s'ils tentaient quelque sortie.

Cependant, malgré ces préparatifs, les Parisiens croyaient pouvoir demeurer tranquilles pendant la journée du lendemain; car c'était le jour de la nativité de Notre-Dame, et ils ne croyaient pas que les Français osassent attaquer la ville pendant une si grande solennité; aussi leur terreur fut-elle grande lorsque vers onze heures à peu près ils entendirent les cloches, qui venaient de sonner la messe, hurler le tocsin, et qu'ils virent nombre de gens courir par la ville, en criant : Alarme! alarme! les Armagnacs sont aux remparts! Paris est pris! tout est perdu! Mais le son des cloches et les cris des fuyards, loin d'intimider la garnison, lui donna courage.

Anglais, Bourguignons et bourgeois coururent aux murailles, et ils virent qu'effectivement l'assaut était commencé, mais que les choses étaient loin d'être en aussi bon train pour les Français que le disaient ces prétendus fuyards, qui n'étaient autres que des partisans du roi Charles, lesquels, à l'aide de ces cris, avaient espéré soulever la ville.

En effet, quel que fût le courage des assaillans, leur tâche était difficile, pour ne pas dire impossible. Ils s'étaient bien emparés de la première barrière, à laquelle ils avaient mis le feu, et, la Pucelle et le sire de Saint-Vallier en tête, ils avaient pénétré dans le boulevard du dehors; mais, arrivés là, ils avaient trouvé qu'il leur restait encore deux fossés à franchir avant d'arriver à la muraille. La Pucelle, à la tête des plus braves, franchit le premier

au milieu d'une grêle de flèches, de traits d'arbalètes, et de mitraille lancée par les canons et les bombardes. Mais le premier fossé franchi, il se trouva que le second était profond et plein d'eau. Cependant cet obstacle, dont Jehanne n'avait point été prévenue, quoique plusieurs dans l'armée française le connussent, qui s'étaient tus par envie, ne parut point à Jehanne devoir lui faire renoncer à l'assaut; elle parvint sur le point le plus élevé du fossé, et, agitant son étendard, elle appela à elle ceux des chevaliers et des gens d'armes qui étaient désignés pour l'attaque, et qui accoururent conduits par le maréchal de Retz.

Alors Jehanne ordonna d'apporter des fascines, des poutres, tout ce que l'on trouverait enfin d'apte à frayer un chemin solide à travers cette eau et cette fange, et elle s'avança elle-même jusqu'au bord du fossé pour en sonder la profondeur avec la lance de son étendard, criant à haute voix : « Rendez-vous, bonnes gens de Paris! rendez-vous, de par Jhésus! car si vous ne vous rendez pas avant la nuit, nous entrerons de force dans la ville, et vous serez tous mis à mort, sans pitié ni mercy. » Mais en ce moment même, un des arbalestriers l'ajusta, et lui traversa la cuisse avec son vireton.

Jehanne tomba, car la blessure était cruelle, et comme on la crut morte, chacun commença de fuir. Alors elle remit son étendard aux mains du premier soldat qui se trouvait près d'elle, et lui commanda de monter sur le haut du fossé, et de l'agiter de toute sa force, afin qu'on vît qu'elle n'était que blessée. Le soldat fit ce qui lui était ordonné; mais, pendant qu'il secouait l'étendard et criait

A l'assaut! à l'assaut! un trait l'atteignit au pied; il se baissa alors pour arracher le fer de sa blessure, et, afin de mieux voir, releva la visière de son casque; mais au moment même un second trait l'atteignit au visage, et le renversa mort.

En ce moment, le sire de Daulon arrivait : il vit Jehanne couchée sur le talus du fossé, et la terre tout autour d'elle hérissée des flèches qu'on lui lançait. Il voulut alors la prendre par dessous les bras et l'éloigner de la bataille; mais Jehanne, de ce ton qu'elle savait prendre quand elle voulait être obéie, lui ordonna de n'en rien faire, mais au contraire de ramasser son étendard et de rallier les Français. Alors, le sire de Daulon, secondé par le maréchal de Retz, appela si haut et si ferme que chacun accourut. Pendant ce temps, Jehanne avait arraché le vireton de la plaie; mais, comme elle souffrait horriblement, elle était restée couchée à la même place, ordonnant toujours que l'on comblât le fossé. Alors, encouragé par tant d'héroïsme dans une femme, chacun se mit à la besogne. C'était, comme nous l'avons dit, une œuvre presque impossible, tant l'eau était profonde. Toute la journée se passa donc à jeter des fascines dans le fossé sans pouvoir le combler, et, quoique blessée depuis plus de cinq heures sans qu'aucun appareil eût été mis à sa blessure, Jehanne était encore là, ordonnant l'attaque et ne voulant point qu'on abandonnât l'assaut, lorsque vint un ordre du roi de se retirer vers Saint-Denis. Si positif que fût cet ordre, Jehanne ne voulait point y obéir, disant que si l'on voulait s'entêter à l'assaut, on aurait Paris avant qu'il fût deux heures; deux fois le duc d'Alençon l'envoya cher-

cher sans qu'elle consentît à se retirer : enfin, comme il l'aimait fort, il vint la querir lui-même. Jehanne alors se décida à s'éloigner, et, se remettant sur ses jambes, elle se retira enfin, mais avec un si merveilleux courage que, malgré cette terrible blessure qu'elle avait reçue, à peine s'apercevait-on qu'elle boitât.

La retraite des Français ne fut troublée que par les décharges d'artillerie qui les poursuivirent; mais les assiégés s'en tinrent là, n'osant sortir de la ville, de peur des embuscades. Cela permit aux assiégeans de ramener leurs morts, qui étaient en grand nombre; mais comme ils n'avaient point le temps de leur creuser des fosses, ils les entassèrent dans une grange des Mathurins, et les y brûlèrent.

Les Français regagnèrent pendant la nuit Saint-Denis, où ils s'arrêtèrent. Là on fit le rapport au roi de tout ce qui s'était passé, et le duc d'Alençon et le maréchal de Retz lui racontèrent comment Jehanne avait fait tout ce qu'elle avait pu pour se faire tuer. Alors le roi la vint trouver en son logement, où elle avait une forte fièvre, et lui fit de grandes remontrances sur le découragement qui l'avait prise. En voyant le roi, Jehanne se mit à pleurer, et lui avoua qu'elle aimait mieux mourir que de tomber aux mains des Anglais, comme ses voix lui avaient dit que la chose devait arriver si elle ne retournait pas dans son village. Alors le roi, pour lui rendre son courage, lui dit de guérir d'abord, et qu'ensuite il lui donnerait congé de faire tout ce qu'elle voudrait. Le même soir, Jehanne fit former un trophée de ses armes, les vouant à Saint-Denis; et comme, quelques jours après,

grâce à sa grande jeunesse et à la force de sa constitution, sa blessure était refermée, elle ordonna une messe dans la basilique royale, et, après s'être prosternée devant l'autel du martyr et avoir remercié Dieu, la Vierge et les saints des faveurs qu'ils lui avaient accordées, elle suspendit elle-même ses armes à la colonne la plus proche de la châsse qui renfermait les reliques du saint apôtre. Puis, cette pieuse cérémonie achevée, elle s'en alla chez le roi lui demander le congé qu'il lui avait promis.

Mais pendant ce temps, on avait remontré à Charles quelle faute ce serait à lui que de laisser s'éloigner, au moment où rien n'était décidé encore, celle que tout le monde, depuis le premier capitaine jusqu'au dernier soldat, regardait comme son bon génie; de sorte que Charles répondit à Jehanne que ce qu'il lui avait promis était pour lui rendre son courage; mais que maintenant qu'elle était guerie, cétait lui au contraire qui la suppliait de ne point se retirer, lui affirmant que les gens les plus experts de son conseil lui avaient dit que si elle se retirait, tout était perdu. Jehanne voulut insister; mais aux premiers mots qu'elle dit, et à la connaissance qu'elle avait du caractère du roi, elle vit bien que c'était peine perdue, et que c'était un parti pris de ne pas la laisser s'éloigner. Alors la pauvre enfant se résigna. Comme le roi lui offrait de nouvelles armes, elle les accepta, à l'exception de l'épée, disant, comme la première fois, qu'elle en prendrait une aux Anglais à la première occasion, ce qu'effectivement elle avait fait.

En effet, à partir de ce moment, et pour lui donner plus d'importance encore, le roi augmenta le train de Jehanne,

et le porta à la hauteur de celui de ses premiers capitaines : il lui délivra ces lettres de noblesse qu'il lui avait offertes, lui permit de faire venir près d'elle son second frère, lui donna douze chevaux de main, et un trésor particulier pour payer le petit corps d'armée qu'à compter de cette heure elle devait commander en personne; mais toutes ces faveurs ne purent distraire Jehanne de cette triste pensée qu'elle devait tomber bientôt aux mains des Anglais; elle se résigna, mais ne se consola point.

Le conseil avait décidé que le roi se retirerait de l'autre côté de la Loire, et cette décision fut exécutée; Charles revint à Gien, en suivant la route de Lagny, de Bray et de Sens, et en laissant des gouverneurs dans les villes qu'il avait conquises : ainsi Ambroise de Loré demeura à Lagny, Jacques de Chabannes à Creil, Guillaume de Flavy à Compiègne, et le comte de Vendôme à Saint-Denis et à Senlis; quant à la Pucelle, elle suivit le roi avec les autres chefs de guerre.

A peine les Français avaient-ils quitté les environs de Paris, que le duc de Bedford revint dans la capitale, où le duc de Bourgogne arrivait de son côté avec un sauf-conduit de Charles, sous prétexte de traiter de la paix; mais lorsque les deux beaux-frères se trouvèrent en présence, le duc de Bedford fit si bien que les belles résolutions du duc Philippe s'évanouirent, et que les sentimens éveillés par la lettre de Jehanne firent place à ceux suscités par l'ambition; il est vrai que peu de cœurs eussent résisté à des offres pareilles à celles qui étaient faites au duc de Bourgogne. Le duc de Bedford lui abandonnait la régence de Paris, se contentait de son gouvernement de Norman-

die, et lui promettait la Brie et la Champagne; il en résulta que, quoiqu'en même temps qu'on publiait la nouvelle régence, on publiât aussi le traité de Compiègne, il était évident que, pour cette fois encore, l'espoir de la paix était, sinon entièrement détruit, au moins très fort reculé.

Après quinze jours de conférences dans la ville de Paris, les deux princes se séparèrent : le duc de Bedford se retirant dans son gouvernement de Rouen, et le duc Philippe revenant à Bruges pour épouser madame Isabelle, fille du roi Jean Ier de Portugal, et pour y fonder l'ordre de la Toison-d'Or.

Pendant ce temps, comme on le pense bien, la trève jurée ne s'observait guère, et ni Anglais, ni Français, ni Bourguignons ne s'en souciaient le moins du monde. Le duc d'Alençon avait envoyé ses gens, sous la conduite d'Ambroise de Loré, gouverneur de Lagny, pour reconquérir son apanage de Normandie; le conseil du roi, de son côté, en était revenu à l'ancien projet de s'assurer de toutes les villes qui commandaient le cours de la Loire, et le sire d'Albret, vaillamment secondé par Jehanne, venait de prendre d'assaut Saint-Pierre-le-Moutier. Cette prise, un des plus beaux faits d'armes de la Pucelle, avait rendu un si grand courage aux Français, que, contre l'avis de Jehanne, le maréchal de Boussac et le sire d'Albret étaient allés du même pas mettre le siége devant La Charité; mais, par le résultat de cette entreprise, on reconnut encore une des dernières lueurs de cette inspiration qui s'éteignait dans la Pucelle; les Français furent repoussés par Perrin Grenet, qui commandait la ville, et

furent forcés de se retirer en abandonnant leurs canons : cet échec prédit par Jehanne augmenta encore sa renommée en réalisant sa prédiction.

Cependant les nouvelles qui arrivaient de la capitale et de ses environs étaient telles, que les yeux du roi et de son conseil se reportaient de ce côté. Non-seulement les garnisons françaises avaient presque toutes réussi à se maintenir, mais encore les habitans de Melun avaient chassé les Anglais de chez eux, et remis leur ville au commandeur de Giresme; Saint-Denis, de son côté, avait été surpris, et était redevenu français; enfin Lahire, qui ne cessait de faire la guerre en partisan, s'était emparé de Louviers, et étendait ses courses jusqu'aux portes de Rouen, qu'il avait même failli prendre par le complot de quelques bourgeois; il n'y avait pas jusqu'à Paris, qui s'était si bien défendu l'année précédente, qui, abandonné qu'il semblait être par le duc de Bedford et le duc Philippe aux pillages et aux rapines d'une garnison moitié picarde, moitié bourguignonne, ne se remplît de mécontens : c'étaient de riches nouvelles, comme on le voit, pour le parti du roi Charles, et dont chacun était d'avis de profiter. Aussi son conseil décida-t-il qu'au retour du printemps, on reporterait la guerre de ce côté; en attendant, on fit de grandes proclamations pour rassembler les troupes, et de grands appels au peuple pour avoir de l'argent.

Sur ces entrefaites, une conjuration qui s'ourdissait à Paris, quoique découverte et réprimée, donna de nouvelles espérances à ceux qui suivaient le parti du roi; car elle leur prouva qu'ils avaient des intelligences dans la

capitale. Quelques seigneurs de Paris reunis à ceux du parlement et du Châtelet, après s'être adjoints quelques marchands et gens de métiers, avaient résolu d'introduire les Français dans la capitale : un carme, nommé Pierre Dallée, était le messager qui portait et qui rapportait les lettres entre ceux du dedans et ceux du dehors ; mais les gardes de la porte Saint-Denis, étonnés de voir toujours passer et repasser ce carme, l'arrêtèrent un matin et le conduisirent en prison ; là, comme il ne répondait à toutes les questions qu'en déniant qu'il fût pour quelque chose dans les affaires politiques, on le mit à la torture, où la force des tourmens lui fit tout avouer : six têtes furent tranchées aux Halles, et plus de cinquante cadavres retrouvés sur les bords de la Seine.

Le moment était donc favorable pour reprendre les hostilités : Jehanne partit avec son petit corps d'armée, et parvint jusqu'à Lagny sans rencontrer d'Anglais. Là, elle apprit qu'un brave mais impitoyable capitaine, nommé Franquet d'Arras, faisait, avec quatre cents hommes à peu près qu'il avait réunis sous ses ordres, les courses les plus désastreuses pour les bonnes gens du parti du roi, car il ne recevait personne à rançon, ni hommes ni femmes, pillant et égorgeant tout ce qui n'était pas Anglais ou Bourguignon. Jehanne ne voulut point passer si près d'un pareil homme et laisser ses crimes sans punition. Elle sortit de Lagny avec un nombre de soldats pareil à celui qu'elle avait à combattre, et, à une lieue de la ville, elle rencontra celui qu'elle cherchait ; elle marcha droit à lui, et l'attaqua aussitôt avec la même vigueur qu'elle avait montrée aux premiers jours. Mais les quatre cents archers

de Franquet étaient de vaillans archers qui tinrent ferme, et qui deux fois à coups de flèche repoussèrent les troupes royales; mais deux fois Jehanne les ramena à la bataille; et enfin Franquet et ses partisans furent forcés de se renfermer dans un petit fort, à peu près imprenable pour la Pucelle et ses gens, qui n'avaient point de canons. Dans ce moment, par bonheur, Jehan de Foucault, qui commandait à Lagny, arriva avec une partie de la garnison et de l'artillerie : les batteries furent donc dressées, on battit en brèche, et aussitôt qu'elle fut praticable on donna l'assaut. Franquet et ses soldats se battirent en désespérés; mais ils avaient affaire encore à plus terrible qu'eux : une partie des partisans fut passée au fil de l'épée, l'autre se rendit à merci; le capitaine Franquet d'Arras était au nombre de ces derniers.

Alors arrivèrent les juges de Lagny et le bailly de Senlis, qui réclamèrent Franquet comme traître, larron et meurtrier. De son côté, Jehanne déclara que, comme il était son prisonnier, elle ne le rendrait à personne, comptant l'échanger contre le seigneur de Loré, qui venait d'être pris : mais à ceci il lui fut répondu que cet échange était devenu impossible, le seigneur de Loré étant mort en captivité. Sur cette assurance, elle abandonna Franquet et le remit au bailly en disant : « Faites de lui ce que justice voudra. » Le procès dura quinze jours, et Franquet, après avoir avoué tous ses crimes, eut la tête tranchée.

Pendant ce temps, une nouvelle conspiration venait d'éclater à Paris, et, réprimée comme la première, n'en avait pas moins fait une profonde impression, tant elle avait

été près de réussir. Un des prisonniers de guerre de la Bastille, qui avait payé sa rançon, et qui, étant déjà presque élargi, allait et venait à son plaisir, trouva un jour le geôlier endormi sur un banc de la cour; il s'approcha alors doucement de lui, et lui enlevant le trousseau de clefs qu'il avait à sa ceinture, il ouvrit la prison de trois de ses camarades, et tous quatre, armés de couteaux et de bâtons, s'en vinrent tomber sur les gardes dont ils massacrèrent quelques-uns avant que ceux-ci n'eussent eu le temps de se reconnaître, si bien qu'ils allaient peut-être se rendre maîtres de la Bastille, lorsque le sire de l'Isle-Adam, gouverneur de Paris, qui faisait sa ronde avec une troupe de gens d'armes dans les environs, accourut aux cris de ceux que l'on égorgeait, et, entrant à cheval dans la cour, une hache à la main, fendit la tête du chef du complot : les autres alors furent pris, mis à la torture, avouèrent qu'ils avaient voulu prendre le château pour le livrer aux gens du roi, et, condamnés à mort, furent décapités et jetés à la rivière.

Cette nouvelle parvint à Jehanne comme elle était à Lagny, et elle avait déjà résolu de marcher sur Paris, afin de profiter des bonnes intentions qu'elle y voyait éclater, lorsqu'elle apprit une autre nouvelle bien autrement importante. Le duc de Bourgogne, qui plus que jamais s'était refait Anglais, arrivait avec une forte armée et avait mis le siége devant Compiègne, où commandait, comme nous l'avons dit, le sire de Flavy. Jehanne résolut d'aller au plus pressé : elle envoya devant elle Jacques de Chabannes, Regnault de Fontaine et Xaintrailles, faisant dire par eux au gouverneur de tenir ferme et qu'elle arri-

vait. En effet, ses derniers ordres donnés, elle s'arrête à Crépy un seul jour pour y faire ses dévotions, puis, la nuit venue, elle part pour Compiègne, où elle pénètre sans obstacle, à la faveur de l'obscurité, quoique la ville fût entourée presque de tous côtés, et que le sire de Luxembourg, le sire de Noyelles, sir John Montgommery et le duc lui-même gardassent les points principaux.

Le matin, Jehanne se rendit à l'église Saint-Jacques pour y entendre la messe, comme c'était son habitude toutes les fois qu'elle se trouvait dans un village. A peine sut-on qu'elle y était, que l'église se remplit de monde, et surtout de femmes et d'enfans. Elle était appuyée contre une colonne, s'agenouillant aux endroits indiqués, priant dévotement et pleurant tout en disant ses prières. Tant que dura la messe on se contenta de la regarder sans la distraire; mais à peine la messe fut-elle finie, que la foule se précipita vers elle, demandant à baiser un petit anneau d'or qu'elle portait au doigt, et sur lequel étaient gravés trois croix et le nom de Jésus; alors Jehanne abandonna ses mains à ces bonnes gens, et comme un de ceux qui étaient à genoux devant elle lui demandait ce qu'elle avait à les regarder si tristement :

— Hélas ! mes bons amis et mes chers enfans, répondit-elle, je vous le dis en toute assurance : Il y a un homme qui m'a vendue ; je suis trahie, et bientôt je serai livrée à la mort. Priez donc Dieu pour moi, je vous en supplie ; car bientôt je ne pourrai plus servir mon roi ni le noble royaume de France.

Alors toute cette foule, entendant ces paroles, se mit à pleurer et à sangloter, lui disant d'indiquer le traître, si

elle le connaissait, et qu'il en serait fait bonne justice. Mais Jehanne se contenta de secouer tristement la tête, et, sortant de l'église, elle revint chez elle suivie par cette foule, qui resta encore longtemps devant la porte de sa maison, dans l'espérance de la revoir.

Jehanne passa la journée en prières. Comme Jésus sur la montagne des Oliviers, elle buvait sans doute le calice que quelque ange lui apportait. Puis comme, la veille, elle avait dit à la troupe qui l'accompagnait de se tenir prête à faire une sortie vers les quatre heures après-midi, Poton le Bourguignon, un de ses capitaines, vint à l'heure convenue lui annoncer que ses gens d'armes étaient prêts et qu'on n'attendait plus qu'elle.

Jehanne était vêtue de son costume habituel, c'est-à-dire qu'elle avait une armure d'homme recouverte d'un surcot de velours rouge brodé or et argent; une forte épée qu'elle avait conquise à Lagny sur un Bourguignon; car, ainsi qu'on l'a vu, depuis qu'elle avait brisé l'épée de Fierbois, elle ne voulait plus se servir que de celles qu'elle prenait à l'ennemi et de sa petite hache d'armes. Elle monta à cheval, prit son étendard des mains de son écuyer, puis ayant fait une ou deux fois encore le signe de la croix, et ayant recommandé à ceux qui la regardaient partir de prier pour elle :

— Allons! dit-elle à Poton, et, mettant son cheval au trot, elle se dirigea vers la porte où l'attendait sa troupe. Au même instant la porte fut ouverte, et Jehanne, suivie de cinq ou six cents gens d'armes à peu près, s'élança dans la plaine et vint fondre sur les quartiers du sire de

Noyelles, au moment où Jehan de Luxembourg et quelques uns de ses cavaliers se trouvaient là, y étant venus pour examiner la ville de plus près.

Rien ne pouvait faire prévoir cette sortie, aussi le premier effet en fut-il terrible : tous les gens du sire de Noyelles étaient surpris sans armes, et Jehan de Luxembourg seul, avec les cavaliers qu'il conduisait, essaya de faire résistance, tandis qu'un messager courait ventre à terre à son quartier pour y demander du secours. Pendant ce temps, les Français sabraient à qui mieux mieux, renversant tout ce qui résistait, et pénétrant jusqu'aux logis de sir John Montgommery. Alors chacun se mit hâtivement sur pied; car le cri : *la Pucelle! la Pucelle!* avait retenti d'un bout à l'autre du camp : bientôt des masses dix fois plus nombreuses que ne l'était la petite troupe des assaillans, s'avancèrent contre eux, et force leur fut de reculer. La Pucelle menait la retraite comme elle avait mené l'attaque, la dernière à l'une comme la première à l'autre, se retournant chaque fois qu'elle était trop pressée, et, à chaque fois qu'elle se retournait, voyant reculer devant son étendard toute cette masse d'ennemis. Mais en arrivant à la barrière, elle ne put empêcher qu'un peu de désordre ne se mît dans sa troupe; chacun voulait rentrer le premier, et il y avait lutte pour passer. Jehanne vit que si elle ne donnait pas un peu de temps à ses hommes, la moitié serait étouffée dans les portes ou jetée du haut du pont au fond des fossés. Elle se retourna une dernière fois pour charger l'ennemi ; c'était la troisième : l'ennemi recula. Jehanne le poursuivit avec une centaine d'hommes à peu près, qui formaient son arrière-garde; mais

lorsqu'elle revint, elle trouva que les Anglais s'étaient glissés entre elle et le boulevard; alors elle tira son épée, ce qu'elle n'avait point encore fait de la journée, et chargea pour s'ouvrir un passage. Les Anglais furent renversés du choc, car c'étaient les plus hardis qui étaient restés avec la plus brave; mais en arrivant à la barrière, Jehanne trouva que la barrière était fermée, et que, malgré ses cris, personne ne venait l'ouvrir. Alors il lui fallut essayer de faire retraite à travers champs; elle se retira donc outre la rivière de Compiègne, afin de gagner, ou bien le large, ou bien quelque autre porte qu'on lui ouvrirait; mais quand on la vit ainsi abandonnée avec une centaine d'hommes à peine, les plus lâches reprirent cœur et se ruèrent sur elle. Attaquée par devant, coupée en arrière, force fut alors à Jehanne de s'arrêter et de faire face à l'ennemi; la lutte fut longue et terrible : Poton le Bourguignon fit des prodiges de valeur, et Jehanne des miracles. Enfin, un archer picard qui s'était glissé entre les pieds des chevaux parvint jusqu'à elle, la saisit par son surcot de velours, et la tira si violemment à lui qu'il la renversa de son cheval. Cependant à l'instant même Jehanne se remit sur pied et continua de se défendre; mais enfin ses forces s'épuisèrent, elle tomba sur un genou; elle jeta un dernier regard sur ses soldats; chacun combattait pour son compte, nul ne pouvait la secourir; elle comprit que tout était perdu pour elle, que l'heure fatale prédite par ses voix était arrivée, et elle rendit son épée à Lionel, bâtard de Vendôme, qui lui parut le plus considérable de ceux qui l'entouraient.

Aussitôt un grand cri s'éleva qui parcourut le camp des

Bourguignons et qui devait retentir par toute la France : « Jehanne la Pucelle est prisonnière ! »

Cet événement arriva le 28 mai 1430.

XI

LE PROCÈS.

Ce fut une grande joie, comme on le pense bien, que la prise de Jehanne, au quartier des Bourguignons et des Anglais ; on eût dit que l'on y avait gagné quelque bataille pareille à Crécy, à Poitiers et à Azincourt, et que c'était le roi de France lui-même qui y était prisonnier. En effet, cette pauvre fille, maintenant chargée de chaînes, était le plus terrible adversaire qu'ils eussent rencontré sur la terre de France ; avant son apparition, ils avaient presque conquis le royaume ; tandis qu'au contraire, depuis qu'elle avait paru, ils n'avaient compté que par défaites et avaient reperdu les deux tiers de la France.

Aussi chacun se hâta-t-il d'accourir au quartier du sire de Luxembourg pour voir la prisonnière que le bâtard de Vendôme lui avait remise. Le duc de Bourgogne y vint comme les autres, et même des premiers ; et comme il s'enferma seul avec elle, nul ne sait sur quel sujet roula leur conversation ; seulement on remarqua qu'en quittant Jehanne, c'était le duc qui semblait le vaincu et la jeune fille la victorieuse.

Et cependant le péril que courait Jehanne était imminent ; des courriers avaient été envoyés au duc de Bedford, au comte de Warwick et à l'évêque de Winchester, et trois jours s'étaient écoulés à peine que les Anglais, ardens à la vengeance, avaient fait adresser au duc de Bourgogne, par frère Martin, maître en théologie et vicaire général de l'inquisiteur de la foi au royaume de France, la sommation suivante :

« Usant des droits de notre office et de l'autorité à nous commise par le saint siége de Rome, nous requérons instamment, et enjoignons, en faveur de la foi catholique et sur les peines de droit, d'envoyer et amener par devant nous prisonnière ladite Jehanne, véhémentement soupçonnée de plusieurs crimes sentant hérésie, pour être, selon le droit, par devers nous procédé contre elle par le promoteur de la sainte inquisition. »

Mais ni le duc de Bourgogne, ni le sire de Luxembourg n'étaient disposés à obtempérer à cette réquisition : ils savaient que livrer cette jeune fille aux Anglais, c'était la livrer à la mort, et le duc de Bourgogne, qui avait reçu ses lettres, et qui s'était entretenu près d'une heure avec elle à l'instant où elle avait été prise, savait mieux que personne que c'était une noble héroïne, et non pas, comme le disaient ses ennemis, une misérable sorcière. Il fut donc convenu entre lui et Jehan de Luxembourg qu'on ne ferait aucune réponse aux Anglais, et qu'on attendrait, avant de rien décider sur la prisonnière, des nouvelles du roi de France.

Cependant ces nouvelles devaient arriver dans un certain délai, afin de produire quelque efficacité. Il y avait

un traité de guerre entre le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre, par lequel ce dernier pouvait réclamer certains prisonniers moyennant dix mille livres de rançon; seulement il fallait que ce fût un roi, un prince du sang royal, un connétable, un maréchal de France ou un général. Or, comme Jehanne n'avait aucun grade positif dans l'armée, le duc de Bourgogne pouvait s'excuser sur ce point, dans le cas où, moyennant une rançon égale ou supérieure à celle qu'il attendait du roi d'Angleterre, il la rendrait au roi de France.

Mais le duc de Bourgogne attendit vainement : Charles VII, qui avait retenu la pauvre fille de Domremy au moment où elle avait voulu se retirer, en lui disant que, si elle était prise, il vendrait pour la racheter la moitié de son royaume, Charles VII n'envoya point de messager à Paris, Charles VII n'offrit point de rançon. Ainsi, à peine la couronne était-elle affermie sur sa tête, qu'il oubliait celle qui l'y avait posée : il est vrai qu'il en était alors au plus tendre de ses amours avec Agnès Sorel.

Six semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles les Anglais, voyant qu'ils ne pouvaient obtenir aucune réponse du duc de Bourgogne, assemblèrent plusieurs conseils; chacun de ces conseils fut suivi d'une nouvelle sommation, mais toutes furent inutiles.

Cependant la réponse du régent d'Angleterre était parvenue : il consentait à traiter Jehanne en général d'armée, et à offrir pour elle une somme égale à celle qu'il eût offerte pour un roi ou pour un prince royal, c'est-à-dire dix mille livres. En même temps, on invitait Pierre Cauchon, le même qui avait été chassé de son diocèse, lorsque la

ville de Beauvais s'était faite française, à réclamer Jehanne, tant en son nom qu'au nom du roi d'Angleterre, sous prétexte qu'ayant été arrêtée sur les terres de sa juridiction, c'était à lui d'instruire son procès. Pierre Cauchon résista quelque temps : une fois chargé du procès de Jehanne, il se trouvait placé entre la vengeance des Anglais s'il la reconnaissait innocente, et l'exécration de la postérité s'il la déclarait coupable. L'évêque crut alors se tirer d'affaire en répondant qu'il devait, avant de rien décider par lui-même, prendre l'avis de l'Université de Paris. On le pressa de prendre cet avis; Pierre Cauchon tarda tant qu'il put, mais enfin il fut forcé d'écrire. L'Université se composait en grande partie de docteurs vendus aux Anglais : la réponse fut donc que puisque Jehanne avait été prise dans son diocèse, il devait la réclamer et instruire son procès.

Pendant ce temps, la prisonnière, conduite d'abord au château de Beaulieu, avait été transférée ensuite dans celui de Beaurevoir, situé à quatre lieues de Cambrai, où elle trouva la femme et la sœur de Jehan de Luxembourg. Les deux nobles dames étaient d'abord fort prévenues contre Jehanne, qu'elles regardaient comme sorcière, ou tout au moins comme hérétique; mais au premier aspect de leur captive, en voyant cette simplicité, cette modestie, cette chasteté empreintes dans toute sa personne, elles se laissèrent aller à un mouvement d'intérêt qui fit bientôt place à une pitié réelle et profonde. Un mois après, Jehanne était devenue leur amie.

Aussi leur premier et leur seul désir était-il de la sauver. Plusieurs fois elles obtinrent du sire de Luxembourg,

impatient du silence de la France et effrayé des menaces de l'Angleterre, de nouveaux délais. Cinq mois s'écoulèrent ainsi.

Pendant ces cinq mois, comme on le pense bien, les Anglais n'avaient point ralenti leurs poursuites. L'évêque de Beauvais, pressé par cette Université même à laquelle il avait déclaré s'en référer, était parti le 15 juillet de Paris avec un notaire apostolique et un envoyé de l'Université. Le 16, une seconde sommation fut signifiée au duc de Bourgogne et à Jehan de Luxembourg, au nom du roi d'Angleterre : dans cette sommation, le régent réclamait Jehanne comme un des principaux généraux du roi de France, et offrait en conséquence à Jehan de Luxembourg la somme portée au traité, c'est-à-dire dix mille livres, ce qui faisait à peu près soixante-dix mille francs de notre monnaie; de plus, une rente viagère de trois cents livres était assignée à Lionel, bâtard de Vendôme, auquel, comme nous l'avons vu, elle avait rendu son épée.

Les offres étaient pressantes et le refus dangereux : tous les jours le sire de Luxembourg racontait à sa sœur et à sa femme la marche ascendante des choses, et tous les jours ces deux nobles femmes obtenaient de lui qu'il ne prît encore aucune décision. On espérait éternellement dans le roi de France; mais le roi de France restait froid et silencieux, préoccupé, à ce qu'il paraît, d'intérêts plus importans que celui de racheter une pauvre paysanne.

Cependant, Jehanne menait, en attendant la décision de son sort, une sainte vie qui édifiait et attendrissait tous ceux qui s'approchaient d'elle : elle passait son temps en prières et en pratiques de religion; puis, de ces mêmes

mains qui avaient manié l'épée royale et porté la bannière de Dieu, elle cousait et filait, comme au temps de sa jeunesse et de son obscurité. Ses visions étaient revenues ; et quoique ses voix ne lui parlassent plus que de résignation et de martyre, elle se sentait, sinon plus consolée, du moins plus forte à chaque fois qu'elle les avait entendues.

Enfin, vers le milieu de septembre, le sire de Luxembourg annonça à sa femme et à sa sœur qu'il ne pouvait plus reculer, et qu'il lui fallait livrer Jehanne aux Anglais. Toutes deux, à ces mots, se jetèrent à ses pieds, le suppliant de sauver la pauvre jeune fille; car on savait que la livrer aux Anglais, c'était la condamner au martyre. Jehan de Luxembourg promit d'offrir une dernière chance de salut à sa prisonnière; c'était de déclarer qu'il consentait, il est vrai, à sa cession, mais qu'elle resterait sous sa garde tant que les dix mille livres ne seraient pas payées, et que, tant que les dix mille livres ne seraient point payées, il serait libre de traiter de son rachat avec le roi de France.

Cette condition qui, au premier abord, paraît peu profitable à la prisonnière, lui ouvrait cependant un assez long délai. Le duc de Bedford n'avait point d'argent, et Jehan de Luxembourg le savait parfaitement; mais comme, à tout prendre, il en pouvait trouver, d'un jour à l'autre, soit en France, soit en Angleterre, il chargea sa femme et sa sœur d'annoncer à Jehanne qu'il avait été forcé de traiter avec les Anglais, et que, d'un moment à l'autre, elle devait se tenir prête à leur être livrée. Les deux femmes essayèrent encore de fléchir leur seigneur; mais, cette fois, il fut inflexible.

Il fallut donc annoncer cette terrible nouvelle à Jehanne. La pauvre enfant, en l'apprenant, oublia qu'elle était l'héroïne d'Orléans et la victorieuse de Jargeau, pour ne plus se souvenir de rien que de sa faiblesse et de son isolement. Du jour de sa captivité, la guerrière était disparue, et la femme seule était restée. Elle fondit en larmes comme un enfant, baisant les mains des deux femmes dont elle avait fait ses amies, comme si elle eût dû les quitter à l'instant même et leur dire adieu pour toujours. Et cependant il ne sortit point de sa bouche une prière indigne d'elle, il ne lui échappa point un seul reproche contre son roi; seulement, elle joignit les mains en s'écriant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je savais que cela devait être ainsi; car mes voix m'en avaient prévenue.

Le soir, lorsqu'elle fut remontée en sa chambre, qui était située au troisième étage d'une des tours du château, elle se mit en prières, et ses saintes lui apparurent. Alors, comme d'habitude, ses larmes se séchèrent, et elle tomba dans cette pieuse extase avec laquelle elle avait l'habitude d'attendre les ordres du Seigneur :

— Jehanne, lui dit alors la voix, nous venons pour te reconforter : tu auras fort à souffrir; mais le Seigneur te donnera le courage. Ainsi donc, à défaut d'espérance, conserve la foi.

Ces paroles indiquaient à Jehanne qu'elle était réservée à quelque sombre et terrible catastrophe; aussi, contre son habitude qui la faisait si obéissante aux ordres divins, essaya-t-elle vainement de se résigner. De toute la nuit elle ne put dormir un instant, pleurant sans cesse et se

levant de quart d'heure en quart d'heure pour se mettre en oraison devant un grand Christ d'ivoire qu'elle avait demandé que l'on transportât de la chapelle dans la chambre.

La journée du lendemain s'écoula, comme la nuit, dans les larmes et dans les prières; seulement Jehanne paraissait rouler dans son esprit quelque sombre projet. Plusieurs fois les deux femmes, effrayées, l'interrogèrent; mais elle ne leur répondit rien autre chose, sinon que : — J'aime mieux mourir que d'être remise aux Anglais.

Le soir, elle se retira à l'heure accoutumée; alors, comme la veille, elle aperçut une grande lumière, sa chambre s'éclaira, elle leva la tête et vit ses saintes; elles avaient l'air triste et presque irrité; Jehanne baissa les yeux devant leur colère.

« Jehanne, dit alors la voix, Dieu, qui voit le fond des cœurs, a lu dans le tien tes coupables pensées, et t'ordonne d'y renoncer. Le martyre conduit au ciel, et le suicide à la damnation éternelle. »

— Oh! mes saintes! mes saintes! s'écria Jehanne en se tordant les bras, j'aime mieux mourir que d'être livrée aux Anglais.

« Il en sera ce que Dieu ordonnera, dirent les voix, et ce n'est point à toi à disposer de toi-même. »

— Hélas! mon Dieu! dit Jehanne en sanglotant, pourquoi ne m'avez-vous pas laissée pauvre et obscure dans mon village?

Le lendemain, lorsque la femme du sire de Luxembourg, ne voyant pas descendre Jehanne, entra chez elle; elle trouva la jeune fille froide, pâle et étendue sur les

dalles de sa chambre ; elle avait passé la nuit dans la situation où son apparition l'avait laissée.

La dame de Luxembourg fit de vives instances à Jehanne pour qu'elle vînt comme d'habitude partager leur repas ; mais Jehanne répondit qu'elle ne le pouvait, désirant communier ; la dame de Luxembourg connaissait les pieuses habitudes de Jehanne, elle savait de plus quels puissans secours les malheureux trouvent dans la religion ; elle redescendit seule et lui envoya le chapelain.

Vers quatre heures de l'après-midi, Jehanne descendit à son tour ; sa reconnaissance paraissait plus grande que jamais pour les deux femmes qui, de ses geôlières, s'étaient faites ses amies ; mais elle les quitta longtemps avant l'heure où elle avait l'habitude de remonter.

La femme et la sœur du sire de Luxembourg n'étaient pas sans inquiétude sur ce pâle et froid désespoir qui avait succédé dans Jehanne à l'exaltation de la veille ; aussi demeurèrent-elles tard à causer ensemble de leur prisonnière et des craintes qu'elle leur inspirait. Tout concourait au reste à augmenter chez elles ces inquiétudes instinctives que l'on éprouve parfois à l'approche des grands événemens. On était arrivé au commencement d'octobre ; le ciel était sombre et nuageux, comme il l'est à cette époque de l'année dans les contrées septentrionales de la France. Le vent battait les vieilles tours du château de Beaurevoir, s'engouffrant par les cheminées et se répandant en longues plaintes dans les chambres vides et dans les sombres corridors.

Les deux femmes étaient seules dans un appartement situé au dessous de celui de Jehanne, écoutant tous ces

bruits mystérieux et indicibles de la nuit, lorsqu'il leur sembla tout à coup, au moment où minuit venait de sonner, qu'un cri douloureux traversait l'espace. Toutes deux tressaillirent et écoutèrent; mais à ce cri succéda le silence le plus profond. Elles crurent s'être trompées. Bientôt pourtant montèrent jusqu'à elles des gémissemens qui semblaient venir des fossés du château. Elles coururent alors, pleines d'une vague épouvante, jusqu'à la porte de leur prisonnière; mais elles eurent beau appeler et frapper, personne ne répondit. Alors, se doutant qu'un événement étrange venait d'arriver, elles ordonnèrent aux sentinelles de sortir avec des torches et de faire le tour du château.

Arrivée sous les fenêtres de Jehanne, la patrouille nocturne rencontra le corps de la jeune fille; on crut d'abord que ce n'était plus qu'un cadavre; bientôt on s'aperçut qu'elle n'était qu'évanouie. On la transporta aussitôt dans la chambre même de la dame de Luxembourg, où, grâce aux soins que lui prodiguèrent les deux femmes, Jehanne reprit ses sens. Comme elle l'avait dit, elle avait mieux aimé mourir que d'être livrée aux Anglais, et malgré l'ordre de ses voix, elle avait, dans l'espérance de fuir ou dans celle d'être tuée, sauté du troisième étage de la tour; sans doute Dieu l'avait soutenue dans sa chute : car elle eût dû s'écraser contre le talus du fond, et, comme nous l'avons dit, on l'avait retrouvée évanouie seulement.

En revenant à elle, Jehanne parut fort repentante de ce qu'elle avait fait; mais l'impression produite par cet événement sur le sire de Luxembourg ne pouvait être effacée par ce repentir. Il craignit que, dans quelque tenta-

tive pareille à celle qu'elle venait de faire, Jehanne, moins heureuse, ne se tuât, et ne lui fît perdre ainsi les 10,000 livres offertes pour son rachat; il déclara donc au régent d'Angleterre qu'il était prêt à mettre Jehanne à sa disposition, mais qu'il entendait que le procès ne commençât qu'à l'heure où il aurait touché la rançon de sa prisonnière. Le duc de Bedford passa par toutes les conditions qu'il plut au sire de Luxembourg de lui imposer, tant il avait peur que le roi de France n'entrât en concurrence avec lui. Mais le régent s'inquiétait à tort. Le roi de France paraissait avoir complétement oublié l'existence de celle à laquelle il devait sa couronne.

Le régent avait convoqué, le 4 août 1430, les Etats de la province de Normandie à Rouen, et il leur avait demandé une contribution de 80,000 livres qui avait été votée. Sur les 80,000 livres, 10,000 étaient destinées au rachat de la Pucelle; ces 10,000 livres furent payées au sire de Luxembourg, vers le 20 octobre.

L'évêque de Beauvais s'occupa alors, avec une activité derrière laquelle se faisait incessamment sentir la haine des Anglais, d'assembler le tribunal qui devait juger Jehanne. En attendant, elle avait été transportée du château de Beaurevoir dans les prisons d'Arras et du Crotoy, puis de cette dernière ville elle avait été conduite à Rouen, où se trouvait alors le jeune roi Henri, pauvre enfant qu'on allait associer, sans qu'il se doutât du crime dont on tachait son innocence, au meurtre juridique qui se préparait.

Arrivée à Rouen, Jehanne fut conduite dans la grosse tour où l'on avait fait d'avance forger pour elle une cage

de fer qui se fermait avec deux cadenas et une serrure, et dans laquelle elle était encore retenue par des chaînes qui, à l'aide d'une espèce de collier, lui entrelaçaient le bas de chaque jambe. Là, elle fut exposée aux outrages de la multitude comme une bête fauve. Les soldats l'insultaient et la piquaient du bout de leur lance pour la faire lever lorsque venaient pour la voir quelques personnages de distinction. Le sire de Luxembourg lui-même, après avoir touché le prix de son sang, eut la cruelle curiosité de la venir voir une dernière fois : il était accompagné du comte de Warwick et du comte de Strafford. « Jehanne, lui dit-il en riant, je suis venu pour te mettre à rançon, mais il faut que tu me promettes de ne jamais plus tirer l'épée contre moi. — Hélas ! mon Dieu ! répondit la jeune fille, je sais bien que vous riez de moi, car vous m'avez vendue, et vous n'avez maintenant ni le pouvoir ni le vouloir de me racheter. Il y a plus, je sais que les Anglais me feront mourir, croyant par ma mort gagner le royaume de France ; mais il n'en sera rien ; car, fussent-ils cent mille de plus qu'ils ne sont maintenant, ils n'auront pas ce royaume. »

A ces mots, le comte de Strafford s'emporta tellement, qu'il l'insulta par les plus grossières injures ; il tirait son épée pour la frapper ; mais le comte de Warwick l'arrêta au moment où Jehanne, voyant son intention, se jetait au devant du coup.

Et cependant toute captive, toute enfermée dans une cage de fer, toute enchaînée et gardée à vue qu'elle était, la pauvre Jehanne inspirait encore une si grande terreur à ses ennemis, que des lettres écrites au nom du roi d'An-

gleterre, et datées du 12 décembre 1430, ordonnaient de faire arrêter et traduire devant les conseils de guerre tout soldat à qui la peur inspirée par la Pucelle ferait abandonner ses drapeaux. En effet, dans les derniers temps, aucune armée ne voulait plus marcher contre elle, et les soldats aimaient mieux s'exposer à la mort en désertant qu'en combattant.

Aussi les préparatifs se poursuivirent-ils avec la plus grande activité; enfin, le mercredi 21 février 1431, le tribunal s'assembla en la chapelle royale de Rouen, et les lettres par lesquelles le roi ordonnait que la Pucelle fût remise à la justice ecclésiatique, furent lues en présence de messeigneurs et maîtres Gilles, abbé de Fécamp, Jehan Beaupère, Jehan de Châtillon, Jacques Le Terrier, Nicole Midi, Guérard Feuillet, Guillaume Hecton, Thomas de Courcel, et maître Richard Prati. Alors maître Jehan Estevit, promoteur du procès, demanda que Jehanne fût amenée pour être interrogée, ce qui fut à l'instant accordé par l'évêque. Un huissier présenta une requête de Jehanne, demandant qu'avant l'ouverture du procès il lui fût permis d'entendre une messe. L'évêque et les juges décidèrent que la requête devait être refusée à Jehanne, attendu les crimes dont elle était diffamée. L'ordre fut en conséquence donné de la conduire à l'instant même devant le tribunal. Jehanne fut amenée aussitôt, et le même jour l'interrogatoire commença.

Ce fut alors que Jehanne se montra vraiment grande et belle. La pauvre jeune fille, qui ne savait ni lire ni écrire, à qui l'on avait seulement appris à coudre et à filer, et qui, outre cela, connaissait pour toutes choses, comme

elle le disait elle-même, son *Pater*, son *Ave Maria* et son *Credo*, la pauvre prisonnière isolée, sans conseil humain, soutenue seulement par Dieu et par sa conscience, se montra toujours calme, souvent énergique, quelquefois sublime; aussi nous contenterons-nous de citer, pour donner à nos lecteurs une idée de cette majestueuse figure, quelques questions et quelques réponses prises presque au hasard dans son interrogatoire :

« Admonestée de jurer sur tous les saints évangiles qu'elle dirait la vérité en toutes choses sur lesquelles elle serait interrogée,

» Jehanne répondit : « Je ne jurerai point, attendu qu'il y a de telles choses concernant le roi de France sur lesquelles je ne puis répondre à ses ennemis. »

» Mais, reprit l'évêque, vous jurerez au moins de dire la vérité sur ce qui concernera la foi catholique et sur les choses qui n'intéresseront que vous.

» Jehanne répondit que, sur ses père et mère, et sur toutes choses qu'elle avait faites depuis que, partant de Domremy, elle avait pris le chemin de la France, elle était prête à répondre et jurerait volontiers de dire la vérité; mais que sur les révélations à elle faites de la part de Dieu, et qu'elle n'avait jamais confiées qu'au roi Charles, lui dût-on couper la tête, elle ne les révélerait point avant d'en avoir congé du roi Charles et de Dieu. »

Cette réponse faite avec la simplicité d'une jeune fille et la fermeté d'un héros, l'évêque l'admonesta de jurer de dire la vérité en ce qui toucherait la foi. Jehanne alors se mit à genoux, posa les deux mains sur le missel, et jura qu'elle dirait la vérité sur les choses concernant la foi;

mais elle ajouta que de ses révélations elle ne dirait rien à personne qu'elle n'en eût reçu la permission de la même voix qui les lui avait faites. Puis, s'adressant à l'évêque et le regardant en face :

— Regardez-y à deux fois, lui dit-elle, avant de vous faire mon juge ; car, au nom de Dieu ! je vous réponds que vous prenez là une lourde charge.

Interrogée sur le lieu de sa naissance, sur l'âge qu'elle a et sur l'éducation qu'elle a reçue,

Elle répond qu'elle est née à Domremy, qu'elle a dix-neuf ans ou environ, et qu'elle sait le *Pater noster*, l'*Ave Maria* et le *Credo*.

Interrogée à quelle époque elle eut ses premières inspirations et par quel intermédiaire,

Elle répond que c'était à l'âge de treize ans et par la même voix qui l'enseigna toujours depuis à se bien gouverner; mais que la première fois qu'elle entendit cette voix, elle eut grand peur; que ladite voix retentit en temps d'été, en plein midi, et tandis qu'elle était dans le jardin de son père.

Interrogée sur ce que lui ordonna cette voix,

Elle répond que, deux ou trois fois la semaine, cette voix lui ordonnait de partir pour venir en France sans que son père sût rien de son départ, et qu'il fallait qu'elle se hâtât de partir, et qu'elle ferait lever aux Anglais le siége d'Orléans, et mènerait sacrer le dauphin à Reims.

Interrogée si, quand elle quitta son père et sa mère, elle croyait pécher,

Elle répond : Puisque Dieu le commandait, eussé-je eu

cent pères et cent mères, et eussé-je été fille de roi, je fusse partie.

Interrogée si elle trouva quelque empêchement sur sa route,

Elle répond que sans empêchement aucun elle vint jusqu'au roi.

Interrogée du lieu où était le roi,

Elle répond qu'elle trouva le roi à Chinon, où elle arriva vers le midi; qu'elle se logea dans une petite hôtellerie, et qu'après le dîner elle se rendit devant le roi, qui était en son château.

Interrogée si le roi lui fut désigné,

Elle répond que non, mais qu'elle le reconnut par le conseil de sa voix.

Interrogée de quelle étoffe était son étendard, et si c'était de toile ou de drap,

Elle répond que c'était de blanc satin.

Interrogée par quel sortilége elle rendait le courage aux soldats qui suivaient son étendard,

Elle répond : Je disais : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais la première.

Interrogée d'où vient que son étendard était au sacre plus près du chœur qu'aucun autre,

Elle répond : C'était bien le moins, étant le premier à la peine, qu'il fût le premier à l'honneur.

Interrogée si l'espérance de la victoire était fondée en elle ou en son étendard,

Elle répond : Elle était fondée en Dieu et non ailleurs.

Interrogée si ceux de son parti croyaient fermement qu'elle fût envoyée de par Dieu,

Elle répond : S'ils le croient, ils ne sont pas abusés.

Interrogée si saint Michel lui apparaissait nu ou habillé,

Elle répond : Croyez-vous que Dieu n'a pas de quoi le vêtir ?

Interrogée si elle fit la sortie de Compiègne à l'instigation de ses voix,

Elle répond : Qu'un jour, étant sur les fossés de Melun, il lui fut dit par ses voix qu'avant la Saint-Jean d'été, elle serait prise par les Anglais ; mais qu'il ne fallait pas qu'elle s'en abattît, mais qu'au contraire elle prît la chose comme lui venant du Seigneur, et que le Seigneur l'aiderait.

Interrogée si depuis ce jour ses voix lui ont renouvelé le même avertissement,

Elle répond : Que plusieurs fois elle l'a reçu, et qu'alors elle a demandé quand cela arriverait et dans quel lieu, mais qu'à cette demande elle n'a jamais eu de réponse.

Interrogée, dans le cas où elle eût su qu'elle devait être prise, si elle eût fait cette sortie,

Elle répond qu'elle ne l'eût pas faite volontiers, mais que si cependant ses voix l'eussent ordonné, elle eût suivi leur commandement jusqu'à la fin.

Interrogée pourquoi elle sauta du haut de la tour de Beaurevoir dans les fossés,

Elle répond : Il m'était plus cher de mourir que de tomber aux mains des Anglais.

Interrogée si ses voix lui ont conseillé ce moyen d'évasion,

Elle répond qu'au contraire elles le lui ont défendu, et que c'est la première fois qu'elle leur a désobéi.

Interrogée si, en sautant ainsi, elle croyait se tuer,

Elle répond qu'elle n'en savait rien, et qu'en sautant elle se recommanda à Dieu.

Interrogée si, après cet essai de fuite, elle fit pénitence pour l'avoir tenté contre l'avis de ses voix,

Elle répond : Ma pénitence fut la douleur que je me fis en tombant.

Interrogée si la blessure fut grave,

Elle répond qu'elle l'ignore, mais que ce qu'elle sait, c'est qu'elle fut deux ou trois jours sans pouvoir boire ni manger; mais qu'enfin elle fut consolée par sainte Catherine, qui lui ordonna de se confesser et de remercier Dieu de ce qu'elle ne s'était point tuée; qu'au reste les gens de Compiègne auraient secours avant la Saint-Martin d'hiver; et que, sur cette consolation, elle se prit à recommencer à manger, et bientôt fut guérie.

Interrogée si ses voix lui ont dit qu'elle serait délivrée des mains des Anglais,

Elle répond que ses voix lui ont dit : Prends tout en patience, et ne t'inquiète pas de ton martyre, c'est le chemin du paradis.

Interrogée si, depuis que ses voix lui ont fait cette promesse, elle croit effectivement qu'elle ira en paradis, et ne sera point damnée en enfer.

Elle répond qu'elle le croit aussi fermement que si elle était déjà au royaume des cieux ; et comme on lui disait que cette promesse qu'elle avait reçue était d'un grand poids, répond qu'elle la tient en effet pour son plus grand trésor.

Interrogée si, après une telle révélation, elle croit être dans la grâce de Dieu.

Elle répond : Si je n'y suis pas, je prie Dieu de m'y mettre; si j'y suis, je prie Dieu de m'y conserver.

C'était ainsi que Jehanne répondait; c'était ainsi que la jeune fille, après être passée de la foi à l'héroïsme, passait de l'héroïsme au martyre; car, si saintes que fussent ses réponses, si éclatante que fût son innocence, elle était d'avance condamnée.

Cependant on n'osait point parler de mort, car toutes ces accusations de sorcellerie et d'impiété avaient été successivement écrasées sous les pieds de la jeune fille. Dès le commencement du procès, on avait introduit dans sa prison un misérable, nommé Loyseleur, lequel s'était donné pour prêtre lorrain persécuté et martyr comme elle, lequel l'avait plusieurs fois entendue en confession, tandis que le comte de Warwick et le duc de Bedfort écoutaient, cachés derrière une tapisserie. Mais la confession de Jehanne était celle d'un ange : on n'avait rien pu surprendre par ce moyen; il fallait donc y renoncer, et un matin l'infâme espion était sorti de la prison de Jehanne pour n'y plus rentrer.

On avait envoyé prendre des informations à Domremy, dans le pays de Jehanne, et tout le pays avait répondu d'une seule voix que Jehanne était une sainte.

On avait appelé de savans docteurs en médecine et de vénérables matrones, et ils avaient déclaré à l'unanimité que Jehanne était vierge; il n'y avait donc point à dire que Jehanne avait conclu un pacte avec le démon, puis-

que le rituel dit positivement que le démon ne peut pactiser avec une vierge.

Tous les chefs d'accusation, détruits les uns après les autres, s'étaient donc réfugiés dans quelques misérables subtilités ; *elle refusait de se soumettre à l'Eglise et elle continuait à porter des habits d'homme.*

Son refus de se soumettre était un piége où l'avaient fait tomber ses juges : on lui avait fait une si subtile distinction de l'Eglise triomphante dans le ciel, et de l'Eglise militante sur la terre, que, malgré sa lucide et prompte conception, elle n'y avait rien compris. D'ailleurs, ce misérable prêtre, qu'elle croyait toujours un homme de Dieu, et dont elle déplorait la perte chaque jour, lui avait persuadé que se soumettre à l'Eglise, c'était reconnaître un tribunal composé entièrement de ses ennemis.

Quant à son obstination à conserver les habits d'homme, elle s'explique tout naturellement : plusieurs fois Jehanne, belle et jeune, avait été en butte aux violences de ses gardiens, que l'on disait même encouragées par le duc de Bedford, et elle croyait sa chasteté mieux défendue par des habits d'homme que par des vêtemens de femme.

Cependant plusieurs des juges avaient des remords sur la manière dont ils voyaient la procédure se dérouler, et l'un d'entre eux, pressé par la voix de sa conscience, suggéra à Jehanne en plein tribunal l'idée de se soumettre au concile général de Bâle, qui était alors assemblé.

— Qu'est-ce qu'un concile général ? demanda Jehanne.

— C'est une congrégation de l'Eglise universelle, lui

répondit frère Isambart, et vous y trouverez autant de docteurs de votre parti que du parti des Anglais.

— Oh! dans ce cas, messieurs, s'écria Jehanne, soyez témoins que non-seulement je m'y soumets, mais encore que je le réclame.

— Taisez-vous donc! de par le diable! interrompit alors l'évêque; puis se tournant vers le notaire apostolique: je vous défends, lui dit-il, d'insérer cette demande au procès-verbal.

— Hélas! répondit la jeune fille avec cet accent de triste résignation qui ne l'abandonna point un instant, vous écrivez tout ce qui est contre moi, et vous ne voulez rien écrire de ce qui est pour.

A la porte du tribunal, le comte de Warwick attendait frère Isambart; en l'apercevant, il s'approcha de lui, la main levée; mais réfléchissant au danger qu'il encourait en frappant un ecclésiastique, il baissa la main; puis, d'une voix qui avait conservé toute la menace de son geste:

— Pourquoi, lui dit-il, as-tu soufflé cette méchante? Par la mort-Dieu! vilain, si je m'aperçois encore que tu veuilles l'avertir pour la sauver, je te ferai jeter dans la Seine.

Les interrogatoires terminés, les juges se rassemblèrent, le 12 mai, chez l'évêque de Beauvais; là, comme ils n'osaient assumer sur eux seuls la responsabilité d'un jugement aussi inique que celui auquel Jehanne était destinée, ils rédigèrent douze articles inexacts et mensongers qu'ils envoyèrent, sous forme de Mémoire à consulter, et sans même nommer l'accusée, à l'Université de

Paris, au chapitre de Rouen, aux évêques de Coutances, d'Avranches et de Lisieux, et à cinquante ou soixante docteurs qui avaient été assesseurs dans le procès. La réponse fut que : « L'accusée avait cru légèrement, orgueilleusement, à des apparitions et révélations qui venaient sans doute du malin esprit; qu'elle blasphémait Dieu en soutenant que Dieu lui ordonnait de porter l'habit d'homme; et qu'elle était hérétique en refusant de se soumettre à l'Eglise.

Pendant toute cette enquête, Jehanne tomba malade; alors l'ordre arriva d'avoir d'elle les plus grands soins; tous les meilleurs médecins de Paris furent envoyés pour la traiter.

— Pour l'empire du monde, disait le comte de Warwick, le roi ne voudrait qu'elle mourût de mort naturelle; il l'a achetée assez cher pour en faire ce qu'il veut, et il entend qu'elle soit brûlée vive.

Jehanne guérit, comme le désirait le roi d'Angleterre; et comme elle pouvait, avec toutes les fatigues de corps et d'esprit qu'elle endurait, tomber une seconde fois malade et ne s'en plus tirer aussi heureusement, on pressa la sentence, et la sentence fut rendue : c'était, selon l'habitude des jugemens ecclésiastiques, une déclaration faite à l'accusée qu'elle était retranchée de l'Eglise comme un membre corrompu, et qu'elle était livrée à la justice séculière.

Cependant les conseillers avaient ajouté que, dans le cas où l'accusée consentirait à se rétracter et renoncerait à ses habits d'homme, ils engageaient les juges à modérer la peine en ce qui touchait la mort ou la mutilation.

Mais ce n'était pas chose facile que de faire reconnaître à l'inspirée que les révélations qu'elle continuait d'avoir, et qui seules lui donnaient la force qui la soutenait, lui venaient du démon et non pas de D' u. On essaya d'abord de vaincre ce que l'on appelait son obstination, par la peur de la torture. En conséquence, l'évêque de Beauvais se rendit à sa prison avec le bourreau et les instrumens de la question. On annonça alors à Jehanne que si elle ne voulait pas abjurer et reconnaître ses hérésies, on allait la mettre à la gehenne; en même temps, le bourreau préparait le chevalet. Jehanne, en voyant ces préparatifs, devint très pâle; mais sa contenance ne fut point une seule minute ébranlée, et, se retournant vers l'évêque :

— Faites, lui dit-elle; mais je vous préviens que le mal qui sera fait à mon corps et à mon âme retombera sur votre âme et sur votre corps.

Une pareille menace, comme on le comprend bien, n'était point capable d'arrêter son persécuteur; mais comme Jehanne était encore très faible de la maladie qu'elle venait de faire, le médecin déclara qu'il était possible que l'accusée mourût dans les tourmens.

Comme cette mort était le malheur que redoutaient le plus les Anglais, et que Pierre Cauchon répondait pour ainsi dire de Jehanne sur sa tête, on eut alors recours à ce misérable prêtre nommé Loyseleur, que l'on avait déjà introduit dans sa prison, sans qu'il eût rien pu tirer de Jehanne que l'on trouvât moyen de retourner contre elle. Il se glissa dans le cachot de Jehanne, et prétendit avoir séduit le geôlier par ses prières. Jehanne le reçut comme

son libérateur spirituel, et le misérable lui donna le conseil de se soumettre à tout ce qu'on exigerait d'elle, lui répondant que, sa soumission faite, elle passerait immédiatement des chaînes des Anglais aux mains de l'Église. Jehanne combattit toute une nuit les sophismes de ce misérable avec la logique lucidité de son esprit; mais enfin, croyant que c'était par dévoûment qu'il lui donnait ce conseil, et humiliant son ignorance devant la sagesse de celui qu'elle regardait comme l'homme de Dieu, elle promit de faire tout ce qu'on voudrait.

En conséquence, dès le surlendemain de cette promesse, c'est-à-dire le 24 mai 1431, Jehanne fut tirée de sa prison et conduite sur la place du cimetière de Saint-Ouen pour y entendre sa sentence. Deux échafauds y avaient été dressés : l'un pour l'évêque de Beauvais, le vice-inquisiteur le cardinal de Winchester, l'évêque de Noyon, l'évêque de Boulogne et trente-trois assesseurs; l'autre pour Jehanne et Guillaume Erard, qui était chargé de la prêcher; au pied de l'échafaud était le bourreau avec sa charrette tout attelée, et prêt, en cas de refus, à conduire Jehanne sur la place du Marché-Vieux, où le bûcher l'attendait. Toutes choses, comme on le voit, étaient prévues, et, le cas échéant, il n'y avait pas de retards à craindre.

Tout le peuple de Rouen semblait divisé en deux parties : l'une qui attendait Jehanne sur la place du Cimetière, l'autre qui attendait à la porte de sa prison et dans les rues où elle devait passer; cette dernière portion se mit à sa suite à mesure qu'elle s'avançait, de sorte qu'en arrivant sur la place, comme déjà elle était presque pleine,

l'encombrement devint tel, que l'on fut obligé de faire ouvrir un chemin jusqu'à l'échafaud à coups d'épée et à coups de pique.

A peine Jehanne fut-elle montée sur l'échafaud, que Guillaume Erard prit la parole, et essaya de l'écraser sous le poids d'un discours tout rempli non-seulement d'accusations, mais d'insultes. Jehanne écouta toute cette diatribe avec sa résignation ordinaire et sans répondre un seul mot, paraissant tellement absorbée dans une prière mentale, qu'on eût dit qu'elle n'entendait même pas les paroles de l'orateur. Cette insensibilité apparente exaspéra Guillaume Erard, et lui posant la main sur l'épaule :

— C'est à toi, s'écria-t-il en secouant la jeune fille, c'est à toi, Jehanne, que je parle ; et c'est non-seulement à toi, mais c'est à ton roi, et je dis que ton roi est schismatique et hérétique !

Mais, à ces mots, Jehanne se releva pour défendre encore avec la parole celui qu'elle avait défendu du glaive, et qui en récompense l'avait si lâchement abandonnée.

— Par ma foi ! et révérence gardée, s'écria-t-elle, je vous ose bien dire et bien jurer, sur la peine de ma vie ! que ce roi que vous insultez est le plus noble chrétien parmi les chrétiens, celui qui aime le mieux la foi de l'Eglise, et qui, par conséquent, n'est point tel que vous le dites.

— Faites-la taire, faites-la taire, crièrent alors ensemble et d'une seule voix, s'adressant à l'appariteur Massieu, l'évêque de Beauvais et Guillaume Erard.

Alors l'appariteur se leva, força Jehanne à s'asseoir, et, prenant la cédule d'abjuration, il la lut tout haut ; et, cette

lecture finie, il étendit la cédule vers Jehanne, en lui criant :

— Abjure !

— Hélas ! répondit Jehanne, je ne sais ce que vous voulez dire en m'ordonnant d'abjurer.

— Alors, expliquez-lui ce que c'est, cria l'évêque, et surtout dépêchons.

L'appariteur s'approcha alors de Jehanne ; c'était celui qui était chargé d'accompagner les criminels en prison, au tribunal et à l'échafaud, et cependant cet homme, en voyant la candeur et la résignation de Jehanne, se sentit touché d'une profonde compassion pour elle. Il lui donna donc le conseil, au lieu d'abjurer, de s'en rapporter à l'Église universelle.

Jehanne se leva alors, et d'une voix douce, mais ferme :

— Je m'en rapporterai, dit-elle, à l'Église universelle, pour savoir si je dois abjurer ou non.

— Abjure sans condition, abjure à l'instant même, s'écria Guillaume Erard, ou, par le Dieu du ciel ! je te jure que ce jour est ton dernier jour, et qu'avant la nuit tu seras brûlée.

Jehanne, à cette menace, pâlit et frisonna ; puis, l'on vit couler deux grosses larmes sur ses joues : elle était au bout de ses forces, le héros faisait place à la femme.

— Eh bien ! dit-elle en éclatant en sanglots, je déclare que je m'en rapporte sur le tout à mes juges et à notre sainte mère la sainte Église.

— Alors signe, dit Guillaume Erard, en lui présentant un papier qu'il prit des mains de Laurent Callot, secrétaire du roi d'Angleterre.

— Qu'est cela? demanda la jeune fille.

— L'acte d'abjuration qu'on vient de te lire, et par lequel tu promets de ne plus porter d'armes, de laisser croître tes cheveux, et de renoncer aux habits d'homme.

— Mais, dit Jehanne en hésitant, celui que l'on vient de me lire me semblait beaucoup plus court que celui-ci.

— Non, c'est le même, dit Guillaume Erard, et mettant une plume dans la main de Jehanne et la main de Jehanne sur le papier : Signe, lui dit-il, signe à l'instant même, ou sinon... Il appela le bourreau, qui, poussant son cheval en arrière, fit reculer sa charrette jusqu'à l'échafaud.

— Hélas! dit Jehanne d'Arc, Dieu est témoin que je suis seule ici contre vous tous, et que, si vous me trompez, c'est bien infâme!

A ces mots, elle leva les yeux au ciel pour demander à Dieu un dernier conseil. Puis, laissant retomber sa tête sur sa poitrine, elle fit une croix en poussant un soupir. C'était, comme on s'en souvient, la seule signature qu'elle sût tracer.

Mais cette abjuration qui infamait Jehanne, en avouant que tout ce qu'elle avait fait était fait contre le conseil et la volonté de Dieu, et à la suggestion des mauvais esprits, (car bien véritablement, comme avait cru s'en apercevoir Jehanne, on lui avait fait signer une cédule différente de celle qu'on lui avait lue), cette abjuration, dis-je, sauvait sa vie; car la consultation disait qu'au cas où l'accusée abjurerait, se laisserait pousser les cheveux, et reviendrait à ses habits de femme, on implorerait pour elle la miséricorde de ses juges. Au moment où Jehanne abjura, une grande clameur s'éleva donc dans la foule, joyeuse parmi les

Français qui voyaient Jehanne sauvée, menaçante parmi les Anglais qui voyaient Jehanne échapper à la mort.

Alors l'évêque de Beauvais se leva et imposa silence à toute cette multitude agitée de sentimens si divers, en faisant signe qu'il allait lire la sentence. Nous la rapportons ici textuellement :

« *In nomine Domini, amen.*

« Tous les pasteurs de l'Église, qui ont soin et désir de conduire le peuple de Dieu, doivent loyalement et diligemment prendre garde que le diable, par ses arts subtils, ne séduise et ne déçoive par ses fraudes les brebis de Jésus-Christ, ce à quoi il travaille sans cesse ; ce pourquoi il est nécessaire par grande diligence de résister aux fausses et déloyales entreprises ; comme toi Jehanne, dite vulgairement la Pucelle, as été circonvenue de plusieurs erreurs en la foi de Jésus-Christ, sur quoi tu as été en jugement : vus par nous tous les points et articles de ton procès, les confessions, réponses et assertions par toi faites et dites, et tout le procès ; vu et délibéré par les maîtres et docteurs de la Faculté de théologie de Paris, et plusieurs prélats et docteurs ès-droits, tant en droit canon qu'en droit civil étant dans cette ville de Rouen ; par lesquels tu as été charitablement et longuement admonestée, nonobstant lesquelles monitions et remontrances tu as témérairement péché à bouche ouverte ; par quoi, afin que tu fasses pénitence salutaire, nous t'avons condamnée et condamnons, par sentence définitive, à chartre perpétuelle avec le pain de douleur et l'eau de tristesse, afin que tu pleures tes péchés, et

que désormais tu n'en commettes plus, sauf toutefois notre grâce et modération, si tu te conduis à l'avenir de façon à la mériter. »

Après la lecture de cette sentence, Guillaume Erard se leva de nouveau, et cria trois fois :

— O France ! France ! tu as été séduite par une femme qui t'a faite hérétique.

Mais Jehanne se leva, et d'une voix forte :

— Ce n'est point vrai, dit-elle, ce n'est point vrai ; dites cela de moi, si vous le voulez, mais non point de la France, qui est un saint royaume.

— Taisez-vous, lui cria-t-on, taisez-vous, Jehanne ; car il n'y a pas si longtemps déjà que l'on vous a fait miséricorde qu'on ne puisse revenir là-dessus.

— Eh bien ! alors, dit Jehanne, comme la chose a été convenue, que l'on me tire donc des mains des Anglais, et que l'on me mène dans les prisons de l'Église.

Mais sans écouter cette réclamation, fondée cependant sur une promesse positive, Jehanne fut reconduite dans la grosse tour. Elle y fut bientôt suivie par le vicaire de l'inquisition, et par plusieurs de ses juges qui venaient pour lui faire sentir le prix de la grâce qu'elle avait reçue, et pour lui signifier d'abandonner son habit d'homme. Jehanne répondit avec humilité qu'elle était prête à obéir en tout à la teneur du jugement. En conséquence, on lui apporta un ballot contenant des habits de femme. Jehanne demanda à rester seule, et les revêtit ; alors les Anglais entrèrent et l'attachèrent à un poteau, situé au milieu de sa prison, par une chaîne qui lui ceignait le milieu du corps : la nuit, deux chaînes fixées au pied de son lit de-

vaient répondre d'elle; en outre, elle était gardée par cinq soldats, dont trois ne devaient point quitter l'intérieur de son cachot, et dont deux veillaient à la porte.

Cependant le but des Anglais n'était point rempli. Ce n'était point des tortures qu'ils voulaient, c'était sa mort: aussi, en sortant de son cachot, le comte de Warvick exprima toute sa colère à Pierre Cauchon, et lui dit que le roi d'Angleterre souffrait un si grand dommage de ce que Jehanne n'était point livrée au supplice, qu'il s'en prendrait certainement à lui de la douceur du jugement.

— Eh! au nom de Dieu! soyez donc tranquille, répondit l'évêque; elle n'est point sauvée encore, et nous la retrouverons bien.

En effet, cette occasion si impatiemment attendue ne tarda point à se présenter. Jehanne, enfermée, comme on l'a dit, dans son cachot avec trois de ses gardiens, eut, la nuit même de son abjuration, à se défendre contre leur violence. Prévoyant que les hommes dont elle savait devoir tout craindre se porteraient contre elle à quelque attentat de ce genre, elle s'était couchée toute habillée afin de se mieux défendre. Néanmoins, comme ses habits d'homme, dans le cas où elle aurait à renouveler une pareille lutte, lui parurent de meilleurs gardiens de sa chasteté que ses vêtemens de femme, pendant que ses gardiens, fatigués de la lutte désespérée qu'elle avait soutenue, s'étaient endormis, elle descendit de son lit, reprit les habits d'homme que, dans cette intention sans doute, on avait laissés à sa portée, de sorte que le lendemain, lorsqu'on rentra dans sa prison, le premier qui l'aperçut poussa un cri de joie en appelant les autres: Jehanne avait manqué au serment

qu'elle avait fait de ne plus quitter ses habits de femme; Jehanne avait par conséquent mérité la mort.

Aussitôt l'évêque de Beauvais, prévenu de cette infraction à laquelle il était tout préparé, accourut à la prison, et malgré la déclaration de Jehanne, qui prouvait que la crainte seule d'un malheur qu'elle redoutait plus que la mort avait pu la déterminer à ce sublime parjure, malgré les traces de la lutte que conservaient son visage déchiré et ses bras meurtris, il dressa procès-verbal de sa désobéissance; ce procès-verbal terminé, il sortit joyeusement de la prison, et, rencontrant sur l'escalier le comte de Warwick :

— Allons, allons, comte, lui dit-il, faites bonne chère, tout est fini !

Le lendemain, Jehanne fut conduite de nouveau au tribunal : interrogée sur les causes qui l'avaient amenée à désobéir à l'Église, elle raconta tout, mais on se garda bien de consigner cette déclaration à l'interrogatoire, car le simple exposé des faits rejetait tout le crime sur ses ennemis. Alors ce fut Jehanne qui, forte de son innocence, apostropha ses juges.

— Si j'eusse été dans la prison ecclésiastique et gardée par des gens d'église, dit-elle, rien de tout cela ne serait arrivé, et je ne serais pas maintenant misérable comme je le suis. Mais de tout ce qui m'arrive, j'en appelle devant Dieu, le grand juge des torts et des injustices que l'on me fait.

Néanmoins, tout ce que pouvait dire Jehanne était inutile; sa mort était résolue, et sa prétendue désobéissance n'était que le prétexte sur lequel ses meurtriers s'ap-

payaient : aussi, le mercredi 31 mai, après une délibération dans laquelle il fut reconnu que Jehanne, obstinée en ses erreurs qu'elle était, avait, par malice et obstination diaboliques, faussement montré des signes de repentir et de pénitence : qu'elle avait abusé le saint et divin nom de Dieu, blasphémé damnablement en se montrant incorrigible hérétique ; qu'elle était retombée, enfin, en hérésie et en erreur, ce qui la rendait indigne de toute miséricorde, la sentence suivante fut rendue. Huit jours s'étaient écoulés entre la sentence provisoire et la sentence définitive, et, comme on le voit, les Anglais, soutenus par la présence de Pierre Cauchon, n'avaient pas eu trop longtemps à prendre patience :

« *In nomine Domini, amen.*

« Nous, Pierre, par la misération divine, évêque de Beauvais, et nous, frère Jehan Magistri, vicaire de l'inquisiteur de la foi, compétent en cette partie :

» Comme toi, Jehanne, dite la Pucelle, as été retrouvée par nous être retombée en diverses erreurs et crimes de schisme et idolâtrie, d'invocation du diable et de plusieurs autres méfaits, et que, pour ces causes et par juste jugement, nous t'avions déjà déclarée schismatique et idolâtre : toutefois, parce que l'Église ne ferme jamais ses bras à ceux qui veulent retourner à elle, nous estimâmes que de pleine pensée et de bonne foi tu t'étais retirée de toutes pareilles erreurs dans lesquelles tu avais voué, juré et promis publiquement de ne jamais retomber ni en aucune autre hérésie, mais, au contraire, demeurer en l'union

catholique et la communion de notre Église, et de notre saint-père le pape, comme il est contenu en une cédule signée de ta propre main; toutefois et derechef tu es retombée, comme le chien qui a coutume de retourner à son chenil. Pour cette cause, nous te déclarons avoir encouru les sentences d'excommunication que tu avais d'abord méritées, et être retombée en tes erreurs précédentes. Pourquoi nous te déclarons hérétique, et, par cette séance, séans en siége et tribunal de justice, en cet écrit déclarons que, comme un membre pourri, nous t'avons débouté et rejetée de l'unité de l'Église, et t'avons livrée à la justice séculière, laquelle nous prions de te traiter doucement et humainement, soit en perdition de vie, ou d'aucuns membres. »

Le même jour, vers les onze heures du matin, cette sentence mortelle était lue à Jehanne.

XII

LE MARTYRE.

Jehanne écouta la lecture du jugement avec assez de calme. Depuis sept mois qu'elle était aux mains des Anglais, ses geôliers lui avaient fait subir de si atroces tortures que souvent elle avait invoqué cette mort qui arrivait enfin, et qui, d'ailleurs, lui avait été plusieurs fois

prédite par ses voix. Mais le genre de cette mort n'était point spécifié dans la sentence ; Jehanne demanda donc à quel supplice elle était réservée, et on lui répondit que c'était au supplice du feu.

A cette déclaration, Jehanne perdit toute sa force; elle n'avait rien tant redouté que le supplice auquel elle était enfin condamnée, et dans la crainte duquel elle avait encouru la colère de ses voix en abjurant. Habituée à la guerre et à voir luire l'épée au milieu de ses sanglantes mêlées, elle ne craignait point le fer, car il lui semblait que c'était encore mourir sur un champ de bataille que de mourir frappée du glaive ou de la hache. Mais mourir par le feu, par ce supplice si lent, si cruel, si infamant, c'était plus que toute sa résignation n'en pouvait supporter.

— Hélas! hélas! s'écria-t-elle, réduire en cendres mon corps qui est pur et qui n'a rien de corrompu; j'aimerais sept fois mieux qu'on me coupât la tête. Ah! si, comme je le demandais, j'eusse été gardée par des gens d'église, tout cela ne serait point advenu.

En ce moment, Pierre Cauchon entra dans sa prison avec plusieurs juges.

— Evêque, s'écria Jehanne, évêque, je meurs par vous; mais c'est une lourde charge que vous avez prise, entendez-vous bien, que de me faire mourir d'une si cruelle mort!

Puis se retournant vers un des assesseurs :

— Oh! maître Pierre, ajouta-t-elle, où serai-je aujourd'hui?

— N'avez-vous point bonne espérance en Dieu? demanda celui-ci.

— Oh! si fait, reprit-elle, Dieu aidant, j'espère bien aller dans le paradis; mais y aller par ce chemin de flammes... Mon Dieu! mon Dieu!

— Ayez bon courage, Jehanne, reprit le même assesseur qui lui avait déjà parlé.

— Il me semble que je l'aurais, répondit Jehanne, si l'on me donnait un bon prêtre pour me confesser. Mon Dieu! messieurs, est-ce que vous me refuserez un prêtre?

Les juges se consultèrent entre eux, et il fut convenu qu'on lui en enverrait un. Jehanne, en apprenant cette bonne nouvelle, les remercia grandement, et demanda si ce ne pourrait pas être frère Loyseleur : car elle ignorait toujours que cet homme fût un traître et qu'il eût si fort contribué à sa mort. Mais il était revenu à l'évêque que Loyseleur était tombé dans le repentir à la suite d'une vision qu'il avait eue, et qu'il avait cherché une ou deux fois à pénétrer dans la prison de Jehanne pour lui tout avouer. De sorte qu'on répondit à la jeune fille que ce qu'elle demandait là était impossible, et qu'on lui en enverrait un autre. Sur ce refus, Jehanne n'insista point davantage, et pria qu'on la laissât seule pour qu'elle pût se mettre en prière.

Au moment du martyre, les juges s'étaient laissé toucher eux-mêmes, peut-être par la propre crainte, il est vrai, de cette terrible responsabilité que Jehanne avait appelée sur leur tête; mais enfin, quelle que fût la cause qui les poussât à cette bonne pensée, ils lui envoyèrent, pour l'assister dans ses derniers momens, trois hommes qui,

pendant les débats, s'étaient constamment montrés pour elle; c'étaient l'appariteur Massieu, l'assesseur La Pierre, et frère Martin Ladvenu.

Aussitôt que Jehanne les aperçut:

— Mes pères, dit-elle, vous savez que mes juges ont eu pitié de moi, et qu'ils me permettent de me confesser?

— Ils font plus encore, ma fille, répondit Martin Ladvenu en s'approchant d'elle, ils permettent que je vous donne la communion.

— Alors béni soit Dieu! dit Jehanne; car il y a sept mois passés que je n'ai reçu le précieux corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A ces mots elle se mit à genoux où elle était, car la chaîne qui lui ceignait le corps ne lui permettait pas de s'éloigner de son poteau. Martin Ladvenu prit un siége et s'approcha d'elle; alors, comme elle vit que les deux autres assistans se retiraient dans un angle de la prison, elle demanda s'ils n'étaient point prêtres, et lorsqu'on lui eût répondu qu'oui, elle les pria d'approcher, disant qu'elle était si sûre de son innocence et de la miséricorde de Dieu, qu'elle se confesserait devant toute la terre.

En effet, en écoutant cette confession sublime, où Jehanne n'avait qu'à raconter une vie de pureté, de dévoûment et de torture, qui, enfin, allait être terminée par le supplice le plus horrible que les hommes eussent inventé pour les plus grands criminels, c'étaient les auditeurs qui pleuraient, tandis qu'à mesure qu'elle se rapprochait de la mort, et, par conséquent de Dieu, la victime semblait recevoir de la miséricorde céleste la force dont elle avait si grand besoin.

Après la confession, le Saint-Sacrement fut apporté sur une patène couverte d'un voile, sans cierge, étole ni surplis, et l'on prononça pendant toute la communion la litanie des agonisans : *Orate pro eâ*, priez pour elle.

A deux heures, Jehanne, qui avait continué de prier assistée de frère Martin Ladvenu, entendit le bruit de la charrette, les cris des Anglais qui l'accompagnaient, et cette lente et sourde rumeur de la foule, qui montait incessante et profonde comme le bruit de la marée. Elle comprit que le moment était arrivé, et se leva la première. En ce moment ses gardiens entrèrent, et on lui détacha la chaîne qui lui ceignait le corps ; aussitôt deux autres lui apportèrent des habits de femme que Jehanne revêtit humblement et chastement dans le coin le plus obscur de sa prison ; puis alors on lui lia les mains, et on lui passa à chaque jambe un anneau de fer : les deux anneaux étaient réunis par une chaîne.

Jehanne descendit, appuyée sur le bras de l'appariteur Massieu et de frère Martin Ladvenu ; l'assesseur La Pierre marchait devant elle pour la préserver autant qu'il était en lui des insultes des Anglais. Arrivée à la porte, au milieu des cris, des injures et des huées qui la saluèrent, Jehanne entendit une voix qui priait et qui suppliait ; elle se retourna du côté par lequel venait cette voix, et vit maître Loyseleur qui se débattait au milieu de ses gardes ; poussé par ses remords, il voulait monter sur la charrette infâme, et obtenir, à quelque prix que ce fût, le pardon de Jehanne ; mais les Anglais, qui savaient son intention et qui craignaient qu'une pareille confession ne soulevât la pitié de la multitude en faveur de l'accusée, et ne causât quel-

que émeute, le retinrent de force. Mais à peine la charrette fut-elle en marche, qu'il leur échappa et se mit à suivre le tombereau en criant :

— Grâce ! Jehanne, miséricorde ! Jehanne, Dieu m'accorde longue vie pour expier mes péchés par une pénitence égale à mon crime. Grâce ! grâce !

Jehanne ignorait ce que cela voulait dire ; car, ainsi que nous l'avons dit, elle croyait ce malheureux un saint et digne prêtre. Frère Martin lui raconta alors ce qu'il en était, et comment elle avait été trahie par cet homme. Aussitôt elle se leva, et d'une voix forte :

— Frère Loyseleur, dit-elle, je vous pardonne ; priez Dieu pour moi.

Le prêtre alors tomba la face contre terre, tellement abîmé dans les remords, qu'il se voulait faire écraser par les chevaux des Anglais qui escortaient Jehanne, et qu'il le fallut emporter, tant son aveu public causait déjà d'émotion dans la multitude.

La charrette était accompagnée de huit cents Anglais, armés de toutes pièces, qui, si nombreux qu'ils fussent, avaient grand'peine à faire ouvrir un passage, tant la foule était nombreuse et serrée ; aussi Jehanne mit-elle plus d'une d'une heure et demie à aller de la tour à la place du Vieux-Marché. En y arrivant elle s'écria :

— O Rouen ! Rouen ! est-ce ici que je dois mourir ?

Trois échafauds étaient dressés sur cette place : l'un pour les juges et les assesseurs, l'autre pour Jehanne, le troisième enfin pour le supplice. A la vue du bûcher, Jehanne pâlit et détourna la tête ; mais son confesseur lui donna

le crucifix à baiser, et Jehanne reprit assez d'assurance pour relever le front et pour regarder le bûcher.

Arrivée au pied de l'échafaud, où elle devait entendre la sentence, elle descendit par le derrière de la charrette, dont on ôta les planches, et monta les degrés, soutenue par Martin Ladvenu; La Pierre et Massieu restèrent en bas.

A peine fut-elle parvenue à l'endroit qui lui était destiné, que le prêtre Misi commença contre elle un discours qui contenait plus d'injures qu'elle n'en avait jamais reçues des Anglais. Jehanne ne parut pas entendre, pria et baisa le Christ tout le temps qu'il dura. Enfin le prédicateur termina sa longue diatribe par ces mots:

— Allez en paix, l'Église ne peut plus vous défendre et vous remet entre les mains séculières. L'évêque prit alors la parole à son tour, et lut à Jehanne pour la seconde fois le jugement que le greffier lui avait déjà lu une première.

Dès que Jehanne l'eut entendu prononcer, elle se jeta à genoux, adressant à Dieu notre Rédempteur les plus dévotes prières, et demandant à tous les assistans, de quelque état et condition qu'ils fussent, tant du parti anglais que du parti français, merci très humblement; les requérant avec larmes, et en étendant ses mains liées vers eux, qu'ils priassent pour elle. Pendant ce temps, le bailli ordonnait au bourreau de s'emparer de la patiente et de la conduire au bûcher; mais le bourreau lui-même, attendri par cette grande foi que Jehanne laissait voir, prolongeait ses préparatifs pour lui laisser le temps de faire ses dévotions, et elle les faisait avec une telle ardeur, dit la chronique, que les juges, prélats et autres assistans fu-

rent provoqués à grands pleurs et larmes, et que plusieurs Anglais professaient et reconnaissaient le nom de Dieu en voyant celle qu'on leur avait représentée comme hérétique faire une si pieuse fin.

Cependant il y en avait d'autres qui, loin d'être émus de ce spectacle, n'en recevaient comme impression qu'une grande impatience de le voir terminé, tant ils craignaient toujours quelque sédition dans la ville. Aussi, plusieurs soldats et capitaines criaient-ils :

— Pourquoi tant de façons et tant de longueurs; donnez nous la, et nous en aurons bientôt fini avec elle. Parmi toutes ces voix, celles de deux ou trois juges impatiens se faisaient entendre, criant :

— Allons, prêtre ; allons, bourreau, dépêchons-nous Avez-vous donc envie de nous faire dîner ici ?

Il n'y avait plus moyen de retarder : les gardes se saisirent d'elle, lui mirent sur la tête une mitre sur laquelle étaient écrits ces mots : « Hérétique, relapse, apostate et idolâtre », et la traînèrent du côté du troisième échafaud. Arrivée au pied du bûcher, ils la jetèrent dans les mains du bourreau en lui criant :

— Fais ton office.

Quant à Jehanne, elle se retourna vers maître Martin, lui tendant les bras et lui disant :

— Mon père, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas.

Le digne homme n'avait pas besoin de cet appel, et il avait suivi Jehanne, et comme l'échafaud était très élevé, afin que tout le monde pût la voir mourir, il l'aida à y monter, ce qui était difficile à cause des chaînes qui lui attachaient les jambes. Enfin le bourreau et le prêtre la

soulevèrent dans leurs bras, tandis qu'un aide-bourreau l'attirait à lui par dessous les épaules. Maître Martin monta après elle, et le bourreau monta le dernier.

Alors, avec l'aide de son valet, il l'attacha par le milieu du corps au poteau qui formait le centre du bûcher. Jehanne ne faisait aucune résistance, se laissant faire et se contentant de dire à haute voix :

— Vous tous qui êtes ici et qui croyez en Dieu, priez Dieu pour moi! Enfin le bourreau en finit avec elle, et redescendant suivi de son valet, il la laissa seule, avec frère Martin, sur le bûcher. Lapierre et Massieu étaient restés au bas et lui criaient :

— Bon courage, Jehanne! bon courage, et Dieu t'assistera!

Elle répondait :

— Merci, bonnes gens, merci.

En ce moment, le bourreau s'approcha du bûcher avec une torche, et comme aux quatre coins on avait amassé de la résine et autres matières combustibles, le feu y prit rapidement. Ce feu gagna avec une telle promptitude, que maître Martin, tout occupé de ses pieuses fonctions, ne s'aperçut pas qu'il s'approchait de lui. Ce fut Jehanne qui le remarqua et qui lui dit :

— Au nom de Dieu! prenez garde, mon père; la flamme va prendre à votre robe! Descendez vite, et montrez-moi toujours le crucifix jusqu'à ce que je meure!

En effet, le prêtre n'eut que le temps de descendre, car le feu gagnait avec une telle rapidité que les Anglais se plaignaient à cette heure que ce supplice, tant attendu et tant retardé, allât trop vite. En ce moment, on ne sait

pourquoi, l'évêque eut le courage de descendre de son échafaud et de s'avancer vers le bûcher.

— Evêque ! évêque ! cria Jehanne, c'est par vous que je meurs, vous le savez bien !

Puis sentant la chaleur de la flamme :

— O Rouen ! Rouen ! s'écria-t-elle une seconde fois, j'ai bien peur que tu ne souffres de ma mort !

Alors la flamme continua de gagner, tandis que la fumée faisait un rideau entre la patiente et les spectateurs; mais tant qu'on la put distinguer, on la vit les yeux levés au ciel et l'on entendit sa voix qui invoquait Dieu. Enfin la flamme succéda à la fumée; on entendit une dernière fois le mot de Jésus ; puis un grand cri d'angoisse retentit : c'était l'*Eli, Eli sabactani!* du Christ de la France.

A peine Jehanne fut-elle morte, que le bourreau s'avança vers maître Ladvenu, lui demandant s'il croyait que Dieu ne le punirait pas du mal qu'il avait fait à cette femme, qu'il regardait, disait-il, comme une sainte. Maître Ladvenu essaya de le rassurer, en lui disant qu'il n'était que l'instrument, et que Dieu saurait distinguer l'instrument qui avait frappé du bras qui l'avait conduit. Mais ce fut bien pis lorsque, le bourreau montant sur l'échafaud, il vit que malgré l'huile, le soufre et le charbon qu'il avait appliqués sur la poitrine de Jehanne, son cœur était resté intact, entier et plein de sang. C'était la première fois que cela lui arrivait depuis dix-neuf ans qu'il exerçait sa terrible profession.

Mais cette compassion que ressentait le bourreau avait encore atteint bon nombre d'autres personnes : au moment où le bourreau avait mis le feu au bûcher, plusieurs des

assesseurs, et entre autres Houppeville, Migot, Fabry, Riquier et Manchon, avaient quitté leur place et s'étaient retirés, disant qu'ils ne pouvaient supporter un pareil spectacle. Manchon, qui était notaire apostolique, déclara même que jamais il n'avait versé tant de larmes pour aucun des malheurs qui lui étaient arrivés; et cela était si vrai, que d'une partie de l'argent qu'il avait reçu pour le procès, il acheta un missel dans lequel il ne cessa de prier pour Jehanne durant tout le reste de sa vie. Bien plus, au moment où la patiente expira, on entendit un chanoine de Rouen, nommé Jean de La Pie, qui disait :

— Hélas! hélas! mon Dieu, faites-moi la grâce à l'heure de ma mort de mettre mon ame dans le même lieu où est celle de Jehanne.

Il n'y eut pas jusqu'au secrétaire du roi d'Angleterre, nommé Jehan Frappart, qui revint de l'exécution pleurant d'une manière lamentable, en disant :

— Malheur à nous! malheur à nous! nous sommes tous perdus; car on vient de brûler une sainte personne dont l'âme est dans la main de Dieu.

Mais le récit qui frappa le plus l'esprit de tous fut celui d'un Anglais, qui haïssait tellement Jehanne qu'il l'avait insultée dans sa prison, à ses interrogatoires et à sa première exposition, lui jetant des malédictions plus furieuses qu'aucun autre, et qui enfin avait dit que, le jour où elle serait brûlée, il apporterait un fagot au bûcher. En effet, il s'approchait de l'échafaud avec sa charge de bois, lorsque tout à coup les jambes lui manquèrent, et on le vit tomber à genoux, les mains étendues vers Jehanne, criant grâce, et prêt à s'évanouir. Aussitôt on accourut à

lui, on le releva, et on lui demanda ce qu'il avait : alors il déclara hautement qu'au moment où Jehanne avait crié Jésus ! il avait vu une colombe sortir du feu et monter au ciel, et qu'il avait la certitude que cette colombe était l'âme de la martyre.

Le même jour, le cardinal d'Angleterre, craignant que, s'il restait quelque relique de Jehanne, ces reliques ne fissent quelque miracle, ordonna que le cœur resté intact lui fût remis, et que les cendres de son corps, mêlées à celles du bûcher, fussent jetées au vent du haut du pont, et emportées ainsi par la Seine vers l'Océan.

Et ces choses arrivèrent le trentième jour de mai 1431.

PRAXÈDE

I

LE SACRE.

La veille du saint jour de Pâques de l'an 1099, c'était grande fête dans la noble cité de Barcelone.

C'est que le jeune comte Raymond Bérenger III, qui, depuis un an, venait d'hériter du pouvoir souverain, avait pensé que ses sujets ayant été, comme les disciples et apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, plongés dans une longue et profonde tristesse à propos de la mort du seigneur comte son père, il devait, la Pâques arrivant, choisir ce saint jour pour faire ressusciter en sa personne la royauté défunte. En conséquence, il avait, pour le jour dit, convoqué par lettres scellées, dans sa bonne ville de Barcelone, les prélats, les barons, les chevaliers et les messagers des cours étrangères, leur annonçant qu'en leur présence, il se ferait armer chevalier, et prendrait sur l'autel et poserait sur sa tête la guirlande de roses d'or, qui était la couronne des comtes d'Aragon.

Aussi, au jour dit, non-seulement tous les prélats, barons et chevaliers d'Espagne, mais encore un grand nombre de princes et de seigneurs étrangers, s'étaient rendus à cette fête. Le juge et l'archevêque d'Arborée y étaient venus de Sardaigne ; le roi d'Aragon, de Saragosse ; le roi de Castille, de Madrid. Les rois maures de Tlemcen et de Grenade, n'y pouvant assister eux-mêmes, y avaient envoyé de riches présents, comme leurs ancêtres, les rois mages, l'avaient fait à l'occasion de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, l'assemblée était si nombreuse, comme nous l'avons dit, la veille du saint jour de Pâques, que l'on comptait bien trente mille chevaucheurs de la première noblesse du monde, en la ville de Barcelone et ses environs.

Dès le matin, le seigneur comte Raymond Bérenger III avait fait publier à son de trompe, dans la ville, qu'à l'heure de midi, aussitôt après l'*Alleluia* chanté, et au premier coup des cloches qui annoncerait leur retour, tout le monde devait quitter le deuil, couper sa barbe et se disposer à la fête. Aussi, dès que l'*Alleluia* fut repris et qu'on entendit frémir le branle joyeux des cloches, chacun se disposa ainsi que le roi avait ordonné ; si bien que les rues, qui, une heure auparavant, étaient tristes et silencieuses, se trouvèrent, une heure après, pleines de monde et de rumeurs ; car on avait ouvert à la fois les barrières et les portes, et les chevaliers étrangers étaient entrés dans la ville, et les bourgeois étaient sortis de leurs maisons.

Et cependant, il n'y avait à Barcelone que ceux qui n'avaient pu être invités au palais de l'Aljaferia ; et, comme nous l'avons dit, leur affluence était grande ; car le seigneur comte avait été obligé de décider qu'il ne recevrait, à sa

table et dans son château, que quiconque serait roi ou envoyé de roi, gouverneur de province, archevêque, prince, duc ou comte; et rien que de ceux-ci et de leur suite, il y avait quatre mille personnes qui s'étaient trouvées le droit d'être hôtes et convives du seigneur comte de Barcelone.

Tout le jour, cette multitude parcourut la ville, visitant les églises, s'arrêtant devant les bateleurs, et passant de la prière aux jeux profanes, et des jeux profanes à la prière; mais, quand le soir vint, chacun s'achemina vers le palais du comte, situé à deux grands milles de la cité; car le comte, le soir même, devait faire la veillée des armes dans l'église de Saint-Sauveur. Tout le long de la route, des torches et des brandons avaient été placés pour éclairer le cortége, et, de peur que ces torches et ces brandons ne fussent déplacés et ne laissassent des intervalles sans lumière, leur place avait été fixée d'avance, et il était défendu, sous aucun prétexte, de les déplacer.

Au moment où sonna l'heure de vêpres, on alluma tous ces brandons, quoiqu'il fît encore jour, de sorte qu'en un instant une longue ligne de flamme s'étendit du palais de l'Aljaferia jusqu'à l'église de Saint-Sauveur; puis, au même moment, des hérauts d'armes, portant les bannières du comté, parcoururent tout le chemin pour que le peuple se rangeât aux deux côtés de la route, et n'empêchât aucunement le cortége de s'avancer.

Au dernier coup de la cloche de vêpres, la porte du palais s'ouvrit aux grands cris de joie de la multitude, qui attendait depuis l'heure de midi.

Les premiers qui parurent furent les fils des plus nobles chevaliers de la Catalogne : ils étaient à cheval et portaient

les épées de leurs pères; et c'étaient de vaillantes épées tout ébréchées dans les tournois ou dans les batailles, dont chacune avait un nom, comme l'épée de Charlemagne, de Renaud et de Roland.

Derrière eux venaient les écuyers des chevaliers qui devaient être armés dans la journée du lendemain; ils portaient nues les épées de leurs maîtres : celles-là, au contraire des premières, étaient vierges et brillantes; mais on savait qu'aux mains qui devaient les recevoir, elles perdraient bientôt leur virginité dans le sang et leur lustre dans la bataille.

Puis venait l'épée du seigneur comte, faite en forme de croix, pour lui rappeler toujours qu'il était soldat de Dieu avant d'être prince de la terre : c'était l'épée la plus riche et la mieux garnie qu'ait peut-être jamais portée comte, roi ni empereur; et cette épée, en attendant qu'elle passât aux mains de son maître, était dans la main du vieux don Juan Ximénès de la Roca, l'un des plus vaillants chevaliers du monde, lequel marchait lui-même entre d'autres chevaliers qui étaient, l'un le baron Guillaume de Cervallo, et l'autre sir Otho de Moncada.

Après l'épée du seigneur comte venaient deux chariots de ses écuries, chargés de torches et portant chacun plus de dix quintaux de cire qu'il offrait en don à l'église de Saint-Sauveur, ayant fait vœu d'un cierge qui faisait le tour de la ville de Barcelone; et cela, parce que, retenu dans ses États par la maladie du roi son père, il n'était point parti pour la croisade; ce qui lui était une douleur comme chevalier, et un remords comme chrétien. Ces torches étaient allumées, quoiqu'il n'y en eût aucun besoin, tant les autres luminaires jetaient de clarté.

Après ces deux chariots venait le seigneur comte lui-même, chevauchant sur un cheval caparaçonné d'un magnifique harnais : c'était un beau jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, portant de longs cheveux qui tombaient de chaque côté sur ses épaules, et maintenus sur son front par un fil d'or. Il était vêtu de son justaucorps de guerre ; car, pendant la veillée, il devait revêtir sa cuirasse ; mais ce justaucorps était caché par un grand manteau de drap d'or qui tombait jusqu'à ses étriers. Derrière lui, venaient ses armes, portées par deux nobles : c'était un casque à visière fermante, une cotte de mailles d'acier et d'or, et un bouclier sur lequel était gravée la guirlande de roses, signe du souverain pouvoir chez les comtes de Barcelone. Le noble qui portait ces armes était accompagné de deux autres nobles qui avaient nom, l'un, Roger, comte de Pallars, et l'autre, Alphonse Ferdinand, seigneur d'Ixer ; et tous deux tenaient leur épée nue, comme pour défendre ces armes royales, ainsi qu'ils eussent couvert la tête et la poitrine de leur noble maître et seigneur.

Après les armes du seigneur comte, venaient, deux par deux, les nobles qu'il allait armer chevaliers ; ils étaient au nombre de douze, et devaient à leur tour, aussitôt qu'ils auraient reçu l'ordre, armer chacun dix chevaliers ; et ces cent vingt les suivaient chevauchant aussi deux par deux sur leurs beaux chevaux tout couverts de drap d'or et de magnifiques harnais.

Puis, derrière eux, car ils avaient pris le pas sur tous, comme héros de la fête ; venaient, suivant leur rang et quatre par quatre, d'abord les prélats, puis les rois et envoyés des rois, puis les ducs, puis les comtes, puis les simples che-

valiers, séparés les uns des autres par des musiciens qui faisaient retentir l'air du bruit de leurs trompettes, de leurs timbales et de leurs flûtes. Ce dernier groupe était suivi d'une multitude de jongleurs vêtus en sauvages, courant à pied ou montés sur de petits chevaux sans selle et sans bride, dont ils se servaient pour leurs tours, et qu'ils faisaient manœuvrer à la voix : tous faisant un tel bruit et poussant de telles clameurs, qu'il eût semblé à quelqu'un qui les eût entendus sans en connaître la cause, que le ciel et la terre s'abîmaient comme à la dernière heure du dernier jour.

Ainsi, et par la grâce de Dieu, à la lueur des brandons qui changeaient la nuit en jour, et les ténèbres en lumière, au bruit le plus éclatant des tambours, des timbales, des trompettes et autres instruments, aux cris des jongleurs et des hérauts, qui criaient tous : « Barcelone ! Barcelone ! » on vint à l'église de Saint-Sauveur. Quoiqu'il n'y eût eu, comme nous l'avons dit, que deux milles à faire, le cortége avait marché si lentement, afin que chacun eût tout le temps de le voir, que minuit sonnait au moment où le comte mettait pied à terre sous le portail, où l'attendait avec tout son clergé l'archevêque de Barcelone, qui devait le sacrer le lendemain.

Alors tous les nobles qui devaient être armés le lendemain, le seigneur comte en tête, entrèrent dans l'église et firent ensemble la veillée des armes, récitant des oraisons, se réjouissant et chantant les cantiques de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils passèrent ainsi toute cette bienheureuse nuit, pendant laquelle ils entendirent très-dévotement les matines, auxquelles assistèrent les archevêques, évêques,

prieurs et abbés, qui dirent tous leurs heures avec un si grand recueillement, que ce fut une édification pour tous les assistants.

Quand le jour fut venu, on ouvrit l'église aux fidèles, et elle se remplit que c'était merveille comment tant de créatures humaines pouvaient tenir sans être suffoquées dans un pareil espace. Alors l'archevêque se revêtit pour dire la messe, et le seigneur comte à son tour passa un surplis comme s'il allait la servir ; puis, par-dessus le surplis, il mit la dalmatique la plus riche dont jamais empereur ou roi ait été revêtu ; ensuite il passa à son cou une étole si magnifique et si surchargée de perles et de pierres précieuses, qu'il serait impossible de dire ce qu'elle valait ; enfin, il prit le manipule, qui était aussi très-splendide, et, à chaque vêtement qu'il prenait, l'archevêque répétait une oraison. Puis, tout cela fait, il commença de dire la messe : et, lorsque l'épître fut achevée, il s'arrêta un instant, tandis qu'au son grave et sonore de l'orgue, les deux parrains du comte, qui étaient, l'un, don Juan Ximénès de la Roca, et l'autre, Alphonse-Ferdinand, seigneur d'Ixer, s'approchèrent de lui, et l'un lui chaussa l'éperon droit, et l'autre l'éperon gauche. Alors le comte s'approcha de l'autel, se prosterna devant le tabernacle et dit tout bas une oraison, tandis que l'archevêque, debout à côté de lui, priait tout haut. Enfin, cette prière finie, il se retira, prit l'épée sur l'autel, baisa humblement la croix qui en faisait la poignée, la ceignit autour de ses reins, et, lorsqu'il l'eut ceinte, la tirant du fourreau, il la brandit trois fois. A la première fois qu'il la brandit, il défia tous les ennemis de la sainte foi catholique ; à la seconde, il jura de secourir tous les orphelins, les pupilles et

les veuves ; à la troisième, il promit de rendre justice pendant toute sa vie, aussi bien aux plus grands qu'aux plus petits, aussi bien aux étrangers qu'à ses propres sujets.

A ce dernier serment, une voix pleine et sonore répondit :

— *Amen!*

Et chacun se retourna pour voir d'où venait cette voix : c'était celle d'un jongleur provençal qui s'était introduit dans l'église, et qu'on voulut chasser comme n'étant pas digne de se trouver en si bonne compagnie; mais, le comte ayant demandé ce que c'était, et l'ayant appris, il ordonna qu'on le laissât à sa place, disant qu'en un pareil moment il ne devait repousser aucune prière, de noble ou de vilain, de riche ou de pauvre, de fort ou de faible, pourvu qu'elle sortît d'un cœur droit et bien intentionné. Le jongleur fut donc laissé à sa place, et le seigneur comte, ayant remis son épée au fourreau, offrit sa personne et son glaive à Dieu, le priant de le tenir toujours en sa sainte garde et de lui accorder la victoire contre tous ses ennemis. Alors l'archevêque l'oignit du saint chrême sur l'épaule et au bras droit. Aussitôt il prit la couronne sur l'autel et la posa sur sa tête, où ses deux parrains l'affermirent. Au même instant, les archevêques, les évêques, les abbés, les princes et les deux parrains du comte s'écrièrent à haute voix :

— *Te Deum laudamus!*

Et, tandis qu'ils entonnaient ce chant, le seigneur comte prit le sceptre d'or dans sa main gauche et le globe dans sa main droite, et les porta ainsi tant que dura le *Te Deum* et l'Évangile. Il les reposa ensuite sur l'autel et alla s'asseoir sur le siége comtal, où passèrent devant lui les douze ne-

bles, qu'il arma les uns après les autres chevaliers, et qui se rendirent aussitôt chacun dans une des douze chapelles, où ils armèrent à leur tour chacun dix chevaliers.

La cérémonie terminée, le comte, couronne en tête, reprit de nouveau le globe dans sa main droite et le sceptre dans sa main gauche, et, ainsi couronné et portant les insignes du pouvoir, il sortit de l'église et remonta sur son cheval, revêtu de la dalmatique, de l'étole et du manipule. Mais, comme il ne pouvait conduire lui-même sa monture, à la courbure du frein étaient attachées deux paires de rênes; une paire, et c'était celle qui s'attachait au côté gauche, était tenue par les deux parrains; les autres rênes, qui étaient de soie blanche et qui avaient bien quarante pieds de long chacune, étaient tenues par les barons, les chevaliers et les plus notables citoyens de la Catalogne; et après ceux-ci venaient les six députés de Valence, les six députés de Saragosse et les quatre députés de Tortose; tous ceux qui tenaient les rênes, soit à droite, soit à gauche, marchaient à pied en signe de respect et d'infériorité. Ce fut ainsi et en suivant le même ordre et la même route, que le seigneur comte, toujours accompagné du même cortége, et au milieu des cris et des fanfares, rentra vers nones en son palais d'Aljaferia, d'où il était sorti la veille après vêpres. Arrivé là, il mit pied à terre et entra dans la salle à manger, où on lui avait préparé un trône très-élevé au milieu de deux siéges d'or, sur lesquels il déposa le sceptre et la couronne. Alors ses deux parrains s'assirent à une petite distance de lui, et à côté d'eux les rois d'Aragon et de Castille, l'archevêque de Barcelone, l'archevêque de Saragosse et l'archevêque d'Arboise; puis à une autre table s'assirent

à leur tour les évêques, les ducs et tous les nobles qui avaient été faits chevaliers ce jour-là; enfin prirent place les barons, les envoyés des différentes provinces et les plus notables citoyens de Barcelone, tous en fort bon ordre; car leur place leur était assignée selon leur rang, et ils avaient pour les servir des serviteurs nobles et des fils de chevaliers.

Quant au seigneur comte, il était servi par douze nobles, et son majordome était le baron Guillaume de Cervallo, lequel vint, apportant un plat et chantant une ronde, accompagné des douze nobles, qui chacun apportaient un mets différent et répondaient tous en chantant. La ronde achevée, il posa le plat devant le comte et en tailla un morceau qu'il lui servit; puis, quittant son manteau et sa cotte de drap d'or à fourrure d'hermine et ornée de perles, il les donna à un jongleur. Aussitôt, on lui apporta d'autres riches vêtements qu'il mit sur lui, et il alla avec les douze nobles chercher le second service. Un instant après, il revint, chantant une nouvelle ronde et apportant d'autres mets; cette fois comme l'autre, après avoir taillé et servi, il donna de nouveau les vêtements qu'il portait à un autre jongleur; et il y eut dix services, et, à chaque service, il fit ainsi largesse; ce qui fut grandement approuvé de toute la noble assemblée.

Après être resté trois heures à table, à peu près, le comte se leva, reprit le globe et le sceptre, et, passant dans la chambre voisine, il alla s'asseoir sur un siége élevé sur des gradins. A côté de lui s'assirent les deux rois, et tout autour d'eux, sur les degrés du trône, tous les barons, chevaliers et notables citoyens. Alors un jongleur s'approcha et

chanta une nouvelle sirvente qu'il avait composée : elle était intitulée *la Couronne, le Sceptre et le Globe ;* voici ce qu'elle disait :

« La couronne étant toute ronde et le rond n'ayant ni commencement ni fin, cela signifie : Notre-Seigneur vrai Dieu tout-puissant, qui n'a point eu de commencement et n'aura pas de fin. Et parce que cette couronne signifie Dieu tout-puissant, on vous l'a placée sur la tête, et non au milieu du corps ou aux pieds, mais bien sur la tête, signe de l'intelligence ; et parce qu'on vous l'a placée sur la tête, vous devez toujours vous souvenir de Dieu tout-puissant. Puissiez-vous, avec cette couronne humaine et périssable, gagner la couronne de la gloire céleste dont le royaume est éternel !

» Le sceptre signifie la justice, que vous devez exercer entre tous ; et, comme le sceptre est une verge longue et tendue, et frappe et châtie, ainsi la justice châtie, afin que les méchants ne fassent plus le mal et que les bons deviennent encore meilleurs.

» Le globe signifie que, comme vous tenez le globe en votre main, vous tenez aussi dans votre main votre comté et votre pouvoir ; et, puisque Dieu vous les a confiés, il faut que vous les gouverniez avec vérité, justice et clémence, et que vous ne souffriez point que qui que ce soit leur cause du dommage, ou par vous ou par autrui. »

Cette sirvente, que le comte parut entendre avec plaisir et en prince qui, en comprenant bien le sens, se promet de le mettre en œuvre, fut suivie d'une chanson nouvelle que chanta un second jongleur, et d'un poëme que récita un troisième ; puis, tout cela étant chanté et dit, le roi reprit le

globe et le sceptre, et monta dans sa chambre pour se reposer, car il en avait bien besoin; mais, au moment où il venait d'ôter son manteau royal, on lui annonça qu'un jongleur voulait absolument lui parler, ayant, disait-il, à lui annoncer une nouvelle du plus haut intérêt, et qui ne souffrait pas le moindre retard.

Le comte ordonna qu'on le fît entrer.

Le jongleur entra, et, ayant fait deux pas dans la chambre, il mit un genou en terre.

— Parle, lui dit le comte.

— Qu'il plaise d'abord à Votre Seigneurie, répondit le jongleur, d'ordonner qu'on nous laisse seuls.

Raymond Bérenger fit un signe et chacun se retira.

— Qui es-tu? demanda le comte lorsque la porte se fut refermée derrière le dernier de ses serviteurs.

— Je suis, dit le jongleur, celui qui a répondu *Amen* lorsque, aujourd'hui, dans l'église de Saint-Sauveur, vous avez, cette épée à la main, promis de rendre justice pendant toute votre vie, aussi bien aux plus grands qu'aux plus petits, aussi bien aux forts qu'aux faibles, aussi bien aux étrangers qu'à vos propres sujets.

— Et au nom de qui demandes-tu justice?

— Au nom de l'impératrice Praxède, injustement accusée d'adultère par Gunthram de Falkembourg et Walther de Than, et condamnée par son mari, l'empereur Henri IV, à mourir dans le délai d'un an et un jour, s'il ne se présente pas un champion pour la défendre.

— Et comment a-t-elle choisi, pour une pareille mission, un si étrange messager?

que nul que moi peut-être, pauvre jongleur, n'

se fût exposé à la colère d'un aussi puissant empereur que l'empereur Henri IV, et à la vengeance de deux chevaliers aussi redoutables que Gunthram de Falkembourg et Walther de Than; et certes, je ne l'eusse point fait moi-même si je n'y eusse été convié par ma jeune maîtresse, la marquise Douce de Provence, qui a de si beaux yeux et une si douce voix, que nul ne peut lui refuser ce qu'elle demande, et qui m'a demandé de me mettre en quête d'un chevalier assez brave et assez quêteur de renommée pour venir défendre sa noble souveraine. Alors je suis parti, allant de ville en ville et de château en château; mais, à cette heure, toute la plus vaillante chevalerie est en terre sainte, de sorte que j'ai vainement parcouru l'Italie et la France, toujours cherchant un champion à cette infortune impériale et n'en trouvant nulle part. J'ai entendu parler de vous, monseigneur, comme d'un brave et aventureux chevalier, et je me suis mis en route pour Barcelone, où je suis arrivé aujourd'hui même. J'ai demandé où vous étiez. On m'a répondu que vous étiez dans l'église; j'y suis entré, monseigneur, comme vous teniez cette noble épée à la main, jurant de rendre justice aussi bien aux grands qu'aux plus petits, aussi bien aux forts qu'aux faibles, aussi bien aux étrangers qu'à vos propres sujets, et il m'a semblé que c'était la main de Dieu qui me conduisait à vous dans un pareil moment, et j'ai crié : « Ainsi soit-il! »

— Ainsi soit donc, répondit le comte; car, pour l'honneur de mon nom et l'agrandissement de ma renommée, au nom de Dieu, j'entreprendrai cette aventure.

— Grâces vous soient rendues, monseigneur, répondit le jongleur; mais, sauf votre bon plaisir, le temps presse; car

déjà dix mois se sont écoulés depuis le jugement porté par l'empereur, et il ne reste plus à l'accusée que deux mois et un jour; ce qui est à peine ce qu'il nous faut de temps pour nous rendre à Cologne.

— Eh bien, dit le comte, laissons achever les fêtes, qui doivent finir jeudi soir; vendredi, nous rendrons grâces à Dieu, et, samedi, nous nous mettrons en voyage.

— Qu'il soit fait à votre volonté, monseigneur, dit le jongleur en se retirant.

Mais, avant qu'il sortît, le comte Raymond détacha de ses épaules et lui mit autour du cou une magnifique chaîne d'or qui valait bien cinq cents livres; car le seigneur comte était un prince aussi magnifique que brave, à telle preuve que ses contemporains l'ont surnommé le Grand, et que la postérité lui a laissé le nom que lui avaient donné ses contemporains.

Et encore, c'était un homme religieux; car ces fêtes, dont il demandait au jongleur d'attendre la fin, avaient été données, comme nous l'avons dit, en imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en ce bienheureux jour de Pâques, réconforta, par sa résurrection, la Vierge, madame sainte Marie, ses apôtres, ses évangélistes et ses autres disciples, qui étaient auparavant tristes et affligés à cause de sa Passion; aussi, dit le chroniqueur auquel nous empruntons ces détails, le vendredi au matin, il survint, par la grâce de Dieu, une bonne pluie qui enveloppa toute la Catalogne, l'Aragon, le royaume de Valence et de Murcie, et qui dura jusqu'à la fin du jour.

Ainsi, la terre, qui en avait grand besoin, eut aussi son complément de joie, afin que rien ne manquât aux pré-

sages d'un règne qui fut l'un des plus grands et des plus heureux dont la noble cité de Barcelone ait gardé le souvenir.

II

LE CHAMPION.

L'empereur Henri IV, d'Allemagne, était à cette époque l'un des plus malheureux princes qu'il y eût sur le trône. L'an 1056, à l'âge de six ans, il avait succédé à son père Henri le Noir, et la diète avait donné à Agnès d'Aquitaine l'administration des affaires publiques pendant sa minorité; mais les princes et barons d'Allemagne, humiliés d'obéir à une femme étrangère, s'étaient révoltés contre l'empereur, et Othon, margrave de Saxe, avait commencé cette série de guerres civiles, au milieu desquelles Henri, toujours armé, soit contre ses vassaux, soit contre ses oncles, soit contre son fils, devait consumer sa vie, tantôt empereur, tantôt fugitif, aujourd'hui proscripteur, demain proscrit. Après avoir déposé le pape Grégoire VII; après avoir, en expiation de ce sacrilége, traversé en plein hiver les Apennins à pied, un bâton à la main et comme un mendiant (1); après avoir attendu trois jours dans la cour du château de Canossa, sans habits, sans feu, sans pain, qu'il plût à Sa Sainteté de

(1) Voir, pour plus amples renseignements sur les démêlés de l'empire et de la papauté, le procès de Dante.

lui en ouvrir la porte, il avait enfin été admis en sa présence, lui avait baisé les pieds et avait fait serment sur la croix de se soumettre à sa décision. A ce prix, le pape l'avait absous de ce sacrilége; mais alors les seigneurs lombards l'avaient accusé de lâcheté. Menacé par eux d'être déposé à son tour s'il ne rompait le honteux traité auquel il venait de se soumettre, il avait accepté leur alliance; mais, tandis qu'il faisait ce pacte, les barons allemands avaient élu empereur Rodolphe de Souabe. Henri, qui était venu vers l'Italie en suppliant, était retourné vers l'Allemagne en soldat, et, tout excommunié qu'il était, et quoique Rodolphe son rival eût reçu de Grégoire VII une couronne d'or en signe d'investiture temporelle, et une bulle qui appelait la malédiction du ciel sur son ennemi, il l'avait battu et tué à la bataille de Wolskeim, près de Gera. Alors il se retourne vainqueur et furieux contre l'Italie, conduisant avec lui l'évêque Guibert, qu'il avait fait élire pape. Cette fois, c'était à Grégoire de trembler, car il ne devait pas attendre plus de miséricorde qu'il n'avait accordé de merci: aussi, à son approche, s'était-il enfermé dans Rome, et, lorsque Henri arriva en vue des murailles de la ville éternelle, trouva-t-il un envoyé de Grégoire, qui lui faisait proposer l'absolution et la couronne. Henri répond en s'emparant de Rome. Alors le pape se réfugie dans le château Saint-Ange. Henri l'y poursuit, établit le blocus, et, sûr que son ennemi ne peut lui échapper, il établit sur le trône de saint Pierre l'antipape Guibert, et reçoit de sa main la couronne impériale. C'est alors qu'il apprend la nouvelle que les Saxons ont élu empereur Hermann, comte de Luxembourg. Henri repasse les Apennins, bat les Saxons, soumet la Thuringe

et s'empare d'Hermann, à qui il permet de vivre et de mourir ignoré dans un coin de l'empire. Il rentre aussitôt en Italie, où il fait élire son fils Conrad roi des Romains. Croyant la paix bien assurée de ce côté, il revient tourner ses armes contre la Bavière et une partie de la Souabe, restées insoumises et rebelles. Son fils, qu'il vient de faire roi et qui rêve l'empire, se révolte, lève des troupes et fait excommunier une seconde fois son père par le pape Urbain II. Henri convoque une diète à Aix-la-Chapelle, met à nu son cœur paternel tout déchiré de la rébellion de Conrad, et demande que Henri, son second fils, soit élu, à la place de son frère, roi des Romains. Au milieu d'une séance, il reçoit un avis mystérieux. Sa présence est nécessaire à Cologne, où l'on a, dit-on, un grand secret à lui révéler. Henri quitte la diète. Deux des plus nobles barons de l'empire, Gunthram de Falkembourg et Walther de Than, l'attendaient à la porte de son palais. Henri les invite à entrer avec lui, les conduit dans sa chambre, et, leur voyant le visage sombre et sévère, il leur demande pourquoi ils sont ainsi tristes et soucieux.

— Parce que la majesté du trône est en péril, répondit Gunthram.

— Et qui l'y a mise? demanda Henri.

— L'impératrice Praxède, votre épouse, dit Gunthram.

A ces mots, Henri pâlit plus qu'il ne l'eût fait à toute autre nouvelle, car cette impératrice Praxède, qu'il avait épousée depuis deux ans seulement, et pour laquelle il avait à la fois un amour d'époux et de père, était le seul ange auquel il eût dû les quelques heures de repos et de bonheur qu'il avait goûtées au milieu de cette vie fatale et maudite que nous avons racontée : aussi eut-il besoin d'un moment pour

rappeler les forces de son cœur et demander ce qu'elle fait.

— Elle a fait des choses que nous ne pouvons son pour l'honneur du trône impérial, répondit Gunthram, et qui nous mériteraient le nom de traîtres envers notre seigneur si nous hésitions à les lui dire.

— Mais enfin, qu'a-t-elle donc fait? demanda une seconde fois Henri.

— Elle a, en votre absence, reprit Gunthram, encouragé l'amour d'un jeune cavalier, et cela si publiquement, que, s'il vous naissait un fils à cette heure, cet événement, qui mettrait le peuple en joie, mettrait la noblesse en deuil; car tout maître est bon pour le peuple, tandis que la noblesse de l'empire, étant la première de toutes les noblesses, ne peut et ne veut recevoir d'ordres que d'un fils d'empereur.

Henri s'appuya au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber; car il avait, un mois auparavant, reçu une lettre de l'impératrice dans laquelle elle lui annonçait avec une joie d'enfant qu'elle avait l'espoir d'être mère.

— Et qu'est devenu ce chevalier? demanda Henri.

— Il a quitté Cologne comme il y était venu, tout à coup et sans qu'on sache où il est allé. Quant à son pays et à son nom, il ne l'a dit à personne; mais vous pourrez le demander à l'impératrice; car, si quelqu'un peut le savoir, elle le sait.

— C'est bien, dit Henri; entrez dans ce cabinet.

Les deux seigneurs obéirent. Alors l'empereur appela un chambellan et lui donna l'ordre de faire venir l'impératrice. Puis, resté seul, cet élu du malheur qui avait tant souffert,

et à qui il restait tant à souffrir encore, manqua de force et se laissa tomber dans un fauteuil. Lui qui avait supporté sans plier la guerre civile, la guerre étrangère, l'excommunication romaine et la révolte filiale, se sentit briser par un doute. Sa tête, qui avait porté quarante-cinq ans la couronne, et qui ne s'était pas courbée sous ce fardeau, faiblit sous le poids d'un soupçon et s'inclina sur sa poitrine comme si la main d'un géant avait pesé sur elle. Un instant le vieillard oublia tout, empire, guerre, malédiction, révolte, pour ne penser plus qu'à cette femme, qui était le seul être humain à qui il eût conservé sa confiance, et qui l'avait trompé plus indignement encore que les autres, et une larme coula de sa paupière et roula sur ses joues creusées. La verge du malheur avait frappé si profondément le rocher, que, comme celle de Moïse, elle en avait fait jaillir une source cachée et inconnue.

L'impératrice entra, ignorant quelle cause avait ramené Henri, et s'avança d'un pas si léger, qu'il ne l'entendit point venir. C'était une belle fille du Nord, aux yeux bleus et au teint de neige, blonde et élancée comme une vierge d'Holbein ou d'Owerbeek. Elle s'arrêta devant le vieillard, sourit d'un sourire chaste, et s'inclina pour l'embrasser d'un baiser moitié de fille, moitié d'épouse; mais alors, ses cheveux touchèrent le front de l'empereur, et il tressaillit comme si un serpent l'avait piqué.

— Qu'avez-vous, monseigneur? dit Praxède.

— Femme, répondit le vieillard en relevant la tête et en lui montrant ses yeux humides, vous avez vu, depuis quatre ans, peser sur moi des peines plus lourdes que la croix du Christ, et ma couronne impériale se changer en couronne

d'épines; vous avez vu ruisseler la sueur sur mes joues et le sang sur mon front, mais vous n'avez pas vu tomber de mes yeux une larme. Eh bien, regardez-moi, voilà que je pleure.

— Et pourquoi pleurez-vous, monseigneur bien-aimé? répondit l'impératrice.

— Parce que, abandonné par mes peuples, renié par mes vassaux, proscrit par mon fils, maudit par Dieu, je n'avais plus dans le monde entier que vous, et que vous m'avez trahi.

Praxède se releva, pâle et roide comme une statue.

— Monseigneur, dit-elle, sauf votre grâce, cela n'est point vrai. Vous êtes mon empereur et mon maître, et vous avez le droit de dire ce que vous voudrez; mais, si tout autre homme que vous répétait ces mêmes paroles, je répondrais que cet homme ment, ou par envie ou par mauvais vouloir.

— Entrez, dit Henri d'une voix forte en se retournant vers le cabinet.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et Gunthram de Falkembourg et Walther de Than parurent. A leur vue, l'impératrice frissonna par tous ses membres; car elle les avait toujours instinctivement regardés comme ses ennemis. Ils s'avancèrent lentement de l'autre côté du fauteuil de l'empereur, et, étendant la main :

— Seigneur, dirent-ils, la chose que nous avons dite est vraie, et nous la soutiendrons au péril de notre corps et de notre âme, en combattant, deux contre deux, tous chevaliers qui oseraient nous démentir.

— Écoutez bien ce qu'ils disent, madame, répondit l'empereur, car il sera fait ainsi qu'ils le demandent; et sachez que, si, d'ici à un an et un jour, vous n'avez pas trouvé de

chevaliers qui vous disculpent par la bataille, vous serez brûlée vive sur la grande place de Cologne, en face du peuple et par la torche du bourreau.

— Seigneur, dit l'impératrice, je prie Dieu qu'il me soit en aide, et j'espère que par sa grâce la vérité et l'innocence seront reconnues.

— Ainsi soit-il ! dit Henri.

Et appelant des gardes, il fit conduire l'impératrice dans une salle basse du château qui ressemblait fort à une prison.

Et elle y était renfermée depuis trois cent soixante-quatre jours sans avoir pu, malgré les promesses qu'elle avait faites et les dons qu'elle avait votés, trouver un seul chevalier qui voulût s'armer pour sa défense, tant la crainte qu'inspirait la renommée de ses accusateurs était grande. Dans cette retraite, Praxède, qui, ainsi qu'elle l'avait écrit à l'empereur, se trouvait enceinte lors de l'accusation portée contre elle, était accouchée d'un fils, et elle nourrissait de son lait et elle élevait de ses mains, comme eût fait une femme du peuple, son pauvre enfant, condamné comme elle à la honte et au bûcher. Seule entre toutes ses femmes, Douce de Provence, qui, depuis trois ans, avait abandonné son beau pays, tout plein de guerres en ce moment, pour venir chercher un asile à la cour de sa suzeraine, lui était restée fidèle au plus profond de son malheur. Mais il n'y avait plus que trois jours pour que le délai accordé par l'empereur fût écoulé, et elle ne voyait pas revenir son envoyé, et elle n'en entendait point parler. Elle commençait à désespérer elle-même, elle qui avait jusqu'alors soutenu l'impératrice de son espérance.

Quant à Henri, nulle douleur ne pouvait se comparer à la sienne. Frappé à la fois comme empereur, comme père et

comme époux, il avait fait vœu public, pour détourner la colère de Dieu, d'aller rejoindre les croisés en terre sainte; et ce jour qu'il avait fixé lui-même pour le supplice de l'impératrice, lui était à cette heure d'une attente aussi cruelle qu'à Praxède elle-même. Aussi avait-il tout abandonné à la garde du Seigneur, intérêts politiques, affaires privées; et retiré au plus profond de son palais de Cologne, il attendait, n'ayant plus de force que pour attendre; car, ainsi que nous l'avons dit, trois cent soixante-quatre jours s'étaient écoulés, et le soleil venait de se lever sur le trois cent soixante-cinquième.

Ce jour-là, après nones, et comme Henri sortait de son oratoire, on lui annonça qu'un chevalier étranger, arrivant d'un pays fort distant de l'Allemagne, demandait à lui parler à l'instant même. Le vieillard tressaillit; car, au fond du cœur, il n'avait pas perdu tout espoir; il ordonna que l'étranger fût introduit. Henri le reçut dans la même chambre et assis sur le même fauteuil où il avait rendu l'arrêt contre l'impératrice. Le chevalier entra et mit un genou en terre. L'empereur lui ayant fait signe de se relever, il lui demanda qu'elle cause l'amenait.

— Seigneur, dit le chevalier inconnu, je suis un comte d'Espagne; j'ai entendu dire en matines que l'impératrice votre épouse était accusée par deux chevaliers de votre cour, et que, si, dans l'espace d'un an et un jour, elle n'avait pas trouvé un champion qui la défendît en bataille, elle serait brûlée devant le peuple. Or, par le grand bien que j'ai entendu dire d'elle, et pour la sainte renommée de vertu qu'elle a dans le monde, je suis venu de ma terre afin de demander le combat à ses deux accusateurs.

— Comte, s'écria l'empereur, soyez le bienvenu; certes, c'est un grand honneur et un grand amour que vous lui faites, et vous arrivez à temps, car il n'y avait plus que trois jours avant qu'elle subît la peine des adultères, selon la coutume de l'empire.

— Seigneur, reprit le comte, maintenant j'ai une grâce à vous demander : c'est de me laisser parler avec l'impératrice; car dans cet entretien je saurai bien si elle est innocente ou coupable; si elle est coupable, je n'exposerai ni ma vie ni mon âme pour elle, soyez-en certain; mais, si elle est innocente, je combattrai, non pas contre un, non pas contre deux, mais, s'il le faut, contre tous les chevaliers de l'Allemagne.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, car c'est justice, répondit l'empereur.

Le chevalier inconnu salua et fit quelque pas vers la portière; mais Henri le rappela.

— Seigneur comte, lui dit-il, avez-vous fait vœu de rester le visage couvert?

— Non, monseigneur, répondit le chevalier.

— Alors, continua l'empereur, faites-moi la grâce de lever votre casque, que je puisse graver dans ma mémoire les traits de celui qui se met en pareil péril pour sauver mon honneur.

Le chevalier détacha son casque, et Henri vit apparaître une tête brune et fortement accentuée, mais qui paraissait appartenir à un jeune homme de dix-huit à vingt ans. L'empereur le regarda un instant en silence et avec tristesse; puis, soupirant malgré lui en pensant que Gunthram de Falkembourg et Walther de Than étaient tous les deux dans la force de l'âge :

— Que Dieu vous ait en sa sainte garde, dit-il, seigneur comte ; car vous me paraissez bien jeune pour mettre à bonne fin l'aventure que vous avez entreprise. Réfléchissez donc; il est encore temps de retirer votre parole.

— Faites-moi conduire vers l'impératrice, répondit le chevalier.

— Allez donc, dit l'empereur en lui présentant une bague, car voilà mon sceau, et, devant lui, toute porte s'ouvrira.

Le chevalier mit un genou en terre, baisa la main qui lui présentait l'anneau, le passa à son doigt, et, s'étant relevé, salua l'empereur et sortit.

Ainsi que l'avait dit Henri, le sceau impérial ouvrit toutes les portes au chevalier inconnu, si bien que, dix minutes après avoir quitté le juge, il se trouva en face de l'accusée.

L'impératrice était assise sur son lit, allaitant son enfant, et, comme depuis longtemps elle ne recevait d'autres visites que celles de ses geôliers, car il lui était défendu de communiquer même avec ses femmes, elle ne leva pas la tête lorsque la porte s'ouvrit; seulement, par un mouvement de pudeur instinctive, elle ramena son manteau sur sa poitrine, berçant son fils d'un mouvement lent d'épaules et d'un chant triste et doux. Le chevalier contempla un instant en silence ce tableau éloquent des misères royales; puis enfin, voyant que l'impératrice ne paraissait pas songer à lui:

— Madame, lui dit-il, ne daignerez-vous pas lever les yeux sur un homme qui est venu d'un bien lointain pays pour l'amour de votre renommée? Vous êtes accusée, et j'offre de vous défendre; mais, auparavant, répondez-moi comme vous répondriez à Dieu, et songez que, dans l'aventure que j'ai entreprise, j'ai non-seulement besoin de la force de

mon bras, mais encore de la conviction de ma conscience. Au nom du ciel, dites-moi donc toute la vérité ; car, s'il m'est démontré, comme je l'espère, que vous êtes innocente, je vous jure, par la chevalerie que j'ai reçue, que vous serez défendue par moi et que je ne vous faillirai pas au moment de la bataille.

— Et d'abord grand merci, dit l'impératrice ; mais ne puis-je savoir à qui je vais raconter les choses que j'ai à dire, et avez-vous fait vœu de cacher votre nom et votre visage ?

— Mon visage, madame, répondit le chevalier en ôtant son casque, peut être vu de tout le monde, car il est, je le crois, bien inconnu dans l'empire ; quant à mon nom, c'est autre chose, j'ai juré qu'il ne serait su que de vous.

— Alors, dites-le-moi, reprit l'impératrice.

— Madame, continua le chevalier, je suis un prince d'Espagne qu'on appelle Raymond Bérenger, comte de Barcelone.

A ce nom, si célèbre de père en fils, l'impératrice, qui avait souvent entendu parler de la grande noblesse et du grand courage de cette famille, joignit les mains, joyeuse et consolée ; puis, regardant le comte à travers le nuage de larmes qui voilait ses beaux yeux :

— Seigneur, lui dit-elle, jamais, en aucune occasion, je ne pourrai vous rendre la centième partie de ce que vous faites aujourd'hui pour moi ; mais, comme vous l'avez dit, je dois tout vous dire et vais vous dire tout :

» Il est vrai qu'il est venu, en l'absence de monseigneur Henri, un jeune et beau chevalier en cette cour de Cologne ; mais, soit qu'il eût fait un vœu à sa dame ou à son roi, il y vint sans dire son nom, et nul ne le sait, pas plus moi que

les autres; mais on disait que c'était quelque fils de prince, tant il était magnifique et généreux; or, il est encore vrai que je le rencontrais partout sur mon passage, mais toujours si respectueusement placé et se tenant à une telle distance, que je n'en pouvais rien dire sans que ce fût moi qui eusse l'air de faire attention à lui.

» Cela dura ainsi quelque temps, sans que le chevalier de l'Émeraude, — car on l'appelait ainsi, ne sachant pas son nom, d'une bague précieuse qu'il portait au doigt, — fit rien autre que me suivre ou me précéder ainsi partout où j'allais. Donc, un jour, il advint que j'étais sortie, avec mes femmes et les deux méchants chevaliers qui m'ont accusée, pour chasser à l'oiseau le long du Rhin; et, comme nous étions venus jusqu'à Lusdorf sans rencontrer de gibier, il arriva que, là seulement, un héron se leva et que je déchaperonnai mon faucon, qui prit son vol dessus. Comme c'était un faucon de fine race norvégiènne, il eut bientôt rejoint le fuyard, et je mis ma haquenee au galop pour arriver à la mort. J'étais tellement emportée d'ardeur, que mon cheval sauta par-dessus une petite rivière. Arrivées au bord, mes femmes n'osèrent faire le même saut que moi; de sorte qu'il n'y eut que Douce qui me suivit, parce que, où j'allais, disait-elle, elle devait y aller aussi. Mes femmes prirent donc un long détour pour chercher un endroit moins escarpé, et les deux chevaliers les suivirent; car ils étaient montés sur de lourds chevaux qui ne pouvaient sauter qu'un espace beaucoup moins grand que celui que j'avais franchi.

» Nous continuâmes notre route sans nous inquiéter d'eux, et, lorsque nous arrivâmes à l'endroit où étaient tombés les

combattants, il nous sembla voir, à travers un bois qui descendait jusqu'à la rive, fuir un cavalier sur un cheval si rapide, que nous ne sûmes si c'était une vision ; d'ailleurs, nous étions trop occupées de la chasse pour prendre attention à autre chose. Nous piquâmes droit au vaincu, que nous voyions se débattre, tandis que le vainqueur lui rongeait déjà la cervelle. Mais nous fûmes bien étonnées lorsque, mettant pied à terre, nous vîmes que l'on avait passé au long bec du héron une magnifique émeraude enchâssée dans un anneau d'or. Douce et moi, nous nous regardâmes, ne comprenant rien à cette aventure, mais soupçonnant que cette ombre que nous avions vue disparaître était le chevalier inconnu; puis, — et ce fut un tort de ma part, je l'avoue, mais vous savez notre vanité, à nous autres femmes, — au lieu de jeter la bague dans le fleuve, comme j'aurais dû le faire peut-être, je la pris et la mis à mon doigt; et, comme en ce moment ma suite arrivait, je racontai ce qui s'était passé et je montrai l'émeraude.

Chacun s'émerveilla de cet événement, car nul, excepté les chevaliers, ne pensa à soupçonner que je ne disais pas la vérité; mais Gunthram et Walther sourirent d'un air de doute. Leur donner des explications, c'était leur reconnaître le droit de me soupçonner. Je passai mon gant, je repris mon faucon sur le poing, et nous continuâmes notre chasse sans qu'il nous arrivât rien autre chose d'extraordinaire. Le lendemain, je rencontrai à l'église le chevalier inconnu. Mes yeux se portèrent sur sa main; il n'avait plus sa bague. Dès ce moment, je n'eus plus de doute que mon émeraude ne fût la sienne, et je résolus de la lui rendre.

» C'était huit jours après la fête de Cologne; vous savez

combien cette fête est célèbre par toute l'Allemagne : les ménestrels, les baladins et les jongleurs y abondent. Parmi ces derniers, il y avait un montreur de bêtes féroces qui, ayant été en Barbarie, en avait ramené un lion et un tigre; il avait bâti son cirque sur la grande place, et l'on pouvait voir ces deux magnifiques animaux d'une galerie élevée de douze ou quinze pieds au-dessus d'eux.

» J'y allai avec toutes mes femmes, et, là, comme partout, je rencontrai l'étranger mystérieux dont je portais la bague au doigt. Ce moment me parut favorable pour la lui rendre. Je tirai la bague de ma main et j'allais charger Douce d'aller la lui rendre, lorsque le tigre, excité par le bateleur qui le piquait avec une lance, fit un bond si prodigieux et poussa un cri si terrible, que je laissai tomber la bague, qui roula jusque dans la cage du lion.

» Au même moment, et avant que j'eusse eu le temps de prononcer une seule parole, le chevalier était dans le cirque, l'épée à la main. Le tigre resta un instant comme étonné d'une pareille audace; puis, d'un seul bond, il s'élança sur le chevalier. Alors on vit comme une espèce d'éclair, et la tête du monstre alla rouler d'un côté, ouvrant sa gueule ensanglantée, tandis que le corps tomba de l'autre, se cramponnant hideusement de ses quatre pattes sur le sable. Le chevalier prit sa toque, en arracha une agrafe de diamant, la jeta au bateleur; puis, passant son bras à travers les barreaux de la cage, il alla, entre les griffes du lion, prendre la bague que j'avais laissée tomber et me l'apporta au milieu des applaudissements de la multitude. Mais, comme j'avais résolu de la lui rendre, je profitai de cette occasion; et, repoussant sa main :

» — Non, lui dis-je, seigneur chevalier, cette bague a failli vous coûter trop cher pour que je vous la reprenne; gardez-la donc en souvenir de moi.

» Ce sont les seules paroles que je lui aie jamais adressées; car, le soir même, et comme cette aventure avait fait du bruit, je chargeai Douce d'aller trouver le chevalier de l'Émeraude et de le prier en mon nom de quitter Cologne; ce qu'il fit dans la même soirée, sans que je sache moi-même ce qu'il est devenu depuis.

» Voilà tout ce qu'il y a eu entre nous, seigneur comte; et, si j'ai été imprudente, j'ai payé cette imprudence d'une année de prison et d'une accusation mortelle.

Alors, tirant son épée et l'étendant vers la reine :

— Jurez-moi, dit le comte, sur cette épée que tout ce que vous m'avez dit est vrai, madame.

— Je le jure ! s'écria la reine.

— Eh bien, par cette épée, reprit le comte, vous sortirez de cette prison où vous êtes restée un an, et vous serez lavée de l'accusation mortelle qui pèse sur vous.

— Dieu vous entende ! dit l'impératrice.

— Et maintenant, continua le comte, je vous prie, madame, de me donner un de vos joyaux en signe que vous m'acceptez pour votre chevalier.

— Seigneur comte, dit-elle, voici une chaîne d'or; c'est le seul témoin qui me reste de mon ancienne puissance; prenez-la comme preuve que je remets ma cause entre vos mains.

— Grand merci, madame, dit le comte.

À ces mots, ayant remis son épée dans le fourreau et

son casque sur sa tête, il salua la prisonnière et retourna vers l'empereur, qui l'attendait avec anxiété.

— Sire, lui dit-il, j'ai vu madame l'impératrice. Faites savoir à ceux qui l'ont accusée qu'ils se tiennent prêts à me combattre, soit ensemble, soit séparément.

— Seigneur comte, répondit l'empereur, ils vous combattront l'un après l'autre; car il ne sera pas dit qu'un chevalier défendant une aussi noble cause n'aura pas trouvé de nobles ennemis.

III

LE JUGEMENT DE DIEU.

Au jour dit, le comte de Barcelone, qui avait passé la veille en messes et en prières, se présenta à la porte du camp, monté sur son bon cheval de Séville, qui semblait plutôt, tant ses jambes étaient fines et sa marche légère, un coursier de fête et de chasse qu'un destrier de bataille. Il était vêtu d'une cotte de maille d'or et d'acier, travaillée par les Maures de Cordoue, au milieu de laquelle brillait un soleil de diamants qui jetait autant de rayons que s'il eût été de flammes, et portait au cou la chaîne d'or que lui avait donnée l'impératrice. Il frappa trois fois à la barrière, trois fois on lui demanda qui il était, et chaque fois il répondit en se signant qu'il était le champion de Dieu. A la troisième fois, la porte s'ouvrit, et le comte de Barcelone fut introduit dans la lice.

C'était une grande arène ovale, élevé à peu près sur le modèle des cirques antiques, et, comme eux, entourée de gradins à cette heure surchargés de monde, tant la noblesse des bords du Rhin s'était empressée d'accourir à ce spectacle. A l'une des extrémités, Henri, revêtu des habits impériaux, était placé sur un trône, tandis qu'à l'autre, dans une loge de charpente brute et sans ornement aucun, se tenait l'impératrice, vêtue de noir et portant son enfant dans ses bras. De l'autre côté de la porte de la lice, et formant le pendant de la case où elle était enfermée, s'élevait le bûcher sur lequel elle devait être brûlée, au cas où son chevalier serait vaincu, et près du bûcher se tenait debout le bourreau, vêtu d'une tunique rouge, ayant les jambes et les bras nus, tenant à la main une torche, et ayant près de lui un réchaud. Vers le milieu de la courbe que formait la lice s'élevait un autel sur lequel étaient les saints Évangiles, sur lesquels était posé un crucifix. De l'autre côté était un cercueil ouvert.

Le comte de Barcelone entra dans la lice et en fit le tour au son des fanfares, qui annonçaient à ses adversaires que le champion de Dieu était à son poste; puis, s'arrêtant devant l'empereur, il le salua en abaissant jusqu'à la terre le fer de sa lance. Alors il força son cheval de reculer en piétinant, la tête toujours tournée vers Henri, et, arrivé au milieu, il lui fit faire sur ses pieds de derrière seulement, une voltesi habile, que chacun reconnut bien que c'était un bon et expert cavalier. Puis il s'avança à petits pas, toujours malgré l'ardeur que montrait son bon coursier, vers la loge de l'impératrice. Arrivé là, il sauta à bas de son cheval, qui demeura aussi immobile dans la lice que s'il eût été de mar-

bre; il monta les degrés qui conduisaient à l'accusée, et, pour indiquer que, si tout le monde avait encore quelque doute, lui était convaincu de son innocence, il mit un genou en terre et lui demanda si elle l'acceptait toujours pour son chevalier. L'impératrice était si émue, qu'elle ne put lui répondre qu'en étendant la main vers lui. Aussitôt le comte de Barcelone détacha son casque et baisa respectueusement la main impériale qui lui était offerte ; puis, se relevant les yeux pleins de flamme, il attacha son casque à l'arçon, se remit en selle d'un seul saut, et sans plus se servir de ses étriers que s'il eût été vêtu d'un simple justaucorps de soie. Reconnaissant en face de l'autel, et de l'autre côté de la lice, le jongleur qui l'était venu chercher, assis aux pieds d'une belle et noble jeune fille, il pensa que cette jeune fille était l'héritière du marquisat de Provence. Il s'avança vers elle au milieu des applaudissements de la multitude, qui, surprise de sa jeunesse et émerveillée de sa belle figure, faisait dans son cœur des vœux d'autant plus ardents qu'il paraissait bien jeune et bien faible de corps pour entreprendre un combat mortel contre deux si terribles chevaliers.

Arrivé devant la galerie où était assise la belle Provençale, il s'inclina jusque sur le cou de son cheval, de manière que ses cheveux lui voilaient le visage; puis, se relevant en secouant la tête pour les écarter :

— Noble damoiselle, lui dit-il dans la langue d'oc et avec un sourire plein de reconnaissance, mille grâces vous soient rendues de la bonne entreprise que vous me valez; car, sans vous et sans votre message, je serais aujourd'hui en ma terre et je n'aurais pas eu cette occasion de mettre au jour mon amour pour les dames et ma confiance en Dieu.

— Beau seigneur, répondit la jeune fille dans la même langue, toute reconnaissance est à moi; car, sur la parole que vous a donnée en mon nom un pauvre jongleur, vous avez traversé mers, rivières et montagnes, et vous êtes venu; si bien que j'ignore comment je reconnaîtrai jamais une aussi grande courtoisie.

— Il n'y a pas de voyage si long ni d'entreprise si dangereuse, madame, reprit le comte, qui ne soient payés et bien au delà par un sourire de vos lèvres et par un regard de vos yeux. Ainsi donc, si vous me voyez faiblir, madame, regardez et souriez-moi, et vous me rendrez force et courage.

A ces mots, qui firent rougir la belle marquise, le comte de Barcelone s'inclina une seconde fois; et, comme en ce moment les trompettes annonçaient que l'on ouvrait la porte à son adversaire, il remit son casque, et en trois élans de son merveilleux cheval, il se trouva à l'extrémité opposée du champ, en face de l'impératrice et du bûcher : le champion de Dieu était toujours placé de cette manière, afin qu'il pût être encouragé par les gestes de l'accusée.

Gunthram de Falkembourg entra alors à son tour. Il était vêtu d'une armure de couleur sombre et monté sur un de ces lourds chevaux allemands qui semblent de race homérique. Un écuyer portait devant lui sa lance, sa hache et son épée. A la porte de la lice, il mit pied à terre et s'avança vers l'autel. Arrivé sur les degrés, il leva la visière de son casque, étendit sa main nue sur le crucifix, et jura sur sa foi de baptême, sa vie, son âme et son honneur qu'il croyait avoir bonne et juste querelle, ajoutant par serment encore qu'il n'avait ni sur son cheval, ni en ses armes, herbes, charmes, paroles, prières, conjurations, pactes ou incanta-

tions dont il voulût se servir. Puis, ayant fait le signe de la croix, il alla s'agenouiller à la tête du cercueil afin d'y faire sa prière.

Le comte de Barcelone mit pied à terre à son tour, s'avança vers l'autel comme avait fait son adversaire, prononça les mêmes serments, et, après avoir aussi fait le signe de la croix, il alla s'agenouiller à l'autre bout de la bière. En ce moment, le *Libera* se fit entendre, chanté par des voix invisibles qui semblaient un appel des anges. Les assistants, s'agenouillant chacun à sa place, répétèrent tout bas les prières des agonisants. Il n'y eut que le bourreau qui resta debout, comme si sa voix n'avait pas le droit de se mêler à la voix des hommes et n'avait pas de chance d'arriver aux pieds de Dieu.

A la dernière note du *Libera*, les trompettes sonnèrent de nouveau, les assistants reprirent leurs places, et les deux champions se retirèrent, puis, retournant à leurs chevaux, se remirent en selle et semblèrent un instant deux statues équestres, tant ils restèrent immobiles, leur lance en arrêt et leur bouclier leur couvrant toute la poitrine. Enfin les fanfares cessèrent, et l'empereur, se levant, étendit son sceptre et dit d'une voix forte :

— Laissez aller.

Les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre avec un même courage, mais avec une fortune bien différente. A peine Gunthram de Falkembourg, porté sur son lourd cheval, parcourut-il le tiers de la carrière, tandis que, franchissant en trois élans un espace double, le comte de Barcelone fut sur lui. Il y eut un instant pendant lequel on ne vit rien qu'un choc effroyable, des tronçons de lance, des milliers

d'étincelles, une confusion d'hommes et de chevaux; mais presque au même moment le destrier de Gunthram se releva sans cavalier, tandis que le cadavre de son maître, percé de part en part par la lance de son ennemi, restait gisant sur la poussière teinte de sang. Le comte de Barcelone courut aussitôt au cheval de son adversaire, le saisit par les rênes et le força de toucher en reculant les barrières du camp avec la croupe, ce qui était signe que son maître se relevât, — il était vaincu; mais la précaution était inutile, Gunthram de Falkembourg ne devait plus se relever qu'à la voix de Dieu.

Il y eut un grand cri de joie dans toute cette multitude, car les vœux les plus ardents étaient pour le jeune et beau chevalier. L'empereur se leva debout en criant :

— Bien frappé !

Douce agita son écharpe; l'impératrice tomba à genoux.

Alors le bourreau descendit lentement de son estrade, dénoua le casque de Gunthram, qu'il jeta par le camp, traîna jusqu'auprès de la bière le cadavre par les cheveux, et, retournant vers l'extrémité de la lice, remonta sur son bûcher.

Aussitôt le comte de Barcelone alla de nouveau saluer l'empereur, l'impératrice et la marquise de Provence; puis, étant revenu à sa place :

— Sauf votre plaisir, sire empereur, dit-il d'une voix forte, veuillez ordonner que Walther de Than soit introduit à son tour.

Et il sortit de la lice.

— Que Walther de Than soit introduit, dit l'empereur.

La barrière s'ouvrit une seconde fois, et Walther de Than fut introduit; mais, lorsqu'il vit Gunthram couché près de la bière, qu'il apprit qu'un seul coup avait suffi pour le porter

à terre et le mettre à mort, au lieu de s'avancer vers l'autel pour faire le serment, il alla droit à l'empereur, et, là, descendant de cheval et s'agenouillant devant lui :

— Sire empereur, lui dit-il, ç'a été peine inutile à vous d'ordonner que je fusse introduit, car pour rien au monde je ne combattrai pour la cause que j'avais embrassée : c'est une cause fausse et mauvaise, ainsi que Dieu l'a bien prouvé par son jugement. Qu'il vous plaise donc que je me mette à votre merci, à celle de madame l'impératrice et à celle du chevalier inconnu, qui doit être un noble chevalier, je le proclame devant toute la cour, car ce que nous avons dit de madame l'impératrice est faux, de toute fausseté, et nous l'avons dit poussés que nous étions par les dons et les promesses du prince Henri, votre fils, qui craignait que vous ne le privassiez de son héritage en faveur de l'enfant que madame l'impératrice portait dans son sein. Encore une fois, monseigneur, en faveur de mon aveu, je vous demande grâce et merci.

— Vous n'aurez d'autre merci, répondit l'empereur, que celle que voudra bien vous accorder l'impératrice ; allez donc la lui demander, car d'elle seule maintenant dépendent votre vie et votre honneur.

Walther de Than se releva, traversa la lice au milieu des murmures et des huées de la multitude, et alla s'agenouiller en face de l'impératrice, qui, tenant tendrement son fils dans ses bras, semblait une Madone caressant l'Enfant Jésus.

— Madame, lui dit-il, je viens à vous par ordre de l'empereur pour que vous ayez merci de moi, car je vous ai faussement et déloyalement accusée : ordonnez donc de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Ami, dit l'impératrice, allez-vous-en sain et sauf; je ne prendrai ni ne ferai prendre vengeance de vous, car Dieu saura bien la prendre à son plaisir et à sa justice. Allez donc et que je ne vous revoie jamais.

Le chevalier se releva et sortit. Jamais depuis ce jour on ne le revit en Allemagne.

Alors l'empereur ordonna que la porte fût rouverte pour le vainqueur; et, comme il vit que celui-ci, après être entré, cherchait avec étonnement son adversaire.

— Seigneur chevalier, lui dit-il, Walther de Than ne veut pas vous combattre; il est venu à moi demandant merci, et je l'ai renvoyé à l'impératrice, qui la lui a accordée, toute joyeuse qu'elle est de l'honneur que Dieu et vous lui avez rendu.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le comte de Barcelone, tout est bien et je n'en demande pas davantage.

Alors l'empereur descendit de son trône, et, prenant par le frein le cheval du vainqueur, il le conduisit en face de l'impératrice.

— Madame, lui dit-il, voici le chevalier qui vous a si vaillamment défendue; il va vous donner une main et moi l'autre, et nous vous conduirons à mon trône, où nous resterons en vue de tous, jusqu'à ce que justice soit faite au cadavre de Gunthram de Falkembourg; puis vous l'emmènerez à votre palais, où vous lui ferez tout l'honneur que vous pourrez, afin qu'il reste le plus longtemps possible auprès de nous.

L'impératrice descendit de son échafaud et voulut s'agenouiller devant l'empereur; mais il la releva aussitôt, et, l'embrassant comme preuve qu'il lui rendait tout son amour

il la prit par une main et le comte de Barcelone par l'autre, puis il la ramena vers le trône, où elle s'assit à sa droite, tandis que le vainqueur s'asseyait à sa gauche.

Lorsqu'ils furent assis, le bourreau descendit une seconde fois dans la lice, et, s'avançant vers le cadavre de Gunthram, il coupa avec un couteau toutes les attaches de son armure, qu'il lui arracha pièce par pièce et qu'il jeta çà et là par le camp, en disant, à mesure qu'il les jetait :

— Ceci est le casque d'un lâche, ceci est la cuirasse d'un lâche, ceci est le bouclier d'un lâche.

Enfin, lorsqu'il l'eut mis tout à fait nu, les deux valets du bourreau firent entrer un cheval traînant une claie, puis le cadavre fut attaché sur cette claie et traîné par les rues de Cologne jusqu'au gibet public, où il fut pendu par les pieds et où chacun put voir l'affreuse blessure par laquelle son âme maudite s'était envolée.

Et chacun dit que c'était bien véritablement le jugement de Dieu, car nul ne pouvait comprendre comment un si jeune et si gentil damoiseau avait pu mettre à mort un si terrible chevalier.

IV

CONCLUSION

L'empereur et l'impératrice emmenèrent le chevalier à leur palais, et, là, ils lui firent grande fête et grand honneur, le

retenant à dîner et disant qu'ils ne voulaient plus qu'il les quittât; mais, le soir, il sortit du palais sans que personne le vît, et, rentrant à son hôtel, il fit donner l'avoine à son cheval, et, ayant ordonné à son écuyer de s'appareiller, il partit en grand mystère et chemina toute la nuit pour retourner en sa terre de Barcelone, qu'il avait quittée avec plus de chevalerie que de prudence, et dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis deux mois.

Mais, quand vint le lendemain et que l'empereur vit que le chevalier ne venait pas au palais, il envoya un messager à son hôtel pour lui faire dire qu'il l'attendait. On répondit au messager que le chevalier était parti dans la nuit, et qu'à cette heure il devait être au moins à douze ou quinze lieues de Cologne. Alors le messager retourna devers l'empereur et lui dit :

— Seigneur, le chevalier qui a combattu pour madame l'impératrice est parti cette nuit, et l'on ne sait point où il est allé.

A cette nouvelle inattendue, Henri se retourna vers l'impératrice, et, d'une voix altérée par la colère :

— Madame, lui dit-il, vous avez entendu ce que me rapporte cet homme, c'est-à-dire que votre cavalier a quitté Cologne cette nuit sans prendre congé de nous, ce qui me déplaît fort.

— Oh! monseigneur, répondit l'impératrice, vous serez bien autrement courroucé encore lorsque vous saurez quel était ce chevalier; car vous ne le savez pas, je présume.

— Non, reprit l'empereur; il ne m'a rien dit, si ce n'est qu'il était un comte d'Espagne.

— Seigneur, ce chevalier que vous avez vu et qui s'est

battu pour moi, est le gentil comte de Barcelone, dont la renommée est déjà si grande, que l'on ne saurait dire laquelle l'emporte, de sa réputation ou de sa noblesse.

— Comment! s'écria l'empereur, il serait vrai que ce chevalier était le seigneur Raymond Béranger? Alors, Dieu me soit en aide, madame, car la couronne de l'empire n'a jamais reçu un si grand honneur que celui qu'elle vient de recevoir aujourd'hui; mais, merci Dieu! il me le fait bien payer par la honte dont me couvre un si prompt départ. C'est pourquoi je vous dis, madame, que jamais vous ne rentrerez dans ma grâce ni dans mon amour que vous ne l'ayez cherché jusqu'à ce que vous le trouviez et ameniez avec vous. Appareillez-vous donc le plus vite que vous pourrez, et que je ne vous revoie pas ou que je vous revoie avec lui.

— Il sera fait ainsi que vous désirez, monseigneur, répondit l'impératrice en se retirant.

Comme elle avait vu que le gentil comte de Barcelone n'avait point été insensible à la beauté de la marquise Douce de Provence, elle amena celle-ci avec elle, pensant qu'elle serait la chaîne qui lierait le plus sûrement le fugitif; et, s'étant fait accompagner, comme il convient à une reine, de cent chevaliers, de cent dames et de cent damoiselles, elle chevaucha tant par jour et par nuit, qu'elle arriva, deux mois après son départ, dans la noble cité de Barcelone.

Qui fut fort étonné lorsqu'il apprit que madame l'impératrice d'Allemagne était arrivée dans sa ville? Ce fut le comte, je vous assure. Aussitôt qu'il eut certitude que cette nouvelle était vraie, il monta à cheval et se rendit à l'hôtel où elle était descendue. Là, il n'eut plus de doute; car à peine

l'eut-il aperçue, qu'il reconnut parfaitement celle pour laquelle il avait combattu. Tous deux eurent grande joie de se revoir. Après qu'il se fut agenouillé devant elle et lui eut baisé la main, le comte lui demanda courtoisement par quelle aventure elle était venue en sa terre.

— Seigneur comte, lui répondit Praxède, il m'est défendu de retourner vers l'empereur mon époux avant que je vous ramène; car c'est votre seule vue, dont il a été trop privé, qui peut me rendre son amour et sa grâce. Lorsqu'il a su que c'était le gentil comte de Barcelone qui lui avait fait l'honneur de venir d'un si lointain pays pour me défendre, et qu'il était parti le même soir, il a dit qu'il n'aurait pas un instant de fête jusqu'au jour où il l'aurait remercié du grand honneur qu'il avait fait a la couronne de l'empire. Voilà pourquoi, monseigneur, je viens à vous, non plus comme impératrice d'Allemagne, mais comme votre servante, pour vous supplier humblement de m'accompagner devant l'empereur si vous voulez que je sois appelée encore impératrice.

— Madame, répondit le comte, c'est à vous de commander et à moi d'obéir; je suis prêt à vous suivre partout où vous me voudrez conduire : faites de moi comme d'un vaincu et d'un prisonnier.

A ces mots, le comte mit un genou en terre en lui présentant ses mains comme pour les enchaîner; ce que voyant l'impératrice, elle détacha une magnifique chaîne d'or qui faisait huit fois le tour de son cou, et, en attachant un bout au poignet du comte de Barcelone, elle remit l'autre aux mains de la marquise de Provence. Alors, en se voyant au pouvoir d'un si gentil gardien, le comte Raymond jura qu'il

ne romprait ni détacherait une si douce chaîne que du consentement de la marquise, qui lui donna aussitôt congé d'aller tout préparer pour son départ.

Trois jours après, l'impératrice d'Allemagne repartit pour Cologne, accompagnée de ses cent chevaliers, de ses cent dames et de ses cent damoiselles, emmenant le seigneur comte enchaîné par une chaîne d'or que tenait la jolie fille d'honneur, et ils traversèrent ainsi le Roussillon, le Languedoc, le Dauphiné, la Suisse et le Luxembourg. Le seigneur comte, ainsi qu'il l'avait juré, ne dénoua sa chaîne qu'avec le congé de son gardien.

A cinq lieues en avant de Cologne, le cortége rencontra l'empereur, qui, ayant appris l'arrivée du seigneur comte, venait au-devant de lui. En apercevant le brave chevalier qui avait sauvé l'honneur de sa femme bien-aimée, Henri mit pied à terre; ce que voyant Raymond Bérenger, il se hâta d'en faire autant; et, toujours conduit par la marquise de Provence, il s'avança vers l'empereur, qui l'embrassa tendrement, lui demandant quel don il pouvait lui accorder pour le remercier du grand et honorable service qu'il lui avait rendu.

— Seigneur, répondit le comte, je demande qu'il vous plaise ordonner qu'ainsi que je ne pouvais rompre ni délier ma chaîne sans le congé de la marquise, elle ne puisse plus, dès aujourd'hui, la rompre ni délier sans le mien, et par ainsi, monseigneur, nous serons enchaînés à toujours et, s'il plaît à Dieu, non-seulement dans ce monde-ci, mais encore dans l'autre.

Douce de Provence rougit et voulut se défendre; mais elle relevait de l'empereur, et à tout ce qu'il lui plaisait or-

donner il lui fallait obéir. Or, l'empereur ordonna que le mariage serait fait dans les huit jours. Douce de Provence était une vassale si fidèle, qu'elle ne songea pas même à demander une heure de retard.

C'est ainsi que Raymond Bérenger III, déjà comte de Barcelone, devint marquis de la terre de Provence.

PIERRE LE CRUEL

Vers la fin de l'année 1356, par une chaude soirée du mois de septembre, un de ces orages comme peuvent seuls s'en faire une idée ceux qui ont habité les pays méridionaux, éclatait sur Séville et ses environs. Le ciel n'était qu'une nappe de flamme que le tonnerre grondant parcourait d'une extrémité à l'autre, et cependant des torrents de pluie semblaient tomber, au lieu de lave, de ce volcan renversé. De temps en temps, un sillon de feu se détachait de ce vaste cratère, parcourait rapidement la distance et s'enroulait comme un serpent à la cime de quelques sapins. L'arbre prenait feu comme un phare gigantesque, illuminait un instant le précipice sur lequel il avait poussé; puis, s'éteignant bientôt, laissait le cercle qu'il avait éclairé dans une obscurité rendue plus profonde encore par l'absence de la lumière accidentelle qui l'avait un instant tiré de sa nuit.

C'était par ce temps, qui semblait l'annonce d'un nouveau déluge, que deux chasseurs, séparés de leur suite, des-

cendaient, en traînant par la bride leurs chevaux, qui n'avaient plus la force de les porter, par une espèce de chemin pierreux, lequel, pour l'heure, servait de lit à un des mille torrents qui se précipitaient du versant méridional d'une des montagnes de la sierra Morena, dans la vallée au fond de laquelle roule le Guadalquivir. De temps en temps, ces voyageurs, qui marchaient en silence comme font des hommes perdus, s'arrêtaient, écoutant s'ils n'entendraient pas d'autre bruit que celui du tonnerre; mais tout semblait faire silence sur la terre pour écouter la grande voix qui parlait au ciel. Enfin, dans un moment où la foudre, comme lassée, se reposait un instant, le moins âgé des deux chasseurs, qui était un grand jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, aux longs cheveux blonds, au teint blanc comme celui d'un homme du Nord, aux traits réguliers et à l'air noble et majestueux, porta à sa bouche un cor d'ivoire et en tira des sons si aigus et si prolongés, qu'au milieu de cette tempête et de ce chaos, ils durent sembler à ceux qui les entendirent un appel de l'ange du jugement dernier. C'était la troisième ou quatrième fois que le chasseur égaré avait recours à ce moyen sans qu'il amenât aucun résultat. Cette fois, il fut plus heureux; car, au bout d'un instant, les accents d'un cor montagnard répondirent au sien, mais si faibles et si éloignés, que les deux chasseurs doutèrent un instant si ce n'étaient pas quelque moquerie de l'écho. Le jeune homme porta donc une seconde fois le cor à ses lèvres et en sonna de nouveau avec une force accrue par l'espérance; et, cette fois, il ne conserva aucun doute, car les sons qui lui répondirent, se graduant sur les siens, lui arrivèrent assez distincts pour qu'il reconnût

la direction de laquelle ils venaient. Aussitôt le jeune homme aux cheveux blonds jeta la bride de son cheval aux mains de son compagnon, monta sur l'une des éminences qui bordaient le chemin creux, et, plongeant ses regards dans la vallée, que de temps en temps un éclair illuminait jusque dans ses profondeurs, il aperçut, à une demi-lieue à peu près, aux flancs de la montagne opposée à celle qu'ils suivaient, un grand feu brûlant sur la pointe d'un rocher. Un instant il douta s'il avait été allumé par la main des hommes ou par celle de Dieu; mais, ayant donné du cor une troisième fois avec une nouvelle force, les sons qui lui répondirent lui semblèrent si directement partis du même lieu où brillait la flamme, qu'il n'hésita pas un instant à redescendre dans le ravin où l'attendait son compagnon et à marcher avec lui droit de ce côté. En effet, après une heure de marche au milieu des sinuosités de ce sentier, non sans avoir de temps en temps renouvelé leur appel, qui, chaque fois, leur apportait une réponse plus rapprochée, les voyageurs arrivèrent au bas de la montagne et virent directement de l'autre côté le feu qui leur avait servi de phare, éclairant une petite maison qui semblait une ferme; mais entre eux et cette maison roulait, torrentueux et menaçant, le Guadalquivir.

— Que san Iago nous protége! s'écria à cette vue le plus jeune des deux chasseurs; car j'ai bien peur, Fernand, que nous n'ayons fait un chemin inutile, et que ce qui nous reste à faire maintenant ne soit de chercher quelque trou où passer la nuit.

— Et pourquoi cela, monseigneur? répondit celui auquel il s'adressait.

— Parce qu'il n'y a guère que Caron qui se hasarde à naviguer à cette heure sur ce fleuve infernal, que les poëtes ont appelé le Guadalquivir, et qu'ils auraient mieux fait de nommer l'Achéron.

— Peut-être que vous vous trompez, sire ; nous sommes assez près maintenant de cette maison pour qu'on entende notre voix, et sans doute qu'en promettant à ceux qui l'habitent une grande récompense et en disant qui vous êtes...

— Par les blanches mains de Maria! s'écria don Pèdre, — car le grand jeune homme blond était le roi de Castille lui-même, — garde-t'en bien, Fernand! il pourrait se trouver là quelque partisan de mes bâtards de frères pour me donner l'hospitalité de la tombe et doubler la récompense que je lui aurais offerte avec le prix de mon sang. Non, non, Fernand, sur ton âme! pas un mot de mon rang ni de ma fortune.

— Cela suffit, sire, répondit Fernand s'inclinant en signe d'obéissance et de respect.

— D'autant plus que ce serait inutile, s'écria don Pèdre; car, Dieu me pardonne! voilà une barque qui se détache du rivage.

— Votre Altesse voit bien qu'elle juge mal les hommes.

— C'est que je les juge par ceux qui m'entourent, Fernand, dit en souriant le roi; et, à quelques exceptions près, je dois avouer que l'échantillon n'est pas à l'avantage de l'humanité.

Soit que Fernand fût au fond du cœur de l'avis du roi, soit qu'il ne trouvât rien à lui répondre, il garda le silence, et ses yeux, comme ceux de don Pèdre, se fixèrent sur la barque qui s'avançait vers eux; à chaque minute près

d'être entraînée par le courant, ou brisée par les arbres déracinés qui suivaient le fil de l'eau. Elle était montée par un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux traits prononcés, mais francs et ouverts ; et, chose remarquable, cet homme au milieu du danger ramait avec un calme et une égalité de mouvements qui indiquaient un de ces courages froids qu'ont en partage ces quelques âmes élues et vigoureusement trempées qui, selon que Dieu les a fait naître en bas ou en haut de la société, font l'admiration d'un village ou d'un empire. Il s'avançait donc lentement, et cependant avec une adresse et une force telles, que le roi don Pèdre, grand appréciateur de tous les exercices du corps, auxquels il excellait, le regardait venir avec étonnement. Arrivé à quelques pieds du rivage, il s'élança sur le bord avec une sûreté et une élasticité toute montagnarde ; puis, tirant la barque avec une corde jusqu'à ce qu'elle touchât la rive, il étendit la main vers elle, et, d'un ton aussi simple que s'il ne venait pas de risquer sa vie :

— Entrez, messeigneurs, dit-il en s'inclinant avec respect, mais sans humilité.

— Et nos chevaux, demanda don Pèdre, que vont-ils devenir ?

— Ils vous suivront en nageant, messeigneurs ; et, en leur tenant la bride courte, ce qui leur soutiendra la tête hors de l'eau, il n'y a pour eux aucun danger.

Don Pèdre et Fernand firent ainsi que leur recommandait le montagnard, et effectivement ils arrivèrent à l'autre bord à travers mille dangers, mais sans aucun accident, tant leur pilote avait déployé d'habileté et de force. Aussitôt eux et leurs chevaux prirent terre, et leur guide, marchant devant

eux pour leur montrer le chemin, les conduisit par un sentier facile jusqu'à la cabane qui, depuis une heure, faisait l'objet de leur ambition. Devant la porte, un jeune homme de vingt ans qui les attendait prit leurs chevaux par la bride et les conduisit vers un hangar.

— Quel est ce jeune homme ? demanda don Pèdre en le regardant s'éloigner.

— C'est mon fils Manuel, monseigneur.

— Et comment a-t-il laissé son père s'exposer pour venir nous chercher, tandis qu'il restait ici à nous attendre ?

— Sauf votre plaisir, monseigneur, répondit le montagnard, il était à Carmona, où je l'avais envoyé chercher quelques provisions, du moment que j'avais entendu pour la première fois le son de votre cor ; car, sachant qu'il y avait eu aujourd'hui grande battue dans la forêt voisine, je me suis bien douté que vous étiez des chasseurs égarés et que vous arriveriez mourants de faim ; or, je voulais vous offrir quelque chose de mieux que ce que contient ordinairement la cabane d'un pauvre montagnard, et voilà qu'il vient d'arriver sans doute à l'instant même. S'il eût été ici, il n'eût point été vous chercher sans moi ni moi sans lui : nous y eussions été ensemble.

— Comment t'appelles-tu ? demanda don Pèdre.

— Juan Pasquale, pour servir Votre Seigneurie.

— Eh bien, Juan Pasquale, dit le roi, je voudrais avoir beaucoup de serviteurs comme toi, car tu es un brave homme.

Juan Pasquale s'inclina comme fait un homme qui reçoit un compliment qu'il sait avoir mérité ; et, indiquant de la main la porte de sa cabane, il invita les voyageurs à y entrer.

Ils trouvèrent le couvert mis par les soins de la ménagère et un bon feu dans la cheminée; ce qui prouvait que Juan Pasquale avait pensé aux deux choses les plus importantes en pareille circonstance au froid et à la faim.

— Voilà, dit don Pèdre en le jetant dans un coin de la cabane, un manteau qui pèse bien une centaine de livres, et je crois qu'en le tordant il rendrait assez d'eau pour donner une honnête question au digne Albuquerque, s'il n'avait pris la précaution de se sauver à la cour de Lisbonne.

— Si vous le trouvez bon, messeigneurs, dit Pasquale, je puis vous prêter, tant de ma garde-robe que de celle de mon fils, des habits qui, bien que grossiers, vaudront mieux que ceux que vous portez et qui sècheront pendant ce temps.

— Si nous le trouvons bon! je le crois pardieu bien, mon digne hôte, et c'est une de ces propositions qu'un chasseur trempé ne refuse jamais! Vite donc les habits, car je t'avoue que voilà un souper qui m'attire, et que je ne voudrais mettre que juste le temps nécessaire à mon changement, afin de revenir lui dire deux mots le plus tôt possible.

Juan Pasquale ouvrit la porte d'une petite chambre où un lit était dressé et un feu allumé; puis, tirant d'un bahut des habits et du linge, il les étendit sur un escabeau et laissa ses hôtes seuls. Les deux chasseurs commencèrent aussitôt leur toilette.

— Eh bien, Fernand, dit don Pèdre, crois-tu que, quand j'aurais dit mon nom, j'aurais été mieux reçu?

— Le fait est, répondit le courtisan, que notre hôte aurait pu y mettre plus de respect, mais non plus de cordialité.

— C'est justement cette cordialité qui me charme. J'ai

souvent fait, dans mes excursions incognito, bon profit des avis que l'on a donnés à l'inconnu, jamais des louanges que l'on a faites au roi. Je veux faire causer ce brave homme, Fernand.

— Ce ne sera pas difficile, sire, et je crois d'avance que vous pourrez être certain de la sincérité de ce qu'il vous dira. Au reste, Votre Altesse ne peut rien entendre que de flatteur.

— Ainsi soit-il? dit don Pèdre.

Et, comme la toilette était achevée, ils rentrèrent dans la salle où était servi le souper.

— Eh bien, dit don Pèdre, qu'est-ce donc? Je ne vois que deux couverts sur la table.

— Attendez-vous quelque nouveau compagnon? demanda Pasquale.

— Non pas, Dieu merci; mais, vous et votre famille, avez-vous donc soupé?

— Non, pas encore, monseigneur; mais il n'appartient pas à de pauvres gens comme nous de se mettre à la table de si nobles seigneurs. Nous vous servirons pendant que vous souperez, et nous souperons après vous.

— Par saint Jacques! brave homme, s'écria don Pèdre, il n'en sera pas ainsi. Toi et ta femme, vous vous mettrez à table, et ton fils nous servira; non pas que je veuille établir une distinction entre lui et nous, mais parce qu'il est le plus jeune et que c'est le devoir du plus jeune de servir ceux qui sont plus âgés que lui. Allons, Manuel, je te fais mon échanson et mon panetier; acceptes-tu cette charge?

— Oui, pour ce soir, monseigneur, répondit Manuel, et parce que vous êtes notre hôte.

— Comment! demanda don Pèdre, refuserais-tu, si elle t'était t'offerte, une pareille place près de quelque riche seigneur?

— Je la refuserais.

— Près de quelque puissant prince?

— Je la refuserais encore.

— Mais près du roi?

— Je la refuserais toujours.

— Pourquoi cela?

— Parce que j'aimerais mieux être le dernier des montagnards que le premier des valets.

— Diable! maître Pasquale, dit don Pèdre en s'asseyant, tu m'as l'air d'avoir là un garçon diablement dégoûté. Je ne lui en suis, au reste, que plus reconnaissant de déroger aujourd'hui à ses habitudes.

— C'est qu'aujourd'hui, répondit Pasquale, vous êtes plus qu'un seigneur, vous êtes plus qu'un prince, vous êtes plus qu'un roi.

— Eh! que suis-je donc? demanda don Pèdre.

— Vous êtes notre hôte, répondit en s'inclinant Pasquale; vous nous êtes envoyé par Dieu, tandis que les seigneurs, les princes et le roi...

— Vous sont envoyés par le diable! n'est-ce pas? s'écria don Pèdre en se renversant en arrière et en tendant son verre à Manuel.

— Ce n'est pas cela que j'allais dire, répondit Pasquale; et cependant, au train dont vont les choses dans ce pauvre royaume de Castille, je serais parfois tenté de le croire.

— Et vont-elles mieux en Aragon?

— Non, par ma foi! dit le montagnard, Pèdre pour Pè-

dre, cruel pour cruel (1), Tibère pour Néron, il n'y a pas de choix.

Don Pèdre se mordit les lèvres et reposa, sans l'avoir vidé, son verre sur la table; Fernand de Castro pâlit.

— Allons, voilà que tu vas encore parler, dit Juana, lorsque tu ferais bien mieux de te taire.

— Laissez parler le père, dit Manuel; ce qu'il dit est bien dit.

— Oui, sans doute, reprit le roi, ce qu'il dit est bien dit; cependant, il devrait faire une distinction entre don Pèdre d'Aragon et don Pèdre de Castille, et ne pas oublier que, si tous nomment l'un *le Cruel*, quelques-uns appellent l'autre *le Justicier*.

— Oui, répondit Pasquale, avec cela que la justice est bien faite, et qu'il ne se commet à Séville ni vol ni assassinat!

— Ceci n'est point la besogne du roi, maître Pasquale; c'est celle du *primer assistente*.

— Alors, pourquoi le *primer assistente* ne fait-il pas sa besogne?

— Mais il ne peut connaître les auteurs de tous les crimes qui se commettent dans une grande ville.

— Il le doit cependant, et, si j'étais le roi don Pèdre, ce qu'à Dieu ne plaise! je saurais bien le forcer, moi, à les découvrir.

— Et comment ferais-tu, Pasquale?

— Je le rendrais responsable des vols, argent pour argent, et des assassinats, tête pour tête.

(1) Pierre le Cruel, fils d'Alphonse IX, régnait sur l'Aragon en même temps que Pierre le Cruel, fils d'Alphonse XI, régnait sur la Castille.

— A cette condition, qui voudrait accepter une pareille charge?

— Le premier honnête homme venu, monseigneur.

— Mais, par le temps qui court, dit en riant don Pèdre, sais-tu que c'est chose rare qu'un honnête homme?

— C'est qu'on les cherche dans les villes, monseigneur, dit Manuel.

— Pardieu! s'écria le roi, vous avez là, maître Pasquale, un garçon qui a plus de sens qu'on n'en devrait attendre de son âge, et qui, s'il ne parle pas souvent, toutes les fois qu'il parle, parle bien; néanmoins, je voudrais vous voir *primer assistente*, mon hôte, car vous avez certainement la principale qualité que vous demandez pour une pareille charge.

— Vous riez, monseigneur, dit Pasquale; mais, si ma position m'avait mis à même d'occuper jamais une si haute place, je vous jure que je n'eusse reculé devant aucune considération, et que, si je n'avais pu aller au-devant du crime, du moins, le crime commis, j'aurais poursuivi le coupable, si puissant qu'il fût, fût-ce un baron, fût-ce un prince, fût-ce le roi.

— Mais, dit don Pèdre après un moment de silence et de réflexion, il y a de ces actions que le peuple qualifie de crime, parce qu'il voit les résultats et non les causes, et qui sont des nécessités politiques imposées à ceux qui règnent.

— Cela va sans dire, répondit Pasquale; il est évident que je n'irais pas demander compte au roi de l'exil de sa femme, de l'exécution du grand maître de San-lago, ni de ses amours avec la cuortisane Padilla. Toutes ces choses sont dans les apanages du trône, et les rois n'en doivent compte qu'à Dieu. Mais je parle de ces vols à main armée

qui ruinent en un instant toute une famille ; je parle de ces assassinats par l'épée ou le poignard qui ensanglantent toutes les nuits les rues de Séville. Je parle enfin de tout ce qui serait de ma juridiction, laissant au roi sa prérogative.

— Ces nobles seigneurs sont fatigués, dit Juana, qui voyait avec peine son mari s'engager dans une telle discussion, et ils aimeraient mieux aller se reposer que d'écouter toutes tes folies.

— Tu as raison, femme, répondit Pasquale, et ces messieurs m'excuseront; mais, lorsqu'on me met par hasard sur ce sujet, il faut que je dise tout ce que j'en pense.

— Et, comme vous n'avez probablement pas tout dit, mon brave homme, ajouta don Pèdre, nous reprendrons un jour ou l'autre cette conversation, je vous le promets.

— Prenez garde, monseigneur, dit Pasquale, car c'est un engagement que vous prenez de repasser par ma pauvre cabane.

— Et que je tiendrai avec plaisir, si ton lit est aussi bon que ton souper. Bonsoir, mon hôte !

— Dieu vous garde, seigneur chevalier !

Et, faisant de la tête et de la main un geste d'adieu à Manuel et à Juana, le roi rentra dans la chambre avec don Fernand de Castro.

A peine furent-ils seuls, que Juana continua ses reproches.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là de belle besogne, Pasquale, lui dit-elle en se croisant les bras et en le regardant en face. Et que diriez-vous si ces seigneurs allaient répéter votre conversation au roi ? Mais, je vous le demande, n'y a-t-il pas folie à parler du roi, des courtisans, des ma-

gistrats et de tous les grands de Séville comme vous l'avez fait ? Et que vous importe, je vous le demande, que le roi répudie sa femme, tue son frère et vive avec une courtisane ? que vous fait que l'on assassine la nuit dans les rues de Séville, puisque vous êtes si bien en sûreté ? et d'où vous vient cette pitié pour ceux qui sont assez bêtes pour se laisser enlever leur coffre-fort ? Eh ! mon Dieu, occupez-vous de vos vaches et de vos récoltes que vous conduisez à merveille, et ne vous occupez pas des affaires d'État, auxquelles vous n'entendez rien.

— Mais, femme, dit Pasquale parvenant enfin à placer un mot entre le flux de paroles qui l'inondait, ai-je dit autre chose que la vérité ?

— La vérité, la vérité ! vous croyez avoir tout dit, n'est-ce pas, quand vous avez lâché ce mot-là ? Oui, vous avez dit la vérité ; mais vous l'avez dite à plus grand que vous, voilà où est la faute. Vous pensez qu'il suffit d'être honnête, de payer ses dettes, d'aller à la messe, d'ôter son chapeau à tout le monde, et qu'avec cela on peut dire tout ce qui vous passe par la tête ! Eh bien, Dieu veuille que vous n'appreniez pas à vos dépens ce qu'il en coûte.

— Tout ce que Dieu voudra m'envoyer sera le bienvenu, femme, dit Pasquale en embrassant Juana.

Car, comme tous les caractères forts, il était d'une douceur extrême, et, dans les occasions pareilles, il cédait le champ de bataille et se retirait dans sa chambre.

La bonne Juana demeura un instant à grommeler dans la salle à manger ; mais, comme il n'y restait que Manuel et qu'elle savait que, sous le rapport de la rigidité, le fils était l'enthousiaste de son père, elle ne se hasarda point à con-

tinuer la discussion avec lui, et, au bout d'un instant, elle alla rejoindre Pasquale. Quant à Manuel, resté seul, il s'assit à la table que venaient de quitter ses hôtes et ses parents, ne mangea que d'un plat, ne but que de l'eau ; puis, après ce repas montagnard, il étendit une peau d'ours devant la porte de la chambre de ses hôtes, se coucha dessus et s'endormit.

Le lendemain, au point du jour, le roi don Pèdre et le comte Fernand de Castro prirent congé de Juan Pasquale en lui promettant qu'avant peu de jours il entendrait parler d'eux.

II

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, lorsqu'un messager, se disant porteur de nouvelles très-importantes, vint frapper à la porte de Juan Pasquale. Le digne fermier était absent, mais Juana n'en fit pas moins entrer le voyageur ; et, comme elle avait grand désir de savoir ce qui l'amenait, et que celui-ci n'avait aucun motif de le lui cacher, elle apprit bientôt que son mari, par ordre du roi, était mandé à l'Alcazar de Séville. A cette nouvelle, qui réalisait ses pressentiments, il se fit chez la bonne femme une telle révolution, que l'inconnu fut obligé de la rassurer en lui affirmant que, d'après la voix et le visage qu'avait don Pèdre lorsqu'il lui avait donné l'ordre de le venir chercher, il croyait pouvoir affirmer que son mari ne courait aucun risque. Malgré cette protestation, Juana n'était rien moins que rassurée encore, lorsque Pasquale rentra avec son fils.

Le fermier reçut la nouvelle qui avait bouleversé sa femme avec la sénérité de visage qui lui était habituelle; il écouta avec le calme d'un homme qui n'a rien à se reprocher ce que lui dit le messager, et, comme le repas était servi, il l'invita à se mettre à table, lui demandant seulement le temps de dîner et de changer d'habits.

Pasquale dîna comme d'habitude; mais Juana ne put manger, et Manuel lui-même, quoiqu'il se modelât sur son père, ne put avoir une telle puissance sur lui qu'il ne manifestât quelques inquiétudes. Le repas fini, Pasquale passa dans sa chambre et revint un instant après, revêtu de ses plus beaux habits : il était prêt à partir.

C'était le moment terrible : Juana éclata en sanglots, criant qu'elle voulait le suivre, qu'on l'envoyait prendre pour le faire mourir et qu'elle ne devait pas, dans une occasion pareille, se séparer de lui. Ce ne fut pas sans peine que Pasquale parvint à lui faire entendre que c'était impossible. Alors elle se renversa sur une chaise, se tordant les bras et jetant de grands cris.

Pasquale connaissait ce paroxysme pour être la fin de la crise; aussi il se retourna vers Manuel : Manuel était à genoux.

Pasquale lui recommanda trois choses, quelque événement qui arrivât : c'était d'aimer Dieu, d'obéir au roi et de ne jamais quitter sa mère; puis il lui donna sa bénédiction, et, remettant Juana entre ses bras, il sortit avec le messager.

Deux chevaux les attendaient; le messager monta l'un, Pasquale l'autre; et, comme c'étaient d'excellents coursiers andalous, deux heures après ils étaient à Séville.

Un officier attendait à la porte de la ville. Le messager remit Pasquale entre ses mains, et tous deux s'acheminèrent vers l'Alcazar. Au fond du cœur, le montagnard n'était point sans inquiétude en voyant la tournure mystérieuse que prenait cette affaire; mais, fort de sa conviction de n'avoir rien fait de mal, il conserva ce maintien grave et calme qui lui était habituel. L'officier l'introduisit, sans lui avoir dit jusque-là une seule parole, dans un magnifique appartement, où il l'invita à attendre, puis il se retira le laissant seul. Quelque temps après, une porte secrète s'ouvrit, et Juan Pasquale vit paraître un de ses hôtes: c'était le jeune homme aux cheveux blonds.

— Juan Pasquale, lui dit-il d'un ton grave mais affectueux, vous vous rappelez qu'en prenant congé de vous, je vous ai promis que nous nous reverrions bientôt?

— Je me le rappelle, répondit Pasquale.

— Vous rappelez-vous aussi la conversation que nous eûmes pendant le souper, et comment vous me dîtes la vérité sur la manière dont la police était faite à Séville?

— Je me le rappelle encore, répondit Juan Pasquale.

— Et vous rappelez-vous toujours ce que vous avez dit à l'égard de l'exil de Blanche, de la mort du grand maître de San-Iago et du pouvoir de Maria Padilla?

— Rien de ce que j'ai dit, monseigneur, n'est sorti de ma mémoire.

— Eh bien, le roi est instruit de notre conversation.

— J'en suis fâché, monseigneur.

— Et pourquoi cela?

— Parce que, tout en continuant de pratiquer l'hospitalité comme je l'ai fait jusqu'aujourd'hui, je serai forcé de m'in-

terdire la franchise, puisque les cavaliers que je reçois reconnaissent ma confiance en la trahissant.

— Tu as raison, Pasquale, répondit l'inconnu, et cela serait infâme si les choses s'étaient passées ainsi; mais rien de tel n'est arrivé.

— J'attends alors, monseigneur, que vous daigniez m'expliquer cette énigme.

— L'explication est bien facile : l'un de vos hôtes était don Pèdre lui-même.

— Si l'un des deux était don Pèdre, répondit Pasquale en fléchissant le genou, alors celui-là, sire, c'était Votre Altesse.

— Comment sais-tu cela?

— Comme il n'y avait qu'un lit dans votre chambre, il était bien simple, ou que mes deux hôtes couchassent ensemble, ou que ce fût le plus âgé qui prît le lit. Or, quand je suis entré dans la chambre, c'était le plus jeune qui était couché et le plus vieux qui dormait sur une chaise. De ce moment, je me doutai que vous etiez un très-grand seigneur; mais j'étais loin de penser que vous fussiez le roi lui-même.

— C'est bien, dit don Pèdre, tu es observateur. Eh bien, maintenant que tu sais que je suis le roi de Castille, don Pèdre le Cruel, comme on l'appelle, ne crains-tu pas de te trouver en ma présence?

— Je ne crains rien au monde, monseigneur, que d'offenser Dieu ou de trahir mon roi en ne disant pas la vérité.

— Ainsi, tu persistes dans les opinions que tu as émises l'autre jour?

— Oui, sire.

— Tu sais cependant à quoi tu t'exposes, si ce que l'on rapporte de moi n'est point un mensonge?

— Je le sais.

— Et tu penses toujours que, lorsqu'il est impossible de prévenir un crime, il est toujours possible de le punir?

— Oui, sire, j'en suis convaincu.

— Et, s'il n'en était point ainsi, quelle serait la cause?

— La corruption des magistrats.

— Par san Iago! dit le roi, tu es un intrépide réformateur, et la chose se passerait autrement, je suppose, si tu étais *primer assistente*, par exemple.

— Quoique ce soit une supposition bien gratuite, je n'hésiste pas à affirmer à Votre Altesse que je le crois.

— Et tu remplirais ta charge avec une rigueur inflexible?

— Oui, sire.

— Au risque de te faire des ennemis parmi les grands?

— N'ayant pas besoin de leur amitié, qu'ai-je à craindre de leur haine?

— Et, le roi lui-même dût-il être compromis, tu ne reculerais pas devant une enquête?

— Dieu d'abord, dit Pasquale, la loi après Dieu, le roi après la loi.

— Il suffit, répondit don Pèdre.

Puis, appelant un domestique avec un sifflet d'argent :

— Faites entrer les *ventiquatros*, continua le roi.

Au même instant, les portes s'ouvrirent, et les officiers civils que l'on désigne sous ce nom, qui correspond à celui d'*alderman* en Angleterre, parurent dans le costume de leur charge.

— Messieurs, leur dit le roi, en plusieurs circonstances,

le *primer assistente* don Telesforo, par une indulgence coupable, a failli à son devoir. Don Telesforo n'est plus *primer assistente*. Voici son successeur.

A ces mots, il étendit la main vers Juan Pasquale.

— Que dites-vous? s'écria celui-ci.

— Je dis qu'à compter de cette heure, Juan Pasquale, vous êtes *primer assistente* de Séville, et que chacun vous doit respect et obéissance.

— Mais, s'écria le montagnard au comble de l'étonnement, que Votre Altesse considère que je n'ai pas un mérite suffisant...

— Vous avez plus que la science qui s'acquiert, interrompit le roi : vous avez les vertus que Dieu donne.

— Mais les grands voudront-ils m'obéir, à moi qui ne suis rien?

— Oui, sur mon âme! s'écria don Pèdre; car je donnerai l'exemple, moi qui suis le plus grand parmi les grands. Or, vous entendez ce que j'ai dit, messieurs : cet homme est revêtu par moi de la magistrature suprême. Que toute tête qui ne voudra pas tomber se courbe; tel est mon plaisir et ma volonté.

Il se fit un profond silence dans toute l'assemblée; car nul n'ignorait qu'avant toute chose le roi don Pèdre voulait être obéi. Un huissier remit alors aux mains de Juan Pasquale la *vara*, ou verge de justice, tandis qu'un autre lui passait la robe rouge doublée d'hermine, symbole de sa nouvelle charge.

— Et maintenant, messieurs, dit don Pèdre, passez dans la chambre voisine; tout à l'heure le seigneur Juan Pasquale vous y rejoindra, et vous le conduirez au palais du gouver-

nement, où, à compter de cette heure, il tiendra ses audiences, auxquelles nul, entendez-vous bien ? nul, même moi, s'il est cité, ne pourra se dispenser de comparaître. Allez.

Tous les assistants sortirent en s'inclinant en signe d'obéissance, et Juan Pasquale resta seul avec le roi.

— Maintenant, dit don Pèdre en s'approchant de lui, il nous reste à parler des accusations que vous avez portées contre le roi.

— Votre Altesse se rappellera, répondit Pasquale, que j'ai ajouté qu'elles n'étaient pas de la juridiction du *primer assistente*.

— Aussi n'est-ce point au juge que je veux faire des révélations, c'est à l'honnête homme que je fais une confidence.

— Parlez, sire, répondit Pasquale.

— Vous m'avez reproché d'avoir exilé Blanche de Castille, vous m'avez reproché d'avoir fait tuer le grand maître de San-Iago, vous m'avez reproché de vivre publiquement avec une courtisane.

— C'est vrai, sire.

— D'abord, vous le savez comme tout mon royaume, Pasquale, Maria Padilla n'est point une courtisane; c'est une jeune fille que j'avais rencontrée chez mon gouverneur Albuquerque longtemps avant mon mariage. Nous étions jeunes tous deux. Elle était belle; j'en devins amoureux: elle céda. Elle était libre, son honneur était à elle; elle me sacrifia son honneur. J'étais son premier, je fus son seul amant. Les jours que je passai près d'elle à cette époque furent les plus heureux de ma vie. Malheureusement, ils furent peu nombreux : ma mère et mon gouverneur me dirent que le bien de l'État exigeait que j'épousasse Blanche de

Bourbon. Longtemps je refusai; car j'aimais Maria plus que mon royaume, plus que ma vie, plus que tout au monde. Mais, un matin que, comme d'habitude, je me rendais chez elle, je n'y trouvai qu'une lettre dans laquelle elle me disait qu'apprenant qu'elle était un obstacle à la paix de la Castille et au bonheur de mes sujets, elle abandonnait Séville pour n'y plus revenir. Voilà sa lettre, lisez-la et dites-moi ce que vous en pensez.

Et le roi remit la lettre à Pasquale, et attendit en silence qu'il l'eût achevée.

Pasquale la lut d'un bout à l'autre, et, la remettant au roi :

— Sire, dit-il, c'est la lettre d'une fidèle sujette de Votre Altesse, et je ne puis nier qu'elle ne soit dictée par un noble cœur.

— Ce que je souffris est au-dessus de la parole humaine, continua don Pèdre; je crus que je deviendrais fou. Mais à cette époque j'avais le cœur jeune et plein d'illusions; je me dis que le bonheur public me tiendrait lieu du bonheur privé : je ne fis point chercher Maria. Je donnai mon consentement au mariage projeté, et, pour faire oublier à don Fadrigue la mort d'Éléonore de Gusman, sa mère, je le chargeai d'aller en mon nom au-devant de ma jeune épouse. Il obéit, pour notre malheur à tous trois; car, lorsqu'il arriva à Séville avec la reine, il aimait la reine et la reine l'aimait.

« Je fus longtemps sans m'apercevoir de cette passion, qui, tout innocente qu'elle était par le fait, n'en était pas moins adultère par la pensée. J'attribuais la froideur de la jeune reine à son indifférence pour moi. Je vis bientôt que je me trompais et que je devais m'en prendre à son amour pour un

autre. La reine parla pendant son sommeil et je sus tout. Le lendemain de la révélation fatale, elle partit pour le château de Tolède, où, je vous le jure, Pasquale, sous la garde d'Hinestrosa, l'un de mes plus fidèles serviteurs, elle fut traitée comme une reine. Un mois ne s'était pas écoulé, que je reçus une lettre d'Hinestrosa, qui me disait que don Fadrigue avait tenté de le séduire. Je répondis à Hinestrosa d'entrer en apparence dans les complots de mon frère et de m'envoyer les copies des lettres que celui-ci écrirait à Blanche, jusqu'au moment où il en trouverait une d'une assez grande importance pour m'adresser l'original lui-même. De ce jour, le château de Tolède devait pour Blanche se changer en prison. Deux mois après, je reçus cette lettre.

Et don Pèdre, comme il l'avait déjà fait, présenta cette seconde preuve à Pasquale.

Le *primer assistente* la prit et la lut : cette lettre était tout entière de la main de don Fadrigue et contenait la révélation d'un complot contre le roi. Don Fadrigue s'était associé à la ligue des seigneurs commandée par Henri de Transtamare, son frère, et écrivait à Blanche de se rassurer, lui promettant qu'elle ne demeurerait pas longtemps sous la puissance de celui qu'elle détestait. Pasquale rendit la lettre en soupirant.

— Que méritait l'auteur de cette lettre ? demanda le roi.

— Il méritait la mort, répondit le juge.

— Je me contentai de le dépouiller de sa maîtrise ; mais alors, comme il ignorait que je susse tout, savez-vous ce qu'il fit ? Il sauta sur un cheval, et, plutôt que de fuir pour gagner les frontières de mon royaume, il vint droit à Séville,

l'insensé! Je ne voulais pas le voir. Il força la garde en disant qu'il était mon frère et que ce palais lui appartenait aussi bien qu'à moi. Alors je le laissai entrer. Savez-vous ce qu'il venait faire, Pasquale? Il venait, disait-il, me demander raison de l'affront qu'il avait reçu. J'avais les copies de toutes les lettres qu'il avait écrites à la reine; je les lui montrai. J'avais cette même lettre que vous venez de voir; je la lui montrai encore; et alors, Pasquale, savez-vous ce qui se passa entre nous deux? Au lieu de tomber à mes genoux, au lieu de baiser la poussière de mes pieds, comme le devait un traître, il tira son épée, monsieur le juge.

— Grand Dieu! s'écria Pasquale.

— Oh! heureusement que je connais mes frères et que j'étais en garde, répondit en riant don Pèdre. Oh! je l'avoue, oui, j'eus un moment d'atroce plaisir lorsque je sentis son fer contre le mien; aussi je me gardai bien d'appeler, je voulais le tuer moi-même. Mais, au bruit de notre combat, les *balesteros de Mazza* accoururent, et, avant que j'aie eu le temps de proférer une parole, l'un d'eux lui brisa la tête d'un coup de masse. Ce n'était point ce que je voulais, je vous le répète; ce que je voulais, je vous l'ai dit, c'était le tuer de ma propre main.

— Il avait mérité son sort, dit Pasquale. Dieu lui pardonne sa trahison!

— Oui; mais, lorsqu'il fut mort, celui que j'aimais comme un frère et qui m'avait trahi; lorsqu'elle fut éloignée, celle que j'aurais voulu aimer comme une épouse et qui m'avait trahi aussi, je me trouvai seul au monde, et je pensai à Maria Padilla, par laquelle j'avais eu de si heureux jours. Je la fis chercher partout le royaume, et, lorsque j'appris où

n'était point encore à son poste, et se promena en long et en large devant la maison. Jusque-là, il n'y avait rien à dire; le cavalier n'était point stationnaire puisqu'il allait et venait d'un bout de la façade de la maison à l'autre bout. Aussi, Antonio Mendez, esclave de sa consigne, se garda même de paraître, pensant qu'il n'y avait pas encore violation des ordres donnés.

Cependant, au bout de quelques minutes, le cavalier parut se lasser d'attendre; il s'arrêta de nouveau en face de la fenêtre, et de nouveau frappa dans ses mains. Cet appel, quoiqu'il eût haussé de diapason, n'ayant pas eu plus de succès cette fois que la première, il résolut de prendre patience encore quelque temps, quoiqu'il fût facile de voir à ses jurons étouffés qu'il faisait, pour agir ainsi, violence à son caractère; mais, comme Juan Pasquale n'avait point défendu de jurer, pourvu qu'on jurât en marchant, et que le cavalier, tout en jurant, s'était remis à sa promenade, Antonio Mendez resta muet et immobile dans l'angle où il était caché, d'où il pouvait voir les moindres mouvements, et même, pourvu qu'il parlât un peu haut, entendre jusqu'aux paroles du cavalier. Enfin, celui-ci s'arrêta une troisième fois, frappant cette fois ses mains l'une contre l'autre de manière à réveiller les plus endormis. Voyant que tout était inutile, il résolut de se mettre en rapport plus direct avec ceux à qui il avait affaire : il alla à la porte de la maison et y frappa du poing un coup si violent, qu'à l'instant même, dans la conviction qu'un second coup pareil au premier mettrait la porte en dedans, une vieille femme ouvrit une fenêtre et, avançant la tête, demanda qui troublait le repos d'une maison honnête, à pareille heure de la nuit.

Le cavalier demeura étonné; ce n'était point la voix qu'il était accoutumé d'entendre. Croyant d'abord s'être trompé, il regarda autour de lui; mais, reconnaissant parfaitement la maison pour être celle où sans doute il avait l'habitude d'être admis :

— Que se passe-t-il donc ici, demanda-t-il, et d'où vient que ce n'est point Paquitta qui me répond?

— Parce qu'elle est partie depuis ce matin avec doña Léonor, sa maîtresse.

— Doña Léonor est partie! s'écria le cavalier. Par san Iago, qui a osé l'enlever?

— Quelqu'un qui en avait le droit.

— Enfin, ce quelqu'un, quel est-il?

— Son frère, don Salluste de Haro.

— Tu mens, vieille! s'écria le cavalier.

— Je vous jure par Notre-Dame del Pilar...

— Ouvre-moi, et que je m'assure de la vérité par moi-même.

— J'ai l'ordre de ne recevoir personne en l'absence du seigneur don Salluste, et surtout à cette heure.

— Vieille, dit le cavalier arrivé au dernier degré de l'exaspération, je te dis d'ouvrir ou j'enfonce la porte.

— Oh! la porte est solide, seigneur cavalier, et, avant que vous l'ayez enfoncée, la garde sera venue.

— Et que m'importe la garde! s'écria l'inconnu. La garde est faite pour les voleurs et les bohémiens, et non point pour les gentilshommes comme moi.

— Oui, oui, c'était bien ainsi du temps de l'ancien *primer assistente;* mais, depuis que le roi don Pèdre, que Dieu conserve! a nommé Juan Pasquale à la place du seigneur Te-

lesforo, la garde est faite pour tout le monde. Frappez donc tant que bon vous semblera, mais prenez garde de n'enfoncer d'autre porte que celle de la prison.

A ces mots, la vieille referma sa fenêtre. Le cavalier se précipita vers la jalousie, secoua les barreaux avec rage; puis, voyant qu'ils étaient trop fortement scellés dans la muraille pour céder, il revint à la porte, contre laquelle il frappa de toute sa force avec le pommeau de son épée. Alors Antonio Mendez, qui avait assisté, comme nous l'avons dit, à toute cette scène, crut que c'était le moment d'intervenir.

— Seigneur cavalier, lui dit-il, vous m'excuserez si je vous fais observer, avec tout le respect que je dois à Votre Seigneurie, que, passé neuf heures du soir, tout tapage est défendu dans les rues de Séville.

— Qui es-tu, drôle? demanda le cavalier en se retournant.

— Je suis Antonio Mendez, chef des gardes de nuit du quartier de la Giralda.

— Eh bien, Antonio Mendez, chef des gardes de nuit du quartier de la Giralda, passe ton chemin et laisse-moi tranquille.

— Sauf votre respect, monseigneur, c'est vous qui passerez le vôtre, attendu qu'il est défendu à tout promeneur nocturne de stationner à cette heure devant aucune maison, si ce n'est la sienne.

— J'en suis fâché, mon ami, répondit le cavalier en se remettant à frapper, mais je ne bougerai pas de cette place.

— Vous dites cela dans un moment de colère, seigneur; mais vous réfléchirez.

— Toutes mes réflexions sont faites, répondit le cavalier, et il continua de frapper.

— Ne me forcez pas à employer la violence! dit le garde de nuit.

— Contre moi? s'écria le cavalier.

— Contre vous aussi bien que contre quiconque désobéit à l'autorité suprême du *primer assistente*.

— Il y a une autorité au-dessus de cette autorité suprême prends-y garde!

— Laquelle?

— Celle du roi.

— Je ne la connais pas.

— Misérable!

— Le roi est le premier sujet de la loi, et le roi serait à votre place que je mettrais un genou en terre comme je dois le faire devant mon souverain, et qu'un genou en terre je lui dirais : « Sire, retirez-vous. »

— Et s'il refusait?

— S'il refusait, j'appellerais la garde de nuit et je le ferais reconduire avec tout le respect qui lui est dû en son palais de l'Alcazar. Mais vous n'êtes pas le roi; ainsi, une dernière fois, retirez-vous, ou bien...

— Ou bien?... répéta le cavalier en riant.

— Ou bien je saurai vous y forcer, monseigneur, continua le garde de nuit en étendant la main pour saisir l'inconnu au collet.

— Misérable! dit le cavalier en faisant un bond en arrière et en dirigeant la pointe de son épée vers le garde de nuit, va-t'en, ou tu es mort!

— C'est vous qui me forcez à tirer l'épée, monseigneur,

dit Mendez. Que le sang versé retombe donc sur vous!

Alors un combat terrible commença entre ces deux hommes, dont l'un était enflammé par la colère et l'autre soutenu par le droit. Le cavalier était adroit et paraissait expert au plus haut degré dans le maniement de son arme; mais Antonio Mendez était fort et agile comme un montagnard, de sorte que la lutte se soutint quelque temps sans avantage de part et d'autre. Enfin, l'épée du garde de nuit s'étant engagée dans le manteau de son adversaire, et le malheureux n'ayant pu ramener assez promptement à la parade, celle du cavalier inconnu lui traversa la poitrine. Antonio Mendez jeta un cri et tomba. En ce moment, une légère lueur s'étant répandue dans la rue, le cavalier leva le tête et aperçut à la fenêtre d'une maison en face une vieille femme qui tenait une lampe à la main. Il s'enveloppa promptement de son manteau et s'éloigna avec rapidité, sans qu'à son grand étonnement la vieille poussât un seul cri; au contraire, la lueur disparut, la fenêtre se referma, et la rue, retombée dans son obscurité, resta dans le silence.

IV

Le lendemain, au point du jour, Juan Pasquale reçut l'ordre de se rendre au palais de l'Alcazar.

Il obéit aussitôt et trouva don Pèdre déjà levé et qui l'attendait.

— Seigneur Pasquale, dit le roi aussitôt qu'il aperçut le *primer assistente,* avez-vous entendu dire qu'il se soit passé quelque chose de nouveau cette nuit à Séville?

— Non, sire, répondit Pasquale.

— Alors votre police et mal faite ; car, entre onze heures et minuit, un homme a été tué dans la rue de la Candil, derrière la Giralda.

— Cela se peut, sire ; et, si le fait est vrai, on retrouvera le cadavre.

— Mais votre tâche, seigneur *assistente*, ne se borne pas à trouver les cadavres ; elle est de découvrir l'assassin.

— Je le découvrirai, monseigneur.

— Je vous donne trois jours ; et souvenez-vous que, d'après nos conventions, vous répondez du vol et du meutre, argent pour argent, tête pour tête. Allez.

Juan Pasquale voulut faire quelques observations sur la brièveté du délai ; mais don Pèdre sortit de l'appartement sans les écouter.

Le *primer assistente* revint chez lui fort préoccupé de cette affaire, et y trouva la garde de nuit qui, ayant le corps d'Antonio Mendez, venait lui faire son rapport ; mais ce rapport ne contenait aucun éclaircissement. La patrouille, en passant par la rue de la Candil, avait heurté un cadavre, et, ayant porté ce cadavre au-dessous d'une lampe qui brûlait sur une place voisine devant une image de la Vierge, elle avait reconnu son chef Antonio Mendez ; mais de l'assassin aucune nouvelle, la rue de la Candil étant complétement solitaire au moment où le cadavre avait été retrouvé.

Juan Pasquale se rendit aussitôt sur le lieu de l'assassinat. Cette fois, la rue était pleine de monde, et les curieux étaient rassemblés en demi-cercle devant une borne au pied de laquelle stagnait une mare de sang : c'était là qu'était tombé Antonio Mendez.

Le *primer assistente* interrogea tout le monde; mais nul n'en savait plus que le juge lui-même. Il entra dans les maisons environnantes; mais, soit qu'ils eussent peur de se compromettre, soit qu'effectivement ils ignorassent ce qui s'était passé, ceux qui les habitaient ne purent lui donner aucun détail. Pasquale revint chez lui, espérant que, pendant son absence, quelque découverte aurait été faite.

On ne savait rien de nouveau; la garde, interrogée une seconde fois, déclara seulement qu'elle avait trouvé Mendez tenant encore son épée nue, ce qui prouvait qu'il s'était défendu contre son assassin. Juan Pasquale se rendit près du corps, l'examina avec soin. L'épée était entrée au sein droit et était sortie au-dessous de l'épaule gauche : le pauvre Antonio faisait donc bravement face à son ennemi. Mais tout cela ne disait pas quel était son ennemi.

Juan Pasquale passa la journée en conjectures; mais toutes ces conjectures ne l'amenèrent pas même jusqu'à l'ombre d'une probabilité. La nuit se passa sans rien produire de nouveau. Au point du jour, il reçut l'ordre de se rendre au palais.

— Eh bien, lui demanda don Pèdre, connais-tu l'assassin?

— Pas encore, monseigneur, répondit Pasquale : mais j'ai ordonné les recherches les plus actives.

— Tu as encore deux jours, dit le roi.

Et il rentra dans son appartement.

Juan Pasquale passa cette journée en nouvelles recherches; mais ces recherches, comme celles qui les avaient précédées, furent infructueuses. La nuit vint sans avoir rien amené et s'écoula comme la précédente. Au point du jour, Pasquale fut mandé au palais.

— Eh bien, lui demanda don Pèdre, qu'as-tu de nouveau?

— Rien, monseigneur, répondit Pasquale, plus honteux encore de l'inutilité de ses recherches qu'inquiet pour lui-même.

— Il te reste un jour, dit froidement le roi, c'est plus qu'il n'en faut à un juge aussi habile que toi pour découvrir le coupable.

Et il rentra dans son appartement.

Juan Pasquale réunit dans cette journée tous les témoignages qu'il put obtenir; mais ces témoignages réunis ne jetaient aucun jour sur l'affaire. Tout était bien clair sur la victime; mais, quelque chose que pût faire le *primer assistente*, le côté de l'assassin restait toujours dans l'ombre.

Le soir vint : Juan Pasquale n'avait plus qu'une nuit. Il résolut de visiter une dernière fois le lieu du meurtre, espérant que c'était de ce lieu et de ses environs que devait jaillir quelque clarté. Le meurtre d'Antonio Mendez était déjà oublié, et la pierre, rouge encore, était le seul témoignage qui restât.

Juan Pasquale s'arrêta devant cette dernière trace du crime, qui allait s'effaçant elle-même, comme si tous les indices dussent lui manquer. Il y était immobile et pensif depuis une demi-heure, lorsqu'il crut s'entendre appeler. Il retourna la tête, et, à la fenêtre en face de la maison de Léonor de Haro, il vit une vieille femme qui lui faisait signe qu'elle avait quelque chose à lui dire. Dans la circonstance où se trouvait le juge, aucun avis n'était à négliger; il s'avança donc sous la fenêtre. Au même moment, une clef tomba à ses pieds, et la fenêtre se referma. Il comprit que

la vieille ne voulait pas être vue. Il ramassa la clef et l'essaya à la porte : la porte s'ouvrit. Juan Pasquale entra, et, voulant mettre de son côté le même mystère que la vieille mettait du sien, il referma la porte derrière lui.

Alors il se trouva dans une allée sombre et étroite, au bout de laquelle il heurta un escalier. La fenêtre que la vieille avait ouverte était au second; cet escalier devait naturellement conduire à sa chambre. Juan Pasquale saisit donc la corde qui servait de rampe, et commença de monter les degrés. Arrivé au second étage, il vit une faible lumière qui se glissait à travers une porte entr'ouverte; il arriva à cette porte, la poussa, et, à la lueur d'une petite lampe de fer, il reconnut la vieille qu'il avait vue à la fenêtre. Elle lui fit signe de fermer la porte : il obéit; puis, s'avançant vers elle :

— C'est vous, ma bonne femme, lui dit-il, qui m'avez fait signe de monter?

— Oui, lui répondit-elle, car je me doutais de ce que vous cherchiez.

— Et pourriez-vous me donner quelques renseignements sur ce que je cherchais?

— Peut-être bien, si vous jurez de ne pas me compromettre.

— Je vous le jure, et, de plus, je vous promets une récompense considérable.

— Oh! c'est moins la récompense, qui ne fera pas de mal cependant, car je ne suis pas riche, que le regret de voir un aussi brave homme que vous dans la peine, qui m'a décidée; car nous savons bien que vous n'avez plus que d'ici à demain pour trouver le meurtrier, et que, si sa tête ne

tombe pas, la vôtre doit tomber à sa place. Or, que deviendrait cette pauvre cité de Séville, si elle n'avait plus son bon juge !

— Eh bien, parlez donc, bonne femme ; au nom du ciel, parlez !

— Il faut vous dire, continua la vieille, que la maison en face de celle-ci appartient au comte Salluste de Haro.

— Je le sais.

— Elle était habitée par sa sœur Léonor.

— Je le sais encore.

— Eh bien, la signora avait pour amant un beau cavalier qui venait toutes les nuits enveloppé de son manteau, s'arrêtait devant la maison, et frappait trois fois dans ses mains.

— Alors ?

— Alors la porte s'ouvrait, le cavalier entrait et ne ressortait plus qu'une heure avant le jour.

— Après ?

— Hier au matin, le frère, qui avait sans doute appris l'intrigue, est venu, et il a enlevé sa sœur, ne laissant dans la maison qu'une vieille gouvernante à qui il a défendu d'ouvrir à qui que ce soit, de sorte qu'hier, quand le cavalier est venu, il a trouvé la porte fermée.

— Continue, j'écoute.

— Eh bien, comme cela ne faisait pas son affaire, et que la vieille gouvernante, fidèle à sa consigne, ne voulait pas lui ouvrir, il a tenté d'enfoncer la porte.

— Ah! ah ! violence, murmura Pasquale.

— C'est dans ce moment qu'est venu le pauvre Antonio, qui a essayé de le faire partir; mais le cavalier n'a rien voulu entendre, et, tirant son épée, il a tué Antonio.

— Sur mon âme, voilà des détails précieux, s'écria Pasquale. Mais ce cavalier, quel est-il?

— Ce cavalier?

— Oui, ce cavalier qui venait toutes les nuits.

— Ce cavalier qui a tué Antonio?

— Sans doute, ce cavalier qui a tué Antonio.

— Eh bien, c'est...

— C'est...?

— C'est le roi! dit la vieille.

— Le roi! s'écria Juan Pasquale.

— Le roi lui-même.

— Avez-vous donc vu son visage?

— Non.

— Et à quoi l'avez-vous reconnu, alors?

— A ce que ses os craquent en marchant.

— C'est vrai! s'écria le juge, j'ai remarqué en lui cette singularité. Femme, tu auras ce soir la récompense promise.

— Et le secret toujours?

— Toujours.

— Dieu vous garde alors, mon bon juge! et ce sera un jour heureux pour moi que celui où j'aurai conservé votre vie, qui nous est précieuse à tous.

Alors Juan Pasquale, prenant congé de la vieille, rentra chez lui et envoya aussitôt un message à l'Alcazar.

C'était une assignation à don Pèdre, roi de Castille, de comparaître, le lendemain, par-devant le tribunal du *primer assistente*.

V

Le lendemain, au point du jour, Juan Pasquale convoqua le tribunal des ventiquatros sans qu'ils sussent pour quelle cause ils étaient assemblés. Tous étaient dans le grand costume de leur charge, et le *primer assistente* les présidait en silence, la verge de la justice à la main, lorsque l'huissieur annonça :

— Le roi !

Tous se levèrent étonnés.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Juan Pasquale.

Ils obéirent, et le roi entra.

— Eh bien, señor *assistente*, dit don Pèdre s'avançant au milieu de cette grave assemblée, quel est votre bon plaisir ? Car vous voyez que je me rends à vos ordres, quoiqu'ils eussent pu m'être transmis avec un peu plus de politesse et de courtoisie.

— Sire, répondit Pasquale, il ne s'agit en ce moment ni de politesse ni de courtoisie, il s'agit de justice ; car à cette heure, j'agis, non point en courtisan du roi, mais en magistrat du peuple.

— Ah ! ah ! reprit don Pèdre ; il me semble pourtant, mon digne maître, que ce n'est pas le peuple, mais que c'est le roi qui vous a mis aux mains cette baguette blanche que vous avez l'air de prendre pour un sceptre.

— Et c'est justement, répondit gravement et respectueusement Pasquale, parce que c'est le roi qui m'a remis cette

baguette entre les mains, que je dois me montrer digne de l'honneur qu'il m'a fait en me la confiant, et non la déshonorer par une lâche complaisance.

— Trêve de morale ! interrompit don Pèdre ; que me veux-tu ?

— Sire, dit Juan Pasquale, un meurtre a été commis dans la nuit du dernier vendredi au dernier samedi. Votre Altesse le sait bien, puisque c'est elle-même qui me l'a annoncé.

— Après ?

— Votre Altesse m'a donné trois jours pour découvrir l'assassin.

— Eh bien ?

— Eh bien, dit Juan Pasquale en regardant fixement le roi, je l'ai découvert.

— Ah ! ah ! fit le roi.

— Alors je l'ai assigné à paraître à mon tribunal ; car la justice est une, pour les forts comme pour les faibles, pour les grands comme pour les petits. Roi don Pèdre de Castille, vous êtes accusé d'assassinat sur la personne d'Antonio Mendez, chef des gardes de nuit du quartier de la Giralda Répondez au tribunal.

— Et qui a l'audace d'accuser le roi d'assassinat ?

— Un témoin à qui j'ai juré le secret.

— Et si le roi de Castille nie qu'il soit coupable ?

— Il sera soumis à l'épreuve du cercueil. Le corps d'Antonio Mendez est exposé dans l'église voisine, où il a été conservé dans ce but.

— C'est inutile, dit don Pèdre d'un air léger, c'est moi qui ai tué cet homme.

— Je regrette, répondit Pasquale d'un ton plus grave encore, que le roi de Castille paraisse attacher si peu d'importance au meurtre d'un de ses sujets, surtout lorsque ce meurtre a été commis de sa propre main.

— Doucement, señor *assistente*, reprit don Pèdre, forcé par l'ascendant que prenait sur lui Pasquale de se défendre, doucement, il n'y a pas de meurtre ici, il y a un combat. Je n'ai point assassiné Antonio Mendez, je l'ai tué en légitime défense.

— Il n'y a pas de légitime défense contre un agent de la justice qui accomplit un ordre et exerce ses fonctions.

— Mais peut-être aussi son zèle pour son devoir l'avait-il entraîné trop loin, reprit don Pèdre.

— La loi n'est point si subtile, sire, répondit l'*assistente* d'un ton ferme, et, d'après votre propre aveu, vous êtes convaincu de meurtre.

— Tu mens, misérable! s'écria le roi; je t'ai dit que je l'avais tué, c'est vrai, mais je ne l'ai tué qu'après lui avoir dit de se retirer. L'insensé alors a tiré son épée, et il est tombé après un combat loyal. Tant pis pour lui! pourquoi a-t-il refusé d'obéir à mes ordres?

— Parce que c'était à vous, sire, d'obéir aux siens, au lieu d'y opposer une résistance coupable... Oh! la menace ne n'empêchera point, sire, d'accomplir mes fonctions terribles. Lorsque vous m'avez pris dans mes montagnes sans me demander ma volonté, sire; lorsque, malgré moi, vous m'avez fait *primer assistente*, c'était pour avoir un juge et non pas un courtisan. Eh bien, vous avez un juge; répondez donc!

— J'ai dit ce que j'avais à dire. Oui, j'ai tué Antonio

Mendez dans un combat; c'est donc un duel et non pas un meurtre.

— Il n'y a pas de duel, sire, entre un roi et ses sujets. Tant qu'ils sont loyaux et fidèles, rien ne l'autorise à tirer contre eux son épée. Il les a reçus en compte de Dieu, et il en rendra compte à Dieu. D'ailleurs, vous saviez que vous vous opposiez violemment à l'exercice de la loi que vous-même vous avez faite ; et votre rang royal, loin d'être une excuse en cette circonstance, aurait dû vous faire comprendre que plus haut vous êtes placé, plus grand devait être l'exemple. Écoutez donc votre arrêt.

Le roi fit un mouvement de fierté. Ses yeux étincelèrent, et il porta la main à la garde de son épée. Juan Pasquale continua :

— Demain à midi, je vous somme, don Pèdre de Castille, de vous trouver sur la place de la Giralda, la plus voisine de l'endroit où le crime a été commis, pour y écouter et subir la sentence que la justice trouvera convenable de prononcer. Si vous espérez dans la miséricorde de Dieu, je vous engage à ne pas manquer à cet appel, mais à vous y rendre avec tous les sentiments qui font la dernière espérance du coupable.

Et, ayant ainsi prononcé l'arrêt d'une voix lente, mais ferme, Juan Pasquale fit signe au roi qu'il pouvait se retirer. Après quoi, il se leva lentement lui-même et sortit de la salle d'audience, suivi des ventiquatros.

Le premier mouvement de don Pèdre avait été la colère, le second fut l'admiration. A cette époque, le roi de Castille était encore dans cette première moitié de la vie qui lui avait fait donner le titre de justicier; son cœur était donc acces-

sible à tout grand exemple, et c'était pour lui un exemple inouï et surtout inattendu, au milieu de ses courtisans agenouillés sur son passage, que celui d'un homme osant faire publiquement le procès d'un roi qui n'avait pas exécuté les lois de son royaume. Il se décida donc à obéir à la sommation de l'*assistente* et à comparaître le lendemain, revêtu des insignes du rang suprême, sur la place de la Giralda. Don Pèdre désigna pour l'accompagner Fernand de Castro et Juan de Padilla, ne voulant pas d'autre suite, afin qu'on ne pût pas l'accuser d'intimidation.

Cependant la nouvelle de ce procès étrange s'était répandue dans Séville et y avait excité une vive curiosité. Cette citation faite au roi, et dont nul ne pouvait prévoir le résultat; cette obéissance de don Pèdre à l'ordre d'un de ses magistrats, lui qui était habitué à commander à tout le monde; cette fermeté d'un juge, inouïe jusqu'alors, et qui, en face, avait si imprudemment bravé l'autorité royale, tout présageait pour le lendemain une de ces scènes solennelles dont les peuples gardent le souvenir : aussi, dès le point du jour, toute la population de Séville se précipita-t-elle vers la place de la Giralda. Quant à don Pèdre, il attendait avec ses deux compagnons l'heure à laquelle il devait comparaître pour entendre la lecture de son jugement. Ceux-ci avaient bien essayé d'obtenir de lui qu'il prît un cortége plus nombreux et une garde armée; mais le roi avait répondu positivement qu'il désirait que tout se passât ainsi qu'il l'avait ordonné, et qu'il n'y eût d'autre garde que celle qui présidait d'habitude aux jugements du *primer assistente;* seulement, il permit qu'une douzaine de seigneurs le suivissent par derrière, mais sans armes, et après leur avoir fait jurer que, quelque

chose qui arrivât, ils ne feraient rien sans un ordre positif de sa bouche.

A peine le peuple le vit-il paraître, qu'il le salua de ces acclamations que les rois sont rarement habitués à entendre. Don Pèdre ne se trompa point à ce témoignage, car ce que le peuple applaudissait en lui, c'était son obéissance bien plus que sa majesté. Il continua donc de s'avancer vers la place de la Giralda; mais, arrivé à une certaine rue, des gardes lui barrèrent le passage et lui indiquèrent un autre chemin. Les seigneurs voulaient continuer nonobstant la défense; mais don Pèdre leur rappela leur promesse et donna l'exemple de l'obéissance en prenant, sans objection aucune, la route indiquée. Les acclamations redoublèrent. Les seigneurs froncèrent le sourcil, car il leur sembla visible, cette fois, que les acclamations étaient une insulte au pouvoir royal abaissé dans leur souverain. Mais don Pèdre demeura impassible, et sa figure n'exprima rien dont ses courtisans pussent s'autoriser pour désobéir. Ils le suivirent donc en silence et arrivèrent ainsi par un long détour à la place de la Giralda. Une enceinte était réservée pour le cortége royal.

Au milieu de la place, adossé au Campanile, et sur une estrade élevée, siégeait le tribunal des ventriquatros, présidé par Juan Pasquale. A sa droite et formant une des extrémités du cercle, était la statue en pied du roi don Pèdre, revêtue des insignes royaux; seulement, le piédestal avait été masqué par un échafaud, et le bourreau, sa grande épée à la main, se tenait debout sur la plate-forme. En face était reservée la place que, avons-nous dit, le roi était venu prendre avec sa suite; toute l'autre partie du cercle était

réservée aux spectateurs. Quant aux intervalles qui se trouvaient à droite entre le tribunal et l'échafaud, et à gauche entre le tribunal et le roi, ils étaient remplis par la garde montagnarde du *primer assistente.*

Aussitôt que le roi parut, un roulement de tambours, rendus plus lugubres par le voile de crêpe qui les recouvrait, se fit entendre et répandit aussitôt dans l'âme des assistants ce sentiment sourd et pénible que l'on éprouve malgré soi dans les circonstances suprêmes. Don Pèdre n'en fut pas plus exempt que les autres, et les seigneurs qui l'accompagnaient manifestèrent hautement leur indignation; mais le roi leur imposa silence. Lorsque le roulement eut cessé, l'huissier se leva et appela à haute voix :

— Don Pèdre, roi de Castille.

— Me voici, dit le roi du haut de son cheval : que me voulez-vous?

— Sire, répondit l'huissier, vous êtes cité pour entendre votre sentence et pour la voir mettre à exécution.

— Insolent! s'écria Padilla en faisant franchir la barrière à son cheval et en le dirigeant vers l'homme de justice.

— Soldats, dit Juan Pasquale, qu'on amène le cavalier.

— Le premier qui me touche est mort! cria Padilla tirant son épée.

— Sir Castillan, dit don Pèdre d'une voix ferme et sonore, retirez-vous, je vous l'ordonne.

Padilla remit son épée au fourreau et fit sortir son cheval de l'enceinte. Un grand murmure d'étonnement courut par toute la foule, et la curiosité redoubla.

— Don Pèdre de Castille, dit Juan Pasquale se levant à son tour, vous êtes atteint et convaincu d'avoir commis un

homicide volontaire sur la personne du garde de nuit Antonio Mendez, lorsqu'il était dans l'exercice de ses fonctions; ce crime mérite la mort.

Il se fit alors dans la foule une exclamation puissante qui dégénéra en un long murmure pareil au grondement d'une tempête. Le peuple lui-même commençait à trouver que le juge allait trop loin.

— Silence! cria don Pèdre; laissez le magistrat continuer son office.

On se tut.

— Je prononce donc contre vous, continua avec le même sang-froid Juan Pasquale, la sentence de mort! Mais, comme votre personne est sacrée et que nul que Dieu, qui vous a mis la couronne sur la tête, ne peut toucher ni à votre tête ni à votre couronne, cette sentence sera exécutée sur votre effigie. Et, maintenant que j'ai accompli autant qu'il est en moi le devoir que ma place m'impose, que le bourreau fasse le sien.

Le bourreau leva son épée, et la tête de la statue royale, brisée à la hauteur des épaules, roula au bas de l'échafaud.

— Maintenant, dit Juan Pasquale, que cette tête soit placée au coin de la rue où a été tué Antonio Mendez, et qu'elle y reste pendant un mois en mémoire du crime du roi.

Alors don Pèdre descendit de cheval, et, s'avançant vers Juan Pasquale :

— Très-digne *assistente* de Séville, lui dit-il d'une voix calme, je m'applaudis de vous avoir confié l'administration de ma justice; car je vois que je ne la pouvais remettre à personne qui la méritât autant que vous. Je vous confirme donc dans les fonctions que vous avez jusqu'à ce jour si

loyalement et si impartialement remplies. Votre sentence est juste, qu'elle demeure entière ; seulement, ce n'est point un mois, c'est toujours, que cette tête tranchée par la main du bourreau restera exposée, afin qu'elle transmette à la postérité le souvenir de votre jugement.

La volonté de don Pèdre fut exécutée, et, de nos jours encore, on peut voir, au coin de la rue *del Candilejo*, cette tête déposée dans une niche, et que le peuple assure être la même qui y fut déposée en l'an 1357 par la main du bourreau.

Voilà la légende de don Pèdre, telle qu'elle est racontée par l'historien Zurita, dans ses *Annales de Séville*.

FIN

TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

(37)

Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

ALEXANDRE DUMAS

— ŒUVRES COMPLÈTES —

JEHANNE

LA PUCELLE

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

IMP. CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1034.

